
U d'/of OTTAWA
39003002165495

LES MARGUERITES
DE LA MARGUERITE
DES PRINCESSES

CABINET DU BIBLIOPHILE

N° XVI

TOME DEUXIÈME

COMEDIES : DE LA NATIVITÉ DE JESUS CHRIST,
DE L'ADORATION DES TROIS ROYS, DES INNOCENTS,
DU DESERT

TIRAGE.

400	exemplaires	sur papier vergé (nos 33 à 432).
15	»	sur papier de Chine (nos 3 à 17).
15	»	sur papier Whatman (nos 18 à 32).
2	»	sur parchemin (nos 1 à 2).
432	exemplaires numérotés.	

Il a été fait en outre un tirage sur grand papier, ainsi composé :

120	exemplaires	sur papier vergé (nos 31 à 150).
15	»	sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15	»	sur papier Whatman (nos 16 à 30).
150	exemplaires numérotés.	

LES MARGUERITES

DE

LA MARGUERITE

DES PRINCESSES

TEXTE DE L'ÉDITION DE 1547

Publié avec Introduction, Notes et Glossaire

PAR

FÉLIX FRANK

ET ACCOMPAGNÉ DE LA REPRODUCTION
DES GRAVURES SUR BOIS DE L'ORIGINAL ET D'UN PORTRAIT
DE MARGUERITE DE NAVARRE

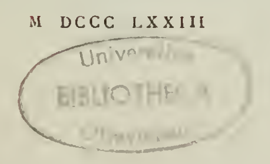


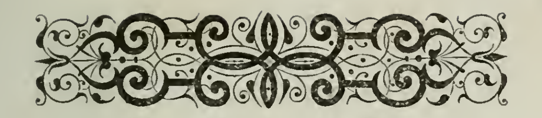
PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338

M DCCC LXXIII





COMEDIE
DE LA NATIVITÉ
DE JESUS CHRIST

Joseph commence.

O Celle en qui reluit de Dieu la grace,
Cyreneüs vient de lire en la place
Un edict fait par Cesar l'Empereur;
C'est bien raison que son vouloir on face,
Mais j'ay grand peur qu'au chemin soyez lasse,
Car vostre estat engendre pesanteur.
Obeïr fault aux Princes de bon cœur,
Voyant en eux de nostre DIEU *l'image.*
Je ne crains pas ma peine ou mon labeur,
Mais ouy bien le vostre en ce voyage.

Marie.

Rien ne nous est des hommes ordonné

Que du povoir de DIEU *ne soit donné,*
Parquoy ne fault qu'à luy seul regarder.
Mon bon espoux, ne soyez estonné,
Mais d'obeïr promptement addonné;
Car il vous peult, moy et mon fruit garder.
Empeschement je n'ay pour retarder
Que ne rendons au Prince obeïssance;
Ne craignons point de noz corps hasarder,
Sachant que DIEU *est son Estre et puissance.*

Joseph.

Chacun, m'amye, est contraint et cité
De retourner en sa propre cité,
Portant tribut, lequel payer nous fault;
Pour vous, sans plus, suis en perplexité,
Craignant qu'ayez quelque necessité,
Car acoucher en peu de jours vous fault.
Et vous sçavez que le DIEU *de la hault*
Pour vous garder m'a esleu et commis.
Helas, pensez que vostre fruit tant vault
Qu'en nul danger il ne doit estre mis.

Marie.

Danger n'aura, je le vous certifie,
Car le Puissant qui en moy fructifie
Tient en sa main et la mere et le fruit.
Amy, sachez que qui en luy se fie,

Il le conserve et si le deïfie,
Tant que du tout Adam y est destruit.
Ne faites cas de nul propoz ne bruit;
Asseurez vous que celuy qui ha Foy
Est d'obeïr à chacun sy instruit
Qu'il ne craint point la rigueur de la Loy.

Joseph.

Or puisque tel est vostre bon desir,
Allons nous en vous et moy à loisir:
Obeïssons à DIEU *en toute chose.*

Marie.

Certes, amy, mieux ne povons choisir
Que d'obeïr, car là gist mon plaisir:
Qui obeït à DIEU, *il se repouse.*

Joseph.

Vous dites bien; ma tresloyale espouse, En allant.
Mais en allant, de vous voudrois sçavoir
Comme Esaïe de Bethleem s'expouse,
Veu que petite à nostre œil se fait voir.

Marie.

Petite elle est Bethleem à la veuë,
Et sa grandeur n'est aux charnelz congnue.
Mais quand DIEU *a revelé au Prophete*

Que CHRIST *fera sa premiere venue*
En ce lieu là, comme cité eslue,
De sa grandeur Esaïe fait feste :
Grand est le lieu auquel se manifeste
Celuy qui n'ha pareil en sa grandeur,
Il n'y a lieu où le vray Saint se mette
Qui ne soit Saint et tout à son honneur.

En allant. *O Bethleem, maison de pain nommée,*
Quelle sera de toy la renommée,
Quand tu seras le coffre du pain vif?
Courez icy, vous la gent affamée,
Courez icy, vous Ame bien aymée,
Et recevez ce pain d'un cœur naïf.
Povre pecheur, sois y bien ententif,
Car c'est le pain et de grace et de vie ;
Que crainte et peur ne te fasse retif,
Mais haste toy par une sainte envie.

Joseph.

Or sommes nous arrivez en ce lieu,
Dont vous et moy, m'amye, louons DIEU,
Car il est tard et la nuict est venue.
En regardant le premier hoste. *Allons tout droit là où je voy du feu.*
Si la maison ha pitié au mylieu,
Vous y serez humainement receuë.
En allant. *Seigneur, celuy qui vivifie et tue*
Vous soit salut et consolation ;

Vous plairoit il et logis et repue
Vouloir donner par grand' compassion?

Le premier hoste.

Aux riches gens voudrois faire service,
Car mon mestier et mon commun office
N'est seulement que tousjours amasser
Or et argent, là veux mon temps passer.
Riche veux estre, à ce tend mon soucy.
Je hay le povre et povreté aussi.
J'ayme le riche, estant à moy semblable;
De luy j'attends quelque honneur profitable.
Allez, amyz, pour vous je suis trop chiche,
Mon logis est remply d'un homme riche.

Joseph.

Allons nous en, l'aumosne est icy faite
O charité, qui rendz l'ame parfaite,
Difficile est que l'on te trouve au cœur
De l'homme riche, si DIEU *n'y est vainqueur!*
En voilà un, à dire verité,
Qui semble bon : Monsieur, par charité,
Vous plairoit il loger moy et ma femme? Regardant le second hoste.
Car entendez que ceste povre dame
Est sur le poinct de son acouchement.

Le II. hoste.

Icy n'aurez point de logis, vrayment;
Un mien amy, qui n'est petit seigneur,
Y est logé, dont je reçoy honneur.
Mon logis n'est pour telle gens que vous,
Vous n'y povez apporter que des poux.
Princes et Roys sont icy bien venuz,
Sans rien payer ilz sont entretenuz:
Car espérer je puis par leur moyen,
D'avoir en fin quelque honneur terrien;
Telz gens que vous ne m'y peuvent servir;
Parquoy n'y veux mon logis asservir,
De vous y voir certes j'aurois grand honte.

Joseph.

Adieu, Seigneur. Quand orgueil l'homme domte,
D'humilité perd sy fort l'appetit
Qu'il ne peult plus recevoir le Petit;
Mais cestuy là qui le Petit refuse
Pour estre grand, bien clerement s'abuse,
Car nul ne peult monter à la hautesse,
Qui descendu n'est à la petitesse.
Regardant le tiers hoste. *En voilà un qui ha bien bon visage,*
Mais essayons un petit son courage.
Bon soir, Seigneur, vous plaist il heberger
Ma femme et moy, et pour annuit loger?

Le III. hoste.

Je ne sçaurois ; en vain estes parlans,
Car j'ay icy logé d'autres gallans,
En esperant passer la nuict à boire,
Qui ne sera sy obscure ny noire
Qu'elle ne soit entre nous bien joyeuse.
Nous menerons vie delitieuse,
Danses et jeux, et femmes et banquetz
Ne nous faudront, et mille bons caquetz.
Cure n'avons de gens pleins de tristesse :
Prenez ailleurs, mes amys, vostre addresse.
Si ne sçavez bien danser et baller,
Vous povez bien en autre lieu aller;
Sy sages gens ne voulons recevoir,
Il nous fait mal seulement de vous voir.

Joseph, en s'en allant.

Or Adieu donc. O que Volupté fole
Ce povre monde aveuglit et affole;
En leur ostant la parfaite science,
Fait refuser la haulte sapience!
O Salomon, vous l'avez bien predit,
Qu'en l'Ame où est ce vice tant maudit
La Sapience à jamais n'entrera.
Allons plus loing, et Dieu nous monstrera
Où il luy plaist que nous facions demeure.

Marie.

Las, mon amy, je voy approcher l'heure
Que naistre doit le fruit tant desiré;
Regardons où.

Joseph, regardant l'estable.

Au fort, je vous diré
Voicy un lieu qui sert de povre estable;
Bien qu'il ne soit pour l'enfant honorable,
Necessité nous contraint d'y entrer;
Et je mettray peine de l'acoustrer,
Pour vous garder de l'injure du vent.

Marie.

Joseph, il fault que vous soyez sçavant
Qu'il n'est nul lieu où Dieu soit en presence,
Qu'il ne soit plein de lumiere et plaisance;
Prenons en gré ce qu'il donne à noz corps,
Ne regardons jamais à ce dehors.

Joseph, en allant à la ville.

En ceste ville iray, pour nous pourvoir
De ce qu'avons necessité d'avoir.

Marie.

Allez, amy, seule ne me laissez;

Car où Dieu est j'ay compagnie assez.
Pere eternel, dont la bonté est telle
Qu'elle ne peult de nature mortelle
Estre congnue, entendue ou comprinse;
Mais toutesfois Amour veult que ne cele
Les biens qu'as fait à ta petite ancelle,
Car j'en serois comme ingrate reprinse;
O Dieu d'Amour qui embrase et attise
Les cœurs tresdurs que ta charité fend,
Graces te rendz, dont pour Mere m'as prise
De ton trescher et tresamé enfant.
En moy ne sens ne vertu ne value
Qui meritast estre de toy eslue
Et appellée à sy digne service.
O Toutpuissant, je t'adore et salue,
Te merciant que de terre polue
M'as retirée exempte de tout vice.
Qui suis je moy, pour faire tel office?
Rien. Mais ce rien tu remplis tant d'honneur,
Que cœur, esprit et corps en sacrifice,
Voire et mon Tout je offre à toy seul Seigneur.
J'ay ta Parole et cruë et observée,
Dont mere suis; las, tu m'as conservée
Avec le fruit qu'en moy il t'a pleu mettre;
De tout danger, Seigneur, as preservée,
Mais je sçay bien que tu as reservée
Plus grand faveur, que dehors te fault mettre.

Assiste donc à l'admirable naistre
Du vray salut, qu'il t'a pleu de promettre
A tous croyans. Pere, plus ne demeure,
Tu es mon DIEU, *et ma vie et mon estre,*
Regarde moy, Seigneur, car voicy l'heure.
O le plaisir de l'union parfaite
Que ta bonté de toy et moy a faite,
Tant que ne sens rien en moy fors que toy!
Ton grand thresor secret me manifeste,
Ton saint esprit ne me cœuvre nul texte
Soit de la vieille ou la nouvelle Loy.
D'amour je viz, car rien ne sens en moy
Que toy, Seigneur, qui es mon ame et vie.
Mon ame perd le sentement de soy,
Car par amour en toy elle est ravie.

Dieu le Pere.

O vous, espritz, en moy vivans par grace,
Et soustenuz du regard de ma face,
Ne congnoissans que moy en toute chose,
Voicy le temps que ceste terre basse
Me germera le fruit, qui outrepasse
Le sens humain : car en mortelle rose
Divinité on y verra enclose,
Venant d'enhault, monstrant qu'en elle suis.
Voyez ma Fille eslue et mon Espouse,
Dont separer à jamais ne me puis.

Du vray repoz d'amour est endormie,
Non d'amitié imparfaite et demie;
Mais elle y court sy viste, que son corps
Ne rien d'abas elle ne congnoit mye :
Macule n'ha, toute belle est m'amye.
Plus elle dort, plus son esprit court lors;
Elle ne sent rien dedens ne dehors,
Sinon moy seul, par unie union;
Son plaisir prend en mes divins accords,
Desquelz en moy elle ha communion.
Divins espritz, ô fille de Zion,
N'empeschez point sa contemplation.
Je vous adjure, et commande, et ordonne
Par les espritz, promptz par affection
Plus que les cerfz par la dilection
Des plus ardens d'intelligence bonne,
Plus que chevreux sautans montaigne et borne,
Que vous n'ayez à troubler sa personne,
Et que nully de vous ne la resveille,
Jusques à ce que l'heure heureuse sonne,
Et qu'elle mesme en grand' joye le vueille.
Allez à bas, vuydez tout le ciel d'Anges,
Et en chantant augmentez mes louenges;
Servez m'amye et mon enfant trescher;
A mes esluz comptez les cas estranges,
Et que tirez sont des maudites fanges
Là où Sathan les souloit attacher.

Si recevoir peuvent l'enfant en chair,
Croyant qu'il est leur vie et leur salut,
De moy pourront seurement approcher :
Rien fors mon Filz jamais ne leur valut.

Le Premier Ange.

Rien ne voulons, sinon ton saint vouloir
Executer par ton puissant povoir,
Pere eternel; car nous sommes venuz
De toy, en toy, et par toy soustenuz;
Tu es nostre Estre et nostre Mouvement,
En nous tu fais ton vouloir seulement :
Si ta beauté en nous nous regardons
Ainsi que nostre, helas! nous la perdons;
Si nous cuydons nostre ce qui est tien,
Nous retournons soudainement à rien.
Trop Lucifer ce Cuyder esprouva;
Se regardant, non toy, rien se trouva;
Nous qui n'avons Vouloir que ton desir,
Estre que toy, ne Bien que ton plaisir,
Commande nous ce qu'il te plaist de faire,
Car toy seul peux commander et parfaire.

Le Second Ange.

O l'Eternel et l'antique des ans!
Auquel, duquel, la vertu je me sens,
Parle, Seigneur; car tu as tel credit,

Qu'aussi tost est ton vouloir fait que dit.
Tu as créé par un seul Commander
Ce qu'il te plaist de nous recommander ;
Il sera fait, car tel povoir avons,
Estans en toy, par qui vivons, mouvons.

Le Tiers Ange.

Puis que l'enfant te plaist de regarder,
Voire et par nous songneusement garder,
Tres voluntiers nous ferons ce mystere,
Et aux croyans ne le voudrons pas taire,
Mais declarer ceste venue heureuse,
Portant salut à toute ame amoureuse
Que tu congnois et qu'eslue tu as,
Qui ha desir de voir ton Messias.

Le IIII. Ange.

Aux sages Roys attendans ce grand bien
Par ferme Foy, il n'en fault celer rien :
Ceste bonne Anne, au temple qui l'attend,
Aura bien tost par nous l'esprit content ;
Et Simeon, plein d'extreme vieillesse,
Remply de Foy, en sentira liesse,
Et congnoistra qu'il n'a son temps perdu
D'avoir le CHRIST *par Amour attendu.*
Puis nous irons annoncer aux pasteurs,
Qui des troupeaux sont songneux amateurs,

L'Agneau venu. Car qui fait son devoir,
Et son estat ha desir de le voir.

Le V. Ange.

Et moy, Seigneur, de bien grand appetit
Iray cercher où est le Pluspetit,
Et luy diray qu'il est grand devenu,
Puis que le Grand s'est fait Petit tout nu.

Dieu.

Allez, enfans, executer ce rolle,
Et par vous soit faite ceste parole.

Tous les Anges, ensemble chantans.

A toy soit toute gloire,
O trespuissant Seigneur !
Depuis qu'as eu memoire
D'estre de CHRIST *donneur*
A tout l'humain lignage,
Dont Sathan feut vainqueur :
Pour faire ton message,
Nous courons de bon cœur
A Marie la sage,
Luy faisant tout honneur.

Marie.

O Createur d'incongnue nature,

Fors qu'à toy seul, duquel la pourtraiture
Voy en ton Filz, petite creature,
Las! qu'est cecy?
Quelle bonté, quelle grace et mercy
Nous te devons, donnant l'enfant sans Si!
Dont j'ay le cœur de joye si transy,
Que ne puis dire
Ne bien penser, ainsi que je desire,
Quel est ce bien qui tant à soy me tire
Par fort amour, dont je pleure et souspire
Par vray plaisir.
O des Esluz le desiré desir!
Las! te plaist il en ta terre gesir
Comme un enfant, et pour mere choisir
Moy ton ancelle?
C'est un grand cas, point ne fault que le cele,
De me voir mere estant vierge et pucelle,
Mere d'un Filz qui tout autre precelle;
Vray DIEU *et homme,*
Je sents en moy de tes biens telle somme,
Que mon povoir tu absorbe et assomme;
Car charité qui ton vouloir consomme
Me tient suspense.
Possible n'est que mon sentiment pense,
Ne mon penser par parole dispense;
Car sy grand est de toy la congnoissance,
Que plus ne sents

Que c'est de moy. Donne force à mes sens
Pour mieux servir le Roy des innocents ;
Car de bon cœur, Seigneur, je me consents
A ton service.
Pour le porter sois à mes bras propice ;
Remplis mon sein de laict pur, sans nul vice,
Pour de ton Filz estre vierge nourrice.
Or sus ! mon ame,
Louë ton DIEU, *qui à moy, povre femme,*
Fait tel honneur que chacun me dit Dame,
Par le regard de celuy qui enflamme
Mon cœur de joye.
O mon enfant ! est il vray que je voye
Ce que long temps tant desiré j'avoye :
DIEU *avec nous, verité, vie et voye,*
En corps mortel ?
Foy là dessoubz me le monstre immortel ;
Car, quant au corps, mon Filz, je vous voy tel
Qu'un autre enfant. O grand Prebstre et autel
Tant admirable !
Voire et hostie à DIEU *seule agreable,*
Qui aux pecheurs rens le Pere placable.
O douce odeur ! ô encens delectable !
O doux Agneau,
Qui entreprens de porter le fardeau
De tous pechés, rendant l'homme nouveau,
Damné en soy, en Dieu plaisant et beau !

O Dieu en chair!
Emmanuel du Pere filz trescher,
Pourray je bien de mes mains vous toucher
Et de ma bouche à la vostre approcher?
O Dieu! quelle ayse!
Comme mon Dieu l'adore, et puis le baise
Comme mon filz. Mais que je luy complaise,
Avoir ne puis chose qui me desplaise.
Je n'ay maison
Pour vous servir comme il seroit raison;
Mais Dieu, auquel s'addresse l'oraison,
Fera le lieu, et la froide saison
Pour ta santé
Telle qu'il fault, nous donnant à planté
Ce que voirra sa bonne volunté;
C'est ce qui rend mon Esprit contenté.
Or fault qu'à l'œuvre
Mette la main, et ce petit corps cœuvre,
Qui est de DIEU *le tresamé chef d'œuvre,*
Des drappeletz non faitz d'argent ny d'or,
Fors que le lin, dont assez l'on recœuvre;
Mais de rien n'est moins riche ce thresor.

Le I. Ange.

Je te salue, ô dame bienheureuse!
Mere du Filz dont tu es amoureuse,
Sans offenser pure virginité;

Tu as receu nom de maternité,
Et du Puissant es la mere et la fille.
En un moment, plus prompt que l'œil ne sille,
Foy assembla en toy divinité,
Sans despriser la povre humanité.
Or voyons nous en un suppost uny
L'homme avec DIEU, *et le meffait puny*
Du vieil Adam, par une mort cruelle,
Dont la façon ne fault que je revele.

Le II. Ange.

Honneur devons à l'Agneau pur et munde,
Voire et occiz avant que fust le monde
Constitué ; lequel ouvrit le livre
Qui rend Adam de tout peché delivre ;
Nul ne povoit lire sus escriture,
Chacun pleuroit pour en faire lecture ;
Mais cest Agneau l'ouvrit quasi occiz,
Dont luy devons louenge et grand merciz.

Le III. Ange.

O du thresor divin le coffre et l'arche,
Duquel n'y a prophete ou patriarche
Qui n'ayt chanté, prophetizé, predit,
Que du serpent venimeux et maudit
Seroit par toy force et teste brisée,
Nous t'adorons ; et la vierge prisée

Nous saluons sur toutes humblement;
Car par sa Foy a receu sauvement
Pour elle et tous ceux de l'humain lignage,
Dont luy devons service d'avantage.

Le IIII. Ange.

O vray sauveur que le Pere a tenté,
Voire tous biens et honneur presenté,
Pour en plaisir regner dessus la terre,
Eslu avez plustost porter la guerre
Contre la mort, le Peché et Sathan,
Qu'entre leurs mains laisser le povre Adam.
Des biens mondains vous n'avez tenu compte,
Car Charité qui tout thresor surmonte,
Vous a contraint de faire tel effort,
Que pour tous biens avez choisy la mort :
Ce que je suis et puis estre soubmetz
De vous servir et louer à jamais.

Le Cinquieme Ange.

Petit enfant, ne vueillez espargner
Moy trespetit, ou soit pour vous baigner,
Ou vous chauffer voz draps, ou vostre lict;
A vous servir je prendray grand delict.

Les Anges, chantans ensemble.

O admirable hautesse!

Grace nous te rendons,
Dont voyons en liesse
Le bien que pretendons :
Gloire, louenge, honneur,
En soit à toy, Seigneur.
Par Christ sommes en grace
Pour jamais confirmez;
Pecheurs de terre basse
Par luy sont reformez;
De joye nous repais,
Allons crier la paix.

Joseph.

Je m'en revois
A ceste fois
Vers mon Espouse,
Pour mon devoir
Faire de voir
Nouvelle chouse.
De ce qu'il fault
Pour ce fruit hault
N'ay la puissance.
S'y avons nous
Non les biens tous,
Mais suffisance.
Point d'indigence
Ne negligence

De vivre au labeur de noz mains;
Des biens donnons
Et aulmosnons :
Qui plus en ha, en donne moins.
Quelle lumiere
Voila derriere!
Je suis comme un homme escarté.
Il m'est advis
Que je ne viz
Jamais de semblable clarté.
Je voy Marie
Non pas marrie,
Mais d'un visage tresjoyeux.
Mais que voit elle,
Ceste pucelle?
Tousjours en bas elle ha les yeux.
Las, c'est l'enfant
Qui me defend
De mourir, pour voler aux cieux.
Je demourray;
Non, j'entreray
Pour voir le fruit delicieux.
Doy je garder
Ou regarder
Ce fruit plein de vertu divine?
Las, regarder
Ne engarder

Ne m'en peult ma nature indigne.
Voicy le jour
Que vray Amour
Pour se monstrer a espié.
O quel bon tour!
Dont sans sejour,
M'amye, donnez moy son pied.
Se met à genoux et baise.
Par ce baiser
Puis appaiser
Mon cœur bruslant en Charité.
Qu'il est plaisant,
Beau et luisant!
Aussi il est la Verité.
DIEU, *puissant Pere*
Qui tout impere,
Je voy reposer dens ce Filz.
Pas ne l'ignore,
Dont je l'adore;
Car onques doute je n'en feiz.
Las, sa promesse
En grand largesse
Nous a maintenant tenue.
Heureux je suis
Dont voir le puis;
O heureuse et digne veuë!

Marie.

Mon amy, il nous fault entendre
D'envelopper cest Enfant tendre,
Car la nuict est un peu trop fresche.

Joseph.

Ce m'est plaisir de peine en prendre;
Mais, pour un peu de clarté rendre,
Je vois allumer ceste mesche,
Estoupper aussi ceste bresche :
Mais quand il me vient en memoire,
Où le mettrons nous? En la creiche?
Meilleur lieu n'a au diversoire.

BERGERIE.

BERGERS : *Sophron*, *Elpison*, *Nephale.*
BERGERES : *Philetine*, *Cristilla*, *Dorothée.*

Sophron.

Le travail jour et nuict
Que je prens, tant me nuict,
Qu'il me fault reposer.

Elpison.

J'ay tant chassé le Loup
Et couru ne sçay où,
Qu'icy me veux poser.

Nephalle.

De dormir je n'ay garde,
Il fault que je regarde
Tousjours sus mes Brebis.

Philetine, I. Bergere.

Et mon petit Agneau,
Qui est né de nouveau,
Je garde en mes habitz.

Cristilla.

Ma grand brebis blessée
J'ay sy tresbien pensée,
Que mal n'aura, m'amye.

Dorothée.

J'ay tiré du laict gras,
Dont j'ay sy mal au bras,
Que j'en suis endormie.

Nephalle.

Je ne sçay qui me fait veiller,
Mais je ne sçaurois sommeiller;
Ce n'est point le soing du troupeau,
Car j'ay mon parc fermé et clouz
Sy bien que je ne crains les Loups;
Mon troupeau est saing, gras et beau :
Mais j'ay en mon cœur une joye,
Qu'il me semble tousjours que je oye
Quelques nouvelles bien plaisantes.
En attendant, je garderay
Mon troupeau, et regarderay
Du Ciel les estoilles luisantes.

Philetine.

Mais dites moy, frere Pasteur,
En regardant la haute hauteur
Du Ciel, qu'est ce que tu contemple?

Nephalle.

J'admire le hault Createur,
De toutes choses le facteur,
Et duquel nous sommes le temple.

Philetine.

Ceste bonté, qui tout dispose,

La pensez vous en nous enclose
Qui sommes indigne vaisseau?

Nephalle.

M'amye, soyez asseurée
Que sa bonté desmesurée
L'indigne fait tresdigne et beau.

Philetine.

O Pasteur, que ce mot est doux,
Que ce hault Dieu habite en nous!
Chacun s'en peult il tenir seur?

Nephalle.

Par grace il est en vous, en moy,
Et en tous ceux qui ont la Foy;
N'en doutez point, ma chere sœur.

Philetine.

Pasteur, qu'est ce qu'il a promis
Aux patriarches ses amys,
Qu l'ont sy long temps attendu?

Nephalle.

C'est le Christ, le vray Messias,
Son vray Filz, pour qui tout soulas
Et salut nous sera rendu.

Philetine.

Helas! et quand viendra le temps
Qu'il nous rendra trestous contens?
Mon Dieu, que ceste heure me tarde!

Nephalle.

Je l'attendz par affection
Et bien grande devotion.
Las, vien, Seigneur, plus ne retarde.

Les Anges ensemble.

Resveillez vous, Pastoureaux,
Voicy le jour
Que Dieu monstre en cas nouveaux
Son grand amour.

Nephalle, en criant.

Freres et sœurs, sus, au resveil;
Laissez ce terrestre sommeil,
Oyez des Anges les paroles.

Philetine.

Resveillez vous pour le Soleil
Regarder en bel appareil;
Ne soyez pas des vierges foles.

Elpison.

O Dieu, quelle clarté je voy!
J'en senz si grande crainte en moy,
Que ne l'ose voir bonnement.

Cristilla.

Ceste parfaite et grand lumiere
Je ne puis regarder entiere,
Tant j'ay grand esblouissement.

Le Premier Ange.

Ne craignez point, Pasteurs.
Voicy, je vous annonce
Grande joye en voz cœurs,
Par charité semonce :
Dont le peuple estrené
En sera tost ou tard,
Aujourd'huy vous est né
Pour heritage et part.
Le Sauveur, qui le Christ
Est, le Seigneur et maistre,
Ainsi qu'il est escrit,
Daigne en la cité naistre
De David, son grand pere.
Ce vous sera pour signe :
Vous, d'une Vierge mere

Trouverez l'Enfant digne,
Enveloppé de draps,
Dedens la creiche mys,
Le salut que ça bas
Dieu vous avoit promis.

Les Anges, chantans.

Gloire soit au Dieu des dieux,
Et d'icelle tout remplisse,
Tous les Cieux et les haultz lieux,
Ordonnez pour son service.
Paix soit au Monde ça bas,
Et la terre en soit sy pleine
Que l'on change tous debatz
En charité souveraine.
Aux hommes creés de toy
En ceste heureuse journée,
Soit pleine d'amour et Foy
Bonne volunté donnée.

Sophron.

Mon Dieu, qu'est cecy que j'ay veu?
Qu'ay je ouy? qu'ay je receu?

Elpison.

Il m'a semblé voir un escler.
Ha! le soleil n'est pas sy cler.

Nephalle.

O quel parler! quelle nouvelle!
Jamais on n'en ouyt de telle.

Philetine.

Au commencement peur j'avoye,
Mais après j'ay receu grand joye.

Cristilla.

Si nous allons cest enfant voir,
De le servir feray devoir.

Dorothée.

De bon cœur servirons la Mere,
Je croy qu'elle est belle commere.

Philetine.

Qui gardera le parc et les moutons?

Sophron.

Ce sera Dieu, jamais plus n'en doutons.
Il gardera Bergeres et Bergers,
Brebis, moutons, de tous maux et dangers.
Il se met au mylieu. *Freres et sœurs, oyez ce qui me semble,*
Je vous requiers, d'un cœur uny ensemble;
Passons trestous jusques en Bethleem;

Ne cerchons pas Christ en Hierusalem,
Car l'ange a dit qu'en un trespovre lieu
Dens les drapeaux verrons le Filz de Dieu.
Allons, courons, et voyons ceste chose
Où des humains l'esperance est enclose,
Qui maintenant a pour nous esté faite,
Dont a chanté maint Roy et maint Prophete;
Laquelle à nous, en estrange contrée,
A le Seigneur par grace demonstrée.

Philetine.

Las, tire moy après toy, Dieu treshault,
Et que d'icy là ne face qu'un sault;
Et en sentant la tressuave odeur
De tes unguens, courons en grand roideur.

Cristilla.

Tes petites et treshumbles servantes,
Qui sont en Foy encor adolescentes,
T'aymeront moult, contemplant ta beauté;
Ton amour vault plus qu'une royauté.

Dorothée.

Chantons, dansons et courons sy soudain,
Que nous passons en sautant Cerf et Daim.

Elpison.

Et je requiers que nully ne s'en feigne,
Et descendons ceste grande montaigne
Pour aller voir : s'il a fermé son huys,
Nous le voirrons au moins par un pertuis.

Nephalle.

En la maison, qui est sy humble et basse,
Il y aura quelque fente ou crevace
Par où verrons nostre Seigneur et maistre,
Si nous trouvons fermez l'huys et fenestre.

Sophron.

Partons, chantons tous ensemble d'accord,
Et que chacun de courir face effort.

Sophron et Philetine.

Les Bergers et Bergeres s'en vont chantans.

Dansons, chantons, faisons rage,
Puis qu'avons grace pour pardon;
Chantons Noël de bon courage,
Car nous avons Christ en pur don.

Elpison et Cristilla.

Laissons Adam et son lignage,
Plus avec luy ne demeurons;
Quittons tous nostre vieil bagage,

Chevres, Brebis, Chien et Moutons.
Chantons Noël, etc.

Nephalle et Dorothée.

Allons voir Marie la sage
Avec l'Enfant de grand renom,
Dont les Anges, en doux langage,
Nous ont fait un sy beau sermon.
Chantons Noël, etc.

Sophron et Philetine.

Portons à leur povre mesnage
De noz biens à grand abandon.

Dorothée.

Je luy porteray mon fourmage
Dens ceste feisselle de jon.
Chantons Noël, etc.

Cristilla.

Et moy ce grand pot de laictage;
Marie le trouvera bon.

Philetine.

Je luy donray ma belle cage,
Où est mon petit oysillon.
Chantons Noël, etc.

Elpison.

Ce fagot aura pour chauffage,
Il fait froid en ceste saison.

Nephalle.

Mon flageollet pour son usage,
L'enfant en aymera le son.
Chantons Noël, etc.

Sophron.

Et moy, je feray le message,
J'entens mieux que vous la raison.

Philetine.

Je le baiseray au visage.

Cristilla.

Non, c'est bien assez au talon.
Chantons Noël, etc.

Sophron et Philetine.

Courons tost à ce saint voyage,
Plus ne fault qu'icy nous tardons;
Ne craingnons nul mauvais passage,
Prenons houlette pour bourdon.
Chantons Noël, etc.

Elpison et Cristilla.

Et Dieu, dans ce petit Image,
Croyons, adorons et aymon;
Faisons luy de noz cœurs hommage,
Car certes rien nous n'y perdon.
Chantons Noël, etc.

Nephalle et Dorothée.

Mes freres, encores bien sçay je
Que si en luy nous nous fion,
En nous sera pour heritage,
Et nous en luy tousjours seron.
Chantons Noël de bon courage,
Car nous avons Christ en pur don.

Sophron.

Voilà le lieu et petite cité
Dont tant de biens on nous a recité;
Cerchons icy l'endroit tant delectable,
Qui semble mieux qu'un palais un estable.

Elpison.

Pas n'est icy, en ceste maison painte,
Où habiter veult la personne sainte.

Nephalle.

Ce triomphant palais n'est pas celuy
Dont le Petit veult faire son estuy.

Philetine.

Voilà un lieu dans ce rocher estrange :
Seroit ce point ceste honorée grange?

Cristilla.

Ce lieu avez, m'amye, mal merché :
C'est où l'on met les bestes du marché,
Quand on les meine en ceste cité vendre.

Dorothée.

Aussi nous a l'Ange bien fait entendre
Qu'en povre lieu, lié de drapeletz,
Le trouverions, non en ces grands palais.

Sophron.

Approchons nous, faisons nostre devoir
De cercher lieu par où le puissions voir.

Elpison.

Le plus heureux et le premier je suis,
Qui le verray par le trou de cest huys.

Philetine.

Voicy un lieu qui est sy fort ouvert,
Que le dedens ne sera descouvert.

Cristilla.

Voyez l'enfant et celle qui l'allaicte.

Dorothée.

O le poupon, regardez comme il tette !

Sophron.

C'est un thresor, tant il est bien formé.
Sera jamais l'huys pour nous defermé ?

Elpison.

Mais appellons cest homme que voilà
Pour nous ouvrir. Hau ! Monseigneur, holà !

Joseph.

Qui sont ceux là, qui là dehors font bruit ?

Sophron.

Qui vont cerchant de vie le vray fruit,
Car nous sçavons et croyons fermement
Qu'en cest enfant est nostre sauvement.

Marie.

Si Dieu leur a ce grand cas revelé,
Il ne fault pas que par nous soit celé,
Car aux croyans il fault le Christ monstrer.
Ouvrez leur l'huys.

Joseph.

Vous povez bien entrer.

Elpison.

Entrons.

Sophron.

Tout beau, sans l'un l'autre fouler.

Nephalle.

Las, de le voir ne me pourray saouler.

Sophron.

Dieu immortel, qui sur les cieux impere,
Et, qui plus est, pour nous fais ton repaire
En cest enfant, auquel nous t'adorons,
Et saluons la tresheureuse Mere
De cest enfant, dont toy seul es le pere,
De tous noz cœurs l'aymons et reverons,
A tout jamais louenges chanterons
Pour ce divin et salutaire ouvrage;

Noz biens, noz cœurs, nostre tout t'offrirons,
Nous t'aymerons tout le cours de nostre aage.

Elpison.

Nous t'adorons, ô divine puissance,
Qui as daigné, soubz la forme d'enfance,
Avecques nous humblement habiter;
L'œil voit l'enfant impuissant en presence,
Mais Foy qui croit par seure congnoissance
Devient nostre œil, et nous vient inciter
De t'adorer, honnorer, visiter,
Comme vray Dieu et celuy seul qui Est,
Qui peux tuer et puis ressusciter
Tous les vivans, quand et comme il te plaist.

Nephalle.

Tu es de Dieu la promise semence
Au povre Adam, après sa lourde offense,
Qui trop s'estoit au serpent confié.
Abraham creut ceste heureuse sentence,
David aussi, pourquoy feit penitence;
Et l'un et l'autre en feut justifié.
Noé en toy s'est fermement fié,
Pourquoy il feut sauvé du grand deluge.
Qui croit en toy, il est certifié
Qu'à tout jamais tu luy seras refuge.

Philetine.

Or voy je ce qu'en Esaie ay leu :
C'est une Vierge ayant son Filz conceu ;
Dame, c'est vous dont il parla sy bien.
Rosée que le ciel voulté a pleu,
O terre heureuse, ayant par Foy receu,
Voire et germé le fruit, qui est lien
De Dieu en nous, nous qui dessoubz ce Rien
Viens habiter avec tes creatures !
Las, je congnois qu'il n'est nul plus grand bien
Que voir l'effect des saintes Escritures.

Cristilla.

Povres pecheurs, remplis d'ingratitudes,
L'Asne et le Bœuf, qui sont bestes sy rudes,
N'ont mescongnu leur maistre et bienfaicteur ;
Trop bestiaux sont voz sens et estudes,
Voyans ces dons en telles multitudes,
Si vous n'aymez ce puissant donateur.
Au saint escrit j'ay veu dens un acteur,
En admirant le Christ et ses travaux,
Dit que devons voir nostre Redempteur
En povre lieu, entre deux animaux.

Dorothée.

Or voit mon œil ce qu'ay creu et pensé :

C'est qu'on verroit la verge de Jessé,
Et puis après d'elle monter en hault
La fleur par qui sera recompensé
Dieu, beaucoup plus qu'il ne fut offensé
Du povre Adam par le premier default.
Vierge, de toy encor dire me fault :
Tu es le mont dont fut prise la pierre
Sans main d'ouvrier, fors Dieu seul, qui le sault
Feit à son Filz faire du Ciel en terre.

Joseph.

Amys, comment avez vous sceu cecy?

Sophron.

Seigneur, hersoir, le Ciel desja noircy,
Vismes de Dieu Anges replendissans;
Nous eusmes peur. Lors, nous resjouyssans,
Dirent : le Filz de Dieu est né pour vous.
Pensez, Seigneur, s'il y eust nul de nous
Qui ne courust de bon cœur, pour povoir
Ce qu'avons tous desiré recevoir.

Joseph.

Loué soit Dieu, qui à l'orgueilleux cache
Ce que luy plaist que l'humble et petit sache;
Croyez le Grand dessoubz ce petit corps,
En l'impuissant gist la force des forts.

Soubz ce muet couverte est la Parole.
Soubz ceste chair tant delicate et molle
Le fort David y est, qui de sa fonde
A mys à mort le plus grand de ce monde.
Ne doutons plus, Dieu est avec nous;
Et pour jamais l'Espouse avec l'Espoux
Par cest enfant ensemble sont uniz,
Comme par luy tous les maux sont puniz.

Sophron.

Vous plairoit il, par vostre humilité,
Vierge portant nom de maternité,
Noz questions en patience entendre?

Marie.

Icy pourrez la verité apprendre;
Ne craingnez rien, mais parlez hardiment.

Philetine.

Je voudrois bien sçavoir, premierement,
Pourquoy au lict ne vous trouvons couchée,
Veu qu'aujourdhuy vous estes accouchée?

Marie.

Le digne fruit qui donne à tous liesse
Par sa vertu m'exempte de foiblesse.

Joseph.

Son corps, qui est sans tache ne macule,
Est tousjours sain; tout mal de luy recule.

Cristilla.

Pourquoy n'est né Christ en grande maison?

Marie.

Bien facile est d'en dire la raison :
Il a aymé parfaite povreté
Pour enrichir cil qui eust povre esté.

Joseph.

Vous, bastisseurs de grands palais sy amples,
Edifieurs de maisons et de temples,
Voyez celuy qui tout en sa main tient,
Qui en ce lieu povre et petit se tient;
Sy n'aurez vous en fin de vostre guerre
Que la longueur de vostre corps de terre.

Nephalle.

Pourquoy n'a il de beaux acoustremens
D'or et d'argent, rubys et diamans?

Marie.

Simplicité dont il est amoureux
Luy fait haïr tout estat curieux.

Joseph.

Bien que l'habit ne face le peché,
Qui à son cœur a Dieu seul attaché,
Sy est tousjours la curiosité,
La vanité et superfluité
De Dieu haïe, et des bons reprimée :
Par Christ en est la Parole approuvée;
Et, en trouvant tous ces ornemens laids,
S'est contenté de petits drappelets.

Philetine.

Pourquoy n'avez au moins quelque servante,
Pour vous servir d'affection ardente?

Marie.

Je n'ay besoing d'estre de nul servie,
J'ay de servir grand plaisir et envie.

Joseph.

L'indigent fault servir en diligence,
Mais de rien n'a ceste dame indigence;
L'enfant luy est pain vif pour nourriture,

Sa charité luy sert de couverture
En ceste vie; et en ce vestement
Elle ha tousjours parfait contentement.

Cristilla.

Dame, pourquoy ne vient icy le monde,
Pour adorer le Bien où tout abonde?

Marie.

Prou d'appellez y a, mais peu d'Esluz;
Mais les Esluz y viendront, et non plus.

Joseph.

David, Noé, Abraham et Jacob,
En ont parlé à ce monde beaucop;
Chacun Prophete à chanter s'est espris,
Pour inciter chacun courir au prys
De Dieu promis, et à tous exposé:
Mais chacun a ou son parler glosé,
Ou deprisé, ou comme nul tenu,
Tant que bien peu de peuple y est venu.

Dorothée.

Pourquoy le Beau n'est par sus tous aymé?
Pourquoy le Bon n'est sur tous estimé?

Marie.

Pource qu'Amour est sy tresraisonnable,
Qu'entrer ne peult sinon en son semblable.

Joseph.

Amour de nous jamais ne prend naissance,
Mais vient de Dieu, qui donne congnoissance
De son amour en nous, qui ne sejourne,
Mais tout soudain dont elle vient retourne.
La creature est bien audacieuse
Qui sent en soy ceste flamme amoureuse,
Et attribue à soy le sentement
Qui vient de Dieu, et est Dieu purement.
Dieu est Amour, qui en sa creature
Se veult aymer par sa charité pure.

Sophron.

Quelz motz voicy ! de plaisir je m'estonne.

Elpison.

Voicy le jour, fault il que je retourne?

Nephalle.

Fault il laisser cest enfant nompareil?

Philetine.

Ma Dame, au moins son petit bout d'orteil
Pour le baiser vous plaise me donner.

Cristilla.

A moy aussi. Las, veuillez pardonner
Ma privauté et trop grand' hardiesse

Dorothée.

Pour m'enyvrer jusqu'au bout de liesse,
Permettez moy que j'en baise la plante.
Maintenant suis bien heureuse et contente.
Noz yeux l'ont veu et noz mains l'ont touché,
L'Agneau trespur qui oste le peché.

Sophron.

Las, recevez de povreté les dons
Avec noz cœurs, qu'à vous servir tendons.

Philetine.

Cest oyselet, qui n'est laid ne meschant,
Aurez de moy, car il ha plaisant chant.

Cristilla.

Tenez ce laict, pour faire sa boullie;
Encor en ay, la chevre n'est faillie.

Dorothée.

Fourmage fraiz dedens ceste feisselle
Sera pour vous, tresheureuse pucelle.

Nephalle.

Mon flageollet, s'il vous plaist de l'ouyr,
Il vous fera tout le cœur resjouyr.

Elpison.

De mon fagot aussi vous fais present;
Le feu vous est bien sain au temps present.

Sophron.

Moy, qui pour tous dois faire la harangue,
Confesser veux n'avoir force ny langue,
Ny nul sçavoir pour vous remercier.
Rien ne povons, fors nous humilier
Devant l'Enfant, où la divinité
Veult habiter par son humilité,
Offrant tout ce qu'en nous le Pere a mys,
Amys d'amys, ennemys d'ennemys.
Vivre et mourir voulons en te servant;
Vivre sans toy estimons moins que vent.
A Dieu, Enfant, lequel tousjours benie
Toy et ta belle et noble compagnie.
A Dieu, Marie; A Dieu, de Dieu l'aymée,

Parquoy serez d'un chacun estimée.
A Dieu, Joseph : graces nous vous rendons,
Et Mere et Filz nous vous recommandons.
Si nul de nous vous peut en rien servir,
Mandez le nous, vous nous verrez courir.

Marie.

Celuy qui est verité, vie et voye,
Pasteurs Esluz, vous garde et bien convoye!
J'ay eu l'oreille ententive, aussi l'œil,
A leur parler, dont je fais le recueil
Dedens mon cœur : là où je le conserve;
Je le confere, et le garde et observe;
Ce m'est plaisïr de voir le Souverain
Communiquer à ce lignage humain.
Le Petit l'a trouvé, et Dieu l'a congnu nu;
Le Grand l'a reprouvé, dont mal luy est venu;
La grandeur n'a congnu soubz ceste petitesse :
Dont honneur soit rendu et gloire à sa haultesse.

Les Bergeres chantent.

Fin de Marie et Joseph.

Pasteurs, menons trestous joye,
Et chantons bien hautement,
Car en quelque part que soye,
Vivre veux joyeusement.

Sathan commence.

Jusques icy j'ay regné puissamment,
En subjugant ceste mortelle terre ;
Sans nul propos incessamment fais guerre
Au Dieu d'enhault, et viz triomphamment.

Les Pasteurs.

Bergeres vierges et belles,
Nous devons chanter aussi,
Disans les bonnes nouvelles
Qui nous ostent tout soucy.

Sathan.

Voilà un chant qui me rend tout transy.
Quelle nouvelle est ce qu'ilz ont ouye?
Leur compagnie en est fort resjouye,
Y auroit il point pour moy quelque Si?

Les Bergeres, en chantant.

Une Vierge qui est mere
A un beau Filz enfanté,
Qui n'ha nul que Dieu pour Pere :
Ce mot soit bien hault chanté.

Sathan.

O que je suis bien enchanté!

Une Vierge enfanter un filz !
Harauld ! c'est le terme prefix
Dont je seray mal contenté.

Les Pasteurs, chantans.

Puis que Dieu joindre au lignage
S'est daigné du povre Adam,
Du ciel avons l'heritage
En despit du faux Sathan.

Sathan.

Quelle douleur j'ay pour ceste fin d'an !
Ce secret là me seroit il caché ?
De le sçavoir sans cesser j'ay tasché,
Depuis que feiz Adam saillir d'Eden.
Sçavoir m'en fault la verité plus ample.
D'où venez vous ?

Sophron.

De viziter un temple
Mieux orné que cil de Salomon.

Elpison.

D'ouyr aussi un fructueux sermon,
Par qui en Dieu regenerez nous sommes.

Nephalle.

De voir le Christ, le vray salut des hommes.

Vous y plaist il aller, tresgrand Seigneur?
Je vous seray du chemin enseigneur.

Sathan.

Il n'est pas vray. C'est resverie ou songe.

Philetine.

La Verité, qui confond le mensonge,
Dens un enfant avons touchée et creuë.

Sathan.

Foles, allez; vous la me baillez crue.

Cristilla.

Combien, Seigneur, que vous ne le croyez,
Si est il vray. Mais à fin qu'en soyez
Mieux asseuré, allez le voir vous mesmes.

Sathan.

Toutes mentez, et faillez à voz esmes.

Dorothée.

Hà, l'enfant est de telle dignité,
Croyant qu'en luy est la divinité,
Que vous prendrez à le voir grand esbat.

Sathan.

Je n'en croy rien; vous venez du sabbath,
Où enchanteurs vous ont trop amusées,
Et tellement en doctrine abusées,
Que vous croyez ce qui ne sçauroit estre.

Les Bergers et Bergeres. Ensemble.

Il est vray.

Sathan.

Povres, l'on vous fait paistre
Comme l'on veult de tresfaulses doctrines.

Sophron.

Les grands vertus, puissantes et divines,
Du saint esprit en noz cœurs inspirées,
Sont de nous tant creues que desirées;
Nul ne sçauroit à l'esprit resister.

Sathan.

Aveuglez folz, je vous veux inciter
De desister de ceste fole Foy.
Si vous voulez un petit croire en moy,
Voir vous feray que ce Dieu de là hault
Du monde bas n'ha cure, et ne luy chault;
Mais plus en ha celuy qui plus en prend;

Malheureux est qui ne veult estre grand.
Si adorer me voulez et servir,
Croire et aymer, vous pourrez desservir
Biens et honneurs et plaisir. Car pourquoy,
Donner les puys : je suis du monde Roy.
Je changeray voz gros vilains bureaux
En tous draps d'or, d'argent, riches et beaux.
Vous qui servez brebis et simples bestes,
Je vous feray servir à grands requestes ;
Vostre labeur en grand oysiveté
Je tourneray, et en lascivité.
Bref, de petis vous feray venir grands,
Pour les petis ronger à belles dents.
Je vous feray et craindre et estimer,
Voire par tel qui ne vous daigne aymer.
Mais si fault il que vous ne croyez pas
Que Dieu descende un si malheureux pas,
Du ciel treshault, là où il se repouse,
Pour prendre ainsi une ame pour espouse ;
Ne que jamais vueille à Adam donner
Son paradis, et ses maux pardonner,
Si cest Adam n'avoit par son labeur
Fait œuvre digne à ceste grand valeur
Et acomply la loy, sans un Iota
En delaisser ; retenez ce Nota.
Parquoy laissez à Dieu tous ses haults Cieux,
Et regardez la terre pour le mieux :

Sa gloire il tient aux hommes par trop chere;
Venez à moy, nous ferons bonne chere.

Sophron.

Foy n'y a en vous, creance ne fiance :
Dont mieulx me plaist repoz de conscience
Que tous les biens qu'il vous plaist presenter;
Car un bon cœur ne s'en peult contenter.

Elpison.

Ne pensez pas que l'esprit du fidele,
A qui l'esprit de Dieu tousjours revele
Son bon plaisir, sceust de vous tenir compte:
Car tout honneur mondain il tient pour honte.

Nephalle.

La povreté point le corps ne nous blesse,
Car nous sçavons d'où vient nostre noblesse;
Un pere avons qui est bien riche assez;
Tous ses thresors sont pour nous amassez.

Philetine.

Ja n'adviendra, et plustost mort m'advienne,
Qu'au Trespetit, vray espoux, ne me tienne:
Car en luy voy la parfaite grandeur;
Toute beauté hors de luy m'est laideur.

Cristilla.

Par Foy il est engendré en noz cœurs,
D'amour goustons les divines liqueurs;
Tous les plaisirs du monde sont tristesses
Au prix de ses indicibles liesses.

Dorothée.

Mon Pere il est, et mon Frere, et mon Tout;
Je suis à luy de l'un à l'autre bout;
Ja n'ay qu'un Dieu : parquoy l'idolatrie
Ne m'ostera ma celeste patrie.

Sathan.

Voicy mes gentz. Sont-ilz spirituelz,
Mes insensez? O folz continuelz,
Estes vous Dieux?

Sophron.

Mais Rien nous confessons.
La gloire au Filz d'estre Dieu nous laissons.
Il nous souffit d'estre ce qui luy plaist
Et de sçavoir qui est celuy qui Est.

Sathan.

Cuydez vous pas avoir son saint Esprit?

Elpison.

S'il est dedens nostre cœur bien escrit,
Sy vivement le sçavons et sentons
Qu'impossible est que jamais en doutons.

Sathan.

Pensez vous bien entendre l'Escriture?

Le III. Berger.

Nous en faisons humblement la lecture.
Maistre n'avons sinon sa charité,
Qui nous apprend toute la verité;
Plus en sentons, moins en povons parler,
Car fort amour fait ce secret celer.

Sathan.

Osez vous bien nommer le grand Dieu Pere?

Philetine.

J'ose par luy ce que par luy j'espere,
Ce que je croy et fermement je tiens.
Pere il est nostre, et sommes de ses biens
Vrays heritiers; acquise est nostre part,
Dont eau et feu n'en feront le depart.

Sathan.

Si vostre pere estoit, ainsi que dites,
Vous lairroit il les povretés maudites
Que vous souffrez en grand necessité?
Ouvrez les yeux, gens pleins de cecité :
Avez vous veu jamais qu'un homme riche
Laisse son filz comme desert en friche?
Il defaudroit de vouloir et puissance,
S'il ne donnoit des biens en abondance.
Quelz filz de Dieu, qui n'ont de ses thresors
Fors faim et froid, habitz povres et ordz!

Elpison.

Ceste parole, espée tresaguë,
Par Charité les siens souvent arguë
Et les chastie, à fin de tous les rendre
Moindres que riens, plus petis que la cendre.
Mais les ayant jusques à rien soubmys,
Se monstre pere à ses enfans amys.
Lors est de luy la vie en nous goustée,
Quand il nous a celle d'Adam ostée :
Dont le grand bien est tel, qu'il fait offrir
Joyeusement noz corps à tout souffrir.
Plus nous souffrons, nostre joye redouble;
De voz plaisirs ne donnons pas un double.

Sathan.

Si en toy fust le Filz de Dieu trescher,
Te lairroit il ainsi souvent pecher?
Le pere aymant son filz vous garderoit
Si cherement, que nul ne pecheroit.
Or pechez vous souvent contre sa Loy :
Parquoy chacun peult bien juger en soy
S'il est vray filz ; car, où peché opere,
Ne fault juger que Dieu y soit pour pere.

Dorothée.

Nostre cœur n'est de voz ditz empesché.
Nous confessons que nous faisons peché,
Et ne povons rien sinon peché faire ;
Mais Dieu en nous, pour son œuvre parfaire,
Joint dedens nous sa tresjuste justice,
A qui sert bien de fueille nostre vice.
Le tresbeau blanc se fait bien plus blanc veoir
Quand on le met sur un fondz qui est noir.
Peché est nostre, autant que nous cuydons
Estre et povoir, et que nous nous guydons
Par nostre sens. Mais quand il est rendu
Tel comme il est, et Rien bien entendu,
Nous nous perdons en perdant ce cuyder,
Qui ne sçauroit hors de noz cœurs vuyder,
Si verité, pour y prendre sa place,

Ne l'en met hors et par Foy ne le chasse ;
Et lors, en lieu de celuy qui n'est point,
Celuy qui Est est à nostre cœur joint.
Ainsi peché, qui ne gist qu'au dehors,
Ne peult toucher qu'à nostre mortel corps :
Le Crist avons vivant en nostre cœur,
Qui de peché et la mort est vainqueur.

Sathan.

Ho ! qu'est cecy ? voicy une fœrie,
Voicy propos pleins de forcenerie ;
Le Petit a sur moy gaigné le reng.
Ho ! quel archer ! et comme il tire au blanc !
Il a navré le cœur de ses fideles ;
Plus n'ay povoir ne sur eux ne sur elles.
Agneau occis, qui du Ciel feiz chasser
Moy et les miens, me viens tu pourchasser
Jusques icy ? Où trouveray je place
Pour eviter la fureur de ta face ?
Au Ciel montay, où tu fais ta demeure,
Mais je n'y peuz pas demeurer une heure,
Pour ne vouloir toy Petit recevoir,
Mais ouy bien tresbeau et grand me voir ;
Voire et à toy voulois estre semblable,
Mais non pas toy, parquoy je feuz fait diable ;
Et ta vertu, voyant Cuyder en moy,
Me dechassa du Ciel. D'auprès de toy

Je suis venu en ceste terre basse,
Où montz et mers, et terre je trespasse,
Pour trouver lieu seur hors de ta presence,
Où un petit peusse trouver d'aysance ;
Mais sans cesser tousjours ta main me tient,
Qui maugré moy me poulse et me retient.
Si je descends au plus profond d'enfer,
Là je te sents qui brusler et chauffer
Me fais du feu de divine Justice.
Si j'avois lieu où peusse ma malice
Executer, où tu ne fusses point,
Je regnerois. Mais quoy? voicy le poinct :
Tu es par tout par grace et par puissance ;
Et, qui pis est, ton Filz ta congnoissance
Envoye au monde, où j'estois bien venu
Quand tu estois des tiens plus incongnu.
Ceux qui verront maintenant ta lumiere
Congnoistront bien mon essence et matiere,
Un sot Cuyder et une vanité
Suyvi, aymé de la mondanité,
Qui au soleil comme la neige fond.
Parquoy m'en fault aller au plus profond
Du puits d'enfer, tourment de ton absence :
Car demourer ne puys en ta presence.
Musser m'en vois au fonds des cœurs de ceux
Qui d'escouter ta voix sont paresseux,
Aymans Cuyder et ce qui ne feut onques.

En eux feray tout mon effort adonques
Pour chasser hors de leurs cœurs la memoire
De l'Escriture et salutaire histoire,
Et travailler par furieuse rage
Ceux qui auront ton Nom en leur courage.
Et sans cesser les feray tourmenter,
Craingnant de voir le Petit augmenter.
Malings Espritz, venez et courez viste,
A vous m'en vois au desesperé giste,
Pour essayer d'avoir quelque conseil :
Comme pourront tenebres le soleil
Faire eclipser? Mais, s'il ne se peult faire,
En bref verrons nostre regne deffaire.

Dieu.

Or voyez vous cy mon cher Filz eslu,
Mon tresaymé, auquel me suis complu :
C'est cestuy cy, en luy vous devez croire;
C'est la vive eau, de laquelle fault boire,
Qui vous fera jusques à moy saillir.
En le croyant, vous ne povez faillir.
Or est Sathan qui ne s'est voulu rendre
A cest Agneau, par luy mys non en cendre,
Mais tout à Rien, comme il estoit devant
Qu'il fust Eslu pour estre mon servant.
Par sa vertu me vouloit ressembler,
Mais à l'Agneau le failloit assembler,

Uny à luy, aymant Rien et la mort ;
Mais le rebours a fait, dont il ha tort.
Car nul ne peult jamais à moy venir
Qui ne se veult dans le Petit tenir.
Sathan cuydoit par son sens meriter
Siege pareil que le mien heritier.
Et moy qui Suis celuy qui Suis sans doute,
Jamais en moy ne reçoy ny ne boute
Nul qui ne soit dedens l'occiz Agneau
Tout mys à rien et fait homme nouveau.
Or est de luy par mon tressaint escrit,
Par mon amour, par mon divin esprit,
Sa congnoissance au bas monde donnée :
Dont nous voyons destruite et estonnée
Du grand Sathan le regne, la pratique.
Son grand Cuyder, sa force tyrannique
Est mise à rien par l'Agneau innocent
Qui à la mort et à Rien se consent.
Et tant m'a pleu ceste nichilité,
Son Rien pour moy et son humilité,
Que l'ay dessus les Anges exalté,
Et l'orgueilleux du plushault desmonté,
Qui n'aura plus que Cuyder en lieu d'estre.
L'Agneau feray triompher à ma dextre,
En luy donnant justice et jugement,
Et pour son Rien il aura Tout vrayment.
Anges, chantez, en voyant eslevé

Rien en son Tout, et Sathan reprouvé ;
Son tout à rien est mis par ma puissance.
Cuyder est nul où est ma congnoissance.

Le Premier Ange.

Or elle est cheute, elle est cheute, elle est cheute,
Confusion la paillarde et la pute.

Le Second Ange.

Qu'est devenu son bruit, sa renommée?
De son Cuyder n'est venu que fumée.

Le Tiers Ange.

Elle est au puits de sa perdition,
Ceste cité d'abomination.

Le IIII. Ange.

Sathan, Sathan, en desespoir et dueil
A tout jamais t'a mené ton orgueil.

Le Premier Ange.

L'Agneau occis, où gist ta sapience,
Donra de toy à tous vraye science.

Le Second Ange.

Sa mort sera aux filles de Zion
Heureuse vie et Resurrection.

Le Tiers Ange.

Son Rien fait ceux qui en luy seront Riens
Estre en toy Tout, qui promesse leur tiens.

Le IIII. Ange.

De tous ces cas soit à jamais memoire
Au monde bas, et à toy seul la gloire.

Le V. Ange.

Chantons, car tout est consommé et fait;
Le Petit est vray homme et Dieu parfait.

Les Anges, chantans.

Gloire soit au Createur,
Qui destructeur
Est de Sathan la grand' beste :
L'honneur à l'Agneau rendons,
Par qui ces dons
Le Pere nous manifeste.
A faire feste,
Helas! nous tous entendons.





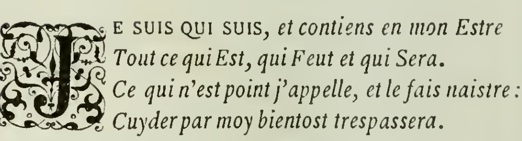
COMEDIE

DE

L'ADORATION DES TROIS ROYS

A JESUS CHRIST.

Dieu commence.



JE SUIS QUI SUIS, *et contiens en mon Estre*
Tout ce qui Est, qui Feut et qui Sera.
Ce qui n'est point j'appelle, et le fais naistre :
Cuyder par moy bientost trespassera.
Le mouvement des Cieux ne cessera
De m'obeïr et le Soleil de luire ;
Ma volonté nully ne passera ;
C'est moy qui fais toute chose produire.
Se je fais tout, qu'est ce que je n'ay fait?
Et, faisant ce qu'on doit esmerveiller,
Qui est le sage et docteur sy parfait

Que j'aye prins pour mieux me conseiller?
Quel vigilant me pourroit resveiller?
Qui peult tenir l'eau de la mer profonde
Dedens sa main, ny, par long travailler,
Avec trois doigts tout le sablon du monde?
Qui a creé dens la mer la Baleine
Et les poissons vivans au fonds de l'eau?
Qui a creé l'Elephant en la plaine,
Et qui a mis au Cerf et au Taureau
Cornes au front? Qui defend le roseau
De l'aspre vent qui les Cedres ruine?
Qui fait le beau laid estre et le laid beau,
Le jour serain et l'espesse bruine?
C'est moy tout seul, sans nul y appeller.
Parquoy chacun doit avoir congnoissance
Que je peux tout. Le muet fais parler,
Le sourd ouïr ; en mon obeïssance
Je tiens la mort et luy donne puissance
Comme je veux, et fait ce qui me plaist.
De chacun veux avoir recongnoissance
D'estre son Dieu celuy tout seul qui EST.
En mes Esluz je tue et mortifie
Adam vivant, et le metz tout à rien ;
Je resuscite et du tout vivifie
Ce Rien, lequel je remplis de tout bien.
Qui a esté envers moy le moyen
De ces beaux faitz? Nul que ma Sapience,

Mon verbe et Filz, qui n'ha rien que du mien,
Dont mon Amour declare la science.
Ce Filz aymé, par lequel tout je fais,
Je ne veux plus qu'il soit tant incongnu;
Ce qu'ay promis, long temps a, maintesfois
A mes Esluz, je veux qu'il soit tenu.
Les Pasteurs l'ont comme Dieu recongnu.
Si au bas Peuple ay fait ce bien apprendre,
Aux sages Roys du Messias venu
Je veux aussi faire nouvelle entendre.
Pour les tirer à ce divin sçavoir,
Allez à l'un bien tost, Philosophie :
En luy faisant tant d'Escritures voir,
Que pour sçavoir de soy il se deffie,
Et qu'il congnoisse un Dieu où il se fie;
Faites luy voir des Prophetes le livre,
Qui de mes faitz sy bien le certifie
Qu'il soit d'erreur pour tout jamais delivre.

Philosophie.

Seigneur, je suis ce qu'il te plaist que soye
Pour obeïr à ton commandement,
Car il n'y a regner, plaisir, ne joye
Qu'à te servir par amour promptement.
Puis qu'il te plaist, courray legerement,
Par tous moyens tirant ta creature

A desirer de voir entierement
Livre après livre, et puis ton Escriture.

Dieu.

Partez aussi, vous, Tribulation;
Allez à l'autre, et tant le martyrez
Par maladie et par tentation,
Dehors, dedens, qu'à moy vous l'attirez.
Amys, plaisirs, tous de luy retirez;
Faites luy voir qu'il ne peult que pecher :
Car, congnoissant ses maux tant empirez,
A moy viendra, qui l'en puys depescher.

Tribulation.

Je suis de toy le double commissaire;
Les Reprouvez par moy sont endurcis,
Mais les Esluz me trouvent necessaire
Et de mes coups te rendent grands mercis.
Par maladie en rends les uns transis;
Aux autres fais perdre plaisirs, honneur;
Autres je rends par peché sy noircis
Qu'ilz n'ont espoir fors qu'en toy seul, Seigneur.

Dieu.

A l'autre Roy, Dame Inspiration,
Allez soudain et le frappez au cœur;
Declarez luy ma grand dilection,

Que pere suis et du monde facteur,
En l'asseurant du promis Redempteur,
Lequel viendra de nation Juifve,
Qui de la Mort sera triomphateur,
Tant que par Foy dedens son cœur je vive.

Inspiration.

Le commander est desjà fait en toy,
Ne reste plus qu'à le mettre dehors.
Au fonds du cœur m'en vois du sage Roy,
Luy annoncer tous ces divins records.
Tous les espritz par peché presque morts
Je resuscite, et les plus ignorans
Je fais sçavans, et les foibles rends forts.
Mes escholiers ne sont jamais errans.

Dieu.

Or levez vous, Parfaite Intelligence;
De mes secrets cachez aux Escritures,
Allez là bas, et faites diligence
D'en faire à tous salutaires lectures:
Là dedens sont des ames les pastures.
Mais monstrez leur que mon divin Escrit
N'ha autre fin en toutes ses figures
Que mon seul Filz tresamé Jesus Christ.

Intelligence divine.

Par toy, Seigneur, je vois les yeux ouvrir
Des aveuglez soubs la Loy ancienne,
Et les secrets aux Gentilz descouvrir
Idolatrans soubs ceste Loy Payenne;
Doctrine auront par moy quotidienne,
Qui est de l'Ame et la vie et le pain :
Dont laisseront la basse et terrienne,
Sans en avoir desir, ne soif, ne faim.

Dieu.

Allez, cerchez d'Orient les provinces,
Et secourez mes Esluz et amys.
Je ne veux pas que Sages et grands Princes
D'estre appellez à moy tous soient omis,
Ny en plaisirs et honneurs endormis;
Faites leurs cœurs d'amour tant eschauffer
Que moy tout seul au mylieu je sois mys,
Et que chacun m'y voye triompher.
Anges, chantez, et faites retentir
Tous les haultz cieux par voix harmonieuses;
Faites voz chants et ouyr et sentir
A tous espritz et ames amoureuses.
Louez sans fin mes œuvres glorieuses,
Et annoncez aux filles de Zion
Que de mon Christ, duquel sont desireuses,
Auront bien tost seure fruition.

Le I. Ange.

Jamais ne soit, Seigneur, ta voix tarie
Pour te louer, ny nulle bouche clouse
A declarer que la vierge Marie
Toute parfaite as prise pour espouse,
Dens laquelle as fait incredible chose :
Divinité humanité a prinse ;
La vierge enclost cil qui la tient enclose,
Dont par Foy seule est la doctrine apprinse.

Le II. Ange.

Si toy en nous n'estois nostre povoir,
Nous defaudrions à chanter hault ta gloire ;
Mais, puis qu'en toy tousjours nous povons voir
Et qu'en nous est ton œuvre tresnotoire,
Nous chanterons la salutaire histoire
De ton Enfant, auquel tu t'es compleu.
Heureux sera qui la pourra bien croire,
Et malheureux à qui l'enfant n'a pleu.

Le III. Ange.

Le plus petit chantera le plus hault,
Car du profond de toute humilité
Exaltera ceste divinité
Qui pour Adam a fait sy heureux sault.

Dieu.

Anges, porter une estoille il vous fault,
Pour aux trois Roys monstrer l'heureuse voye.

Le III. Ange.

A t'obeïr ne feray nul default;
Porter leur vois l'estoille à bien grand joye.

Les Anges chantans sur le chant des Bouffons.

Chantons tous ensemble,
Puis que l'Eternel
Dieu et homme assemble :
O Noël! Noël!
Si le populaire
A l'enfant congnu,
Aux Roys ne fault taire
Le Christ jà venu.
Dieu tous les rassemble
En un, qui est tel
Qu'un enfant ressemble,
O Emmanuel!

Philosophie.

Pour parvenir à sçavoir honorable,
Me fault aymer (qui suis vertu louable)

Philosophie, amour de sapience.
O sage Roy, si tu m'as agreable,
Je te rendray de sçavoir desirable,
Jusques à ce que de vraye science
Aye gousté par longue patience.
Après avoir cerché maint beau volume,
Là trouveras repos de conscience,
Qui le doux feu d'Amour Divine allume.

Balthasar.

J'ay fait grand cas des biens de ceste terre,
J'ay desiré honneur et gloire acquerre,
Et de me voir seigneur grand et puissant;
Pour acquerir des biens, j'ay fait la guerre:
Las! je voy bien que trop folement je erre,
Car tous ces biens n'est rien que vent passant.
Philosophie amye, mon cœur sent
Ta bonne odeur, et te prend pour s'amye;
A t'obeïr pour jamais se consent;
Ne sois donc pas de l'apprendre endormye.

Philosophie.

Or tiens et voy le thresor que je porte,
Livres icy pour voir, de toute sorte;
Mais ma fin n'est qu'à te faire congnoistre
Tel que tu es. Ceste doctrine est forte;
Mais à la fin l'Esprit tant reconforte,

Qu'elle te fait tousjours en vertu croistre.
Sçavoir pourras de toutes choses l'estre
Et la vertu, l'essence et la nature.
Les grands secrets te feray apparoistre,
Voire et toucher au doigt sans couverture.
De Philosophie sage
Le sens et le langage
Tu pourras icy voir.
Par demonstration
Toute probation
Je te feray avoir.
Mange moy chacun livre,
Car il te convient vivre;
Sur tous arreste toy
A cercher un facteur
Du monde createur,
Qui est Seigneur et Roy.
Tous livres t'abandonne,
Et le desir te donne
De les vouloir apprendre;
Mais de ceux de Moïse,
Il faut que je t'advise
Que Foy les fait entendre.
Des Prophetes couvertz
Voicy livres ouvertz;
Mais leur sens est caché,
Et l'orgueilleux vanteur

Plein de l'Esprit menteur
S'en trouve bien fasché ;
Nul que l'humble et petit
N'y peult prendre appetit ;
Cestuy là seul l'entend.
Si en humilité
Lis ceste verité,
Tu demeur'ras content.

Balthasar.

Après avoir tourné
Et long temps sejourné
Maint volume et maint rolle,
Il faut que je m'arreste
Et que mon cœur j'appreste
A la sainte Parole.
Par cest esprit je voy,
Ce que fermement croy,
Qu'il est un Createur
Qui nous promet son Filz,
A un terme prefix,
Pour nostre Redempteur.
Mais je n'entens pas bien
Quel il est, ne combien
Il le nous fault attendre.
Helas ! Philosophie,

En laquelle me fie,
Vueillez le moy apprendre.

Philosophie.

Pour en avoir congnoissance parfaite,
Trouver te fault Divine Intelligence.
Mener t'y veux. Vien donc en diligence,
Et tu auras le bien que tu souhaite.

Balthasar.

Madame, allons; car le temps je regrette
Que retardons à tel bien recevoir,
En esperant que la manne secrete
De l'Escriture à cler me ferez voir.

Tribulation.

O Roy vivant en plaisir et santé,
Qui as d'honneurs et d'amys grand planté,
Et si te tiens juste selon la Loy,
Par moy sera bien tost ton cœur tenté,
Car par dehors et dedens tourmenté
Te sentiras; mais n'en prens nul esmoy :
Si accorder te peux avecques moy,
Souffrant en paix mon execution,
Tu congnoistras que des tiens et de toy
Le prouffit vient de Tribulation.

Melchior.

Tes motz sont durs, ta parole est rebelle,
L'œil de l'esprit (pourtant) te treuve belle;
Mais ceste Chair, qui est sy molle et tendre,
Te treuve laide, et fascheuse et rebelle.
Si voy je bien que ta puissance est telle,
Que, vueille ou non, à toy me faudra rendre;
Fuyr ne peux, car par tout me peux prendre.
Et moy qui sçay dont te vient tel povoir,
Patiemment tes coups je veux attendre,
Sans resister à ton divin vouloir.

Tribulation.

Reçoy ce coup, que dens ton cœur soit mis:
C'est que Dieu prend tes plus prochains amys,
Et où ton cœur faisoit ferme sejour;
Eslever veult tes mortelz ennemys,
Ausquelz il veult que du tout sois soubsmis:
Car quitter fault la hayne, aussi l'amour.
Ce second coup te fera nuict et jour
Plaindre et douloir dedens un triste lict.
Si souffrir veux patiemment ce tour,
Ta grand douleur tournera en delict.
Le tiers coup je te baille
Pour mortelle bataille:
C'est que de tel peché

Est ton ame souillée,
Contrefaite et brouillée,
Et ton corps sy taché,
Qu'il n'est pas en ta force
De rompre ceste escorce
Ne de t'en retirer.
Quelque chose que face,
Ne peux acquerir grace;
Tu as beau souspirer.
Mais si tu te deffie
De toy et te confie
Au Toutpuissant et bon,
Par sa misericorde
De sa tresdouce corde
Il te fera le don.
Par laquelle de pleur,
D'angoisse et de douleur
Te tirera en joye.
Recongnois ton default,
Espere au Dieu treshault,
Verité, vie et voye.
Tes grans amys sont mortz,
Tes ennemys sont fortz,
Tu es prest de mourir,
Tes pechés sont sans nombre:
Cercher il te fault l'ombre
Qui te peust secourir.

Melchior.

O douleur trop amere!
J'ay perdu pere et mere,
Mes amys et parens;
Mes ennemys en chaire
D'honneur voy, en grand chere,
Comme plus apparens.
Au lict suis attaché,
Tant malade et fasché,
Que je ne sçay que face.
Au corps j'ay maladie,
Au cœur melancholie,
On le lit à ma face.
Mais, voicy bien le pis,
En moy je sents tappiz
Tous les pechés du monde;
Faute d'humilité,
Par infidelité,
Mon ame rend immunde.
O Tribulation,
Si ton affection
Je porte doucement,
Monstre moy sans faillir
Comment je doy saillir,
Par qui, quoy, ne comment.

Tribulation.

Allons à une Dame antique,
C'est Intelligence Divine;
Tristesse et mal par elle fine,
Car de guarir ha la pratique.

Melchior.

Allons tost, sans nulle replique,
Ailleurs je n'ay plus d'esperance;
Par son sçavoir sy autentique
J'espere d'avoir delivrance.

Inspiration.

Dieu, pour monstrer sa grace purement,
M'envoye à toy, pour declarer comment
Il est ton Dieu, ton Createur et Pere.
Et, qui plus est, il veut que vivement
Face en ton cœur un divin mouvement,
Te rendant seur que celuy qui impere
Sur tous les Cieux par moy en toy opere,
Voire et revele à ton esprit l'Esprit,
Le vray tesmoing de la vie prospere,
De sy longtemps promis au saint Escrit.

Gaspard.

Qui suis-je, moy? ne que peult estre l'homme

Venu d'Adam, qui mal mangea la pomme,
A qui tu viens, Dame Inspiration?
Tu me fais voir de mes pechés la somme,
Mortz et couverts par Amour, qui m'assomme
Et met à rien par sa dilection.
Je sents le fruit de mon Election,
Je me confie en sa bonne promesse,
Je sents desja du Christ fruition;
Mais, dy moy, quand sera ce? et comment est ce?

Inspiration.

Chasse de toy par Amour toute crainte,
Crois fermement que ce n'est nulle feinte,
Ce qu'en ton cœur j'escritz, j'engrave, inspire.
Ce que je diz en l'Escriture sainte
Tu trouveras, où est bien au vif painte
La Verité, que sçavoir tu desire.
Tous les sermons que l'homme te peult dire,
Toute Escriture, ou miracle, ou presage,
Ne sont sinon du bien où je l'attire
Tresseurs moyens pour porter tesmoingnage.
Mais c'est bien grand plaisir
Que de voir à loisir
Livres de toutes sortes,
Qui parlent du grand Dieu,
Declarant en tout lieu
L'œuvre de ses mains fortes.

L'on se doit resjouyr
De gens sçavans ouyr
Parlans des sainctz Escritz.
L'on peult voir les miracles
Qui rompent les obstacles
Des infirmes espritz.
Mais si dedens le cœur
La divine liqueur
De ceste Verité
Ne prend ferme racine,
Tout l'exterieur signe
N'y vault sans Charité.
Si ferme Foy tu as
Du promis Messias
Au fondz du cœur plantée,
Charité de sa flamme
Rendra toute ton ame
En bruslant contentée.
Par tout plaisir prendras,
L'Escriture entendras,
Dont la fin est Amour.
Chacun sera tesmoing
Dont tu n'auras besoing
Que pour passer le jour.

Gaspard.

Je croy ce que ne voy,

Je sens ce que je croy,
Et pour tresseur le tiens;
Mais plus j'ay de sçavoir,
Plus me croist le vouloir
D'ouyr les propos tiens.
De sçavoir j'ay envie,
Plus que n'euz en ma vie,
Que c'est qui est promis
Aux Peres anciens;
Parquoy hors des liens
Esperent estre mys.
Quel est celuy qui vient,
Quel bien il en advient,
Et en quel temps viendra;
Que l'Escriture en dit,
Quel sera son Credit,
Et quel throne il tiendra:
Je ne me veux fascher
D'un si grand bien cercher,
Car c'est tout mon soulas.
Pour le trouver, la peine
M'est joye souveraine,
Jamais n'en seray las.

Inspiration.

Pour sçavoir tout au long par le menu,
Intelligence il te convient cercher,

Qui nul secret ne te voudra cacher,
Dont tu seras à elle fort tenu.

Gaspard.

Que le partir ne soit plus retenu,
Allons bien tost voir ceste noble Dame.
Nous tardons trop, le desir de mon ame
Dit que seray trop tard au lieu venu.

Balthasar.

O ma dame Philosophie,
Dy moy que c'est, par ton advis,
Que ceste Estoile signifie,
Car oncques telle je n'en viz.

Philosophie.

Ilz s'en vont tous et voyent l'estoille.

Je n'en peux faire le deviz,
Mais aussi tost que tu viendras
D'Intelligence viz à viz,
Tout le secret tu entendras.
Elle n'est assise
Ne au cercle mise
D'Estoille ou Planette :
Plus fort nous esclere,
Et sy est plus clere,
Plus belle et plus nette
Qu'elle est fantastique;

Elle est erratique
Sans retrograder.
Elle se tient basse ,
Dont mon sçavoir passe
A la regarder.

Balthasar.

Plus je la regarde,
Et plus il me tarde
De sçavoir que c'est :
Elle est sy tresbelle ,
Qu'elle doit nouvelle
Apporter qui plaist.

Melchior.

Tribulation, qu'est ce là ?
Une estoille voy merveilleuse.
Onques le ciel ne revela
Chose qui semblast plus heureuse.

Tribulation.

Ceste estoille est fort lumineuse,
Qui tous noz cœurs fait resjouyr :
Par Intelligence l'heureuse
Tu en pourras nouvelle ouyr.
Le cœur doloreux
Elle fait joyeux ;

Qui bien la regarde
En elle ha liesse,
Et toute tristesse
Elle oste ou retarde.
Devant nous se met,
Et au cœur promet
Qu'il recevra joye.
A mon jugement,
C'est enseignement
De seure montjoye.

Melchior.

Mon cœur triste et las
En reçoit soulas,
Et ne sçay pourquoy,
Fors qu'une esperance
Pleine d'asseurance
Il reçoit en soy.
Cerchons la pucelle
Dont le sens precelle
Tout entendement.
Le vray j'en sçauray,
Dont rapporteray
Grand contentement.

Gaspard.

O dame, quelle belle chose

De ceste estoille que je voy!
Que la raison m'en soit desclose
Par vous, à laquelle je croy.

Inspiration

Amy, il fault vivre de Foy,
Et croire que soubz ce beau signe
Est cachée de nostre grand Roy
Nouvelle tresplaisante et digne.
Ho! quelle rencontre!
Voy comme elle monstre
Nostre chemin droit.
Suyvir la te fault,
Et du don d'enhault
Monstrera l'endroit.
Sans parler, sa mine
Nous monstre par signe
Quelque bien venu.
Car, amy, entens
Que voicy le temps
Longtemps attendu.

Gaspard.

Cœur, entendement,
De contentement
Sont combles et pleins:
Dont travail ne peine,

Courant mont et plaine,
Maintenant ne plaings.
Je tiens pour tout voir
Que par elle veoir
Pourray un tel bien,
Qu'après l'avoir veu,
Congneu et receu,
Ne me faudra rien.

Balthasar.

Qui est cette troupe de gents
Que je voy notre chemin prendre?
A cheminer sont diligens,
J'en voudrois bien la cause entendre.

Melchior.

Ces gents se venans à nous rendre,
Nous aurons nœuve compagnie;
Mais je ne puis pas bien comprendre
De quel lieu vient sy grand' mesgnie.

Gaspard.

Ceste compagnie de loing
J'approcheray tresvolontiers;
De m'enquerir d'eux j'aurai soing,
Et peult estre seray leur tiers.

Balthasar.

Dieu Toutpuissant, qui par tous sentiers
Conduit oyseaux, hommes et bestes,
Vous doint tous vos desirs entiers!
Seigneurs, dites moy qui vous estes.
Voz façons trouve tant honnestes,
Et au chemin que vous tenez
Croy que pareilles sont noz questes:
Je vous pry' que le m'apprenez.

Gaspard.

Quant est de moy, je suis induit
D'aller voir une dame sage,
Où ceste estoille me conduit,
Que je tiens pour heureux presage.

Melchior.

Je fais aussi pareil voyage,
Où Tribulation me meine,
Qui a vaincu de mon courage
L'orgueil, par tourment et par peine.

Balthasar.

Amour de sçavoir m'a contraint
De laisser païs et maison,

Pour cercher de Dieu juste et saint,
Ce que passe notre Raison.

Gaspard.

Le traict ardent plus qu'un tison
D'inspiration m'a merché;
Dont par moy, en toute saison,
Ce que je croy sera cerché.

Balthasar.

Or allons donc.

Melchior.

Allons.

Gaspard.

Allons.

Balthasar.

Heureux serons d'aller ensemble;
Et de ceste estoille parlons
En allant voir que nous en semble.

Melchior.

Celuy qui tous en un rassemble
Nous vueille mener à bon port.

Gaspard.

Noz cœurs qui l'un l'autre ressemble,
Nous unit par divin accord.

Intelligence divine.

Le fondement de tout mal et tout vice,
L'occasion d'obstinée malice,
Vient seulement de l'obscure Ignorance.
L'homme ignorant son devoir et service,
Et dont luy vient la Grace et la Justice,
Ne sçait que c'est de Foy ne d'Esperance;
L'exterieur, ayant belle apparence,
Le rend aveugle et de bon sens privé;
Mais faire peux du vray la demonstrance;
Qui vient à moy il est bien arrivé.

Philosophie.

Voila la Dame, ô Roy, que t'ay promise;
Oy, croy, retiens son parler veritable.

Tribulation.

Intelligence en ceste chaire assise
Voy, et en prends doctrine proufitable.

Inspiration.

Je t'ay mené en ce lieu delectable,
Regarde bien d'y faire ton proufit.

Philosophie.

Or à Dieu donc.

Balthasar.

O dame charitable,
Me lairras tu?

Philosophie.

C'est assez : il suffit.

Tribulation.

Adieu, amy, tu es en bonne eschole.

Melchior.

Helas! pourquoi parts de moy sy soudain?

Tribulation.

J'ay mis à fin commission et rolle,
Retourner fault au seul bien souverain.

Inspiration.

A Dieu, celuy qui de ma douce main
A eu le coup qui le conduit icy.

Gaspard.

Obeir fault à ton vouloir certain.
A Dieu te dy, avec un grand mercy.

Balthasar.

Dame d'honneur, de tout sçavoir le chef,
Qui de David est la certaine clef,
A toy venons en toute humilité.
Si à l'obstiné ignorant son meschef
Te ferme et clos, et le ciel derechef
Luy est fermé, c'est pure verité.
Celuy aussi duquel la charité
Ouvre le cœur, le ciel luy est ouvert.
Ta doctrine est pleine de purité,
Que le captif deslie à descouvert.

Melchior.

Philosophie et Tribulation,
Pareillement douce Inspiration,
Nous ont contraint de venir droit à vous :
L'une enseignant par demonstration,
L'autre par coups de grande affection,
L'autre frappant le cœur d'un trait bien doux,
En nous disant : Hastez vous, courez tous
Vers ceste dame Intelligence sage.
Ce qu'avons fait, vous priant à genoux
Du vray sçavoir remplir nostre courage.

Gaspard.

Sçavoir voulons, et chacun le desire,

Que ceste estoille ainsi clere veult dire,
Que jusqu'à toy nous a sy bien conduitz;
Si c'est le temps que le Souverain Sire
Par ses Esluz a fait prescher, escrire,
Qu'à luy seront tous les peuples reduitz,
Laissant les Dieux par lesquelz sont seduitz,
Pour adorer celuy qui doit venir;
Si à ce bien par toy sommes induitz,
Cest heur de toy confesserons tenir.

Intelligence.

Plus grand plaisir n'aurez, ô Roys, d'entendre
Les faitz de Dieu, que nous devons apprendre;
Par quoy soyez ici les bien venuz.
Premierement ce Livre vous fault prendre,
Où tous humains verrez venir de cendre,
Et retourner en cendre estre tenuz.
D'entrer au ciel ont esté retenuz
Par le peché de sot et vain Cuyder,
Dont sont tous maux aux hommes advenuz,
Et en convint l'Ange du ciel vuyder.
Or regarde à ton ayse
Ce livre de Genese:
Tu verras comme Adam
Sot Cuyder esblouyt,
Dont peu se resjouyt,
Car il saillit d'Eden.

Mais en telle destresse
Luy feut faite promesse,
Par divine sentence,
Que la Serpent tortue
La teste aurait rompue,
Un jour, par sa Semence.
Ceste promesse vive
Feut reiterative,
Au temps du bon Noé,
Par l'arche du deluge,
Figurant le refuge
Dont il feut advoué.
Dieu, qui l'arc au ciel mit,
Luy monstra, et luy dit :
Cest arc te soit pour signe
Que, quand tu le verras,
Tresasseuré seras
De paix douce et benigne.
Puis au pere de Foy
Dieu dit : Abraham, voy
Et nombre les estoilles,
Si tu peux, du ciel hault,
Et croy sans nul default
Qu'en plus grand nombre qu'elles
Je multiplieray
Ta semence, et pliray
Devant un de la race

Tout genoil; car par luy,
Qui leur sera appuy,
Recouvreront ma grace.
Abraham sans sejour
A creu et veu ce jour,
Et luy feut reputé
Du Seigneur à Justice :
Car où est Foy, nul vice
Jamais n'est imputé.

En ce livre des Roys
L'on peult voir les desroys
Où est tombé David.
Peché, qui pique et mord,
Ne l'a pu mettre à mort.
De Foy le Juste vit :
Dieu, purgeant son peché,
N'a esté empesché
De tenir sa parole,
Luy donnant sans merite
Sa grace non petite,
Qui tout pecheur console.
Dieu luy promit de mettre,
Tenant en main le sceptre,
Sur son siege Royal
Du fruit du ventre sien,
Monstrant qu'il aymoit bien
Son serviteur loyal.

Voicy un autre livre
Où Moïse au delivre
Montra bien clerement
Qu'il viendroit un Prophete
D'entr'eux, duquel la feste
A tous faisoit vrayment,
Disant : Qui ne croira
En luy, il perira.
Mais ceux qui y croiront
A jamais bien heureux
Et en fin glorieux
Par ceste Foy seront.
Voici Esaïas,
Qui du grand Messias
A clerement parlé.
Crainte n'ha eu ne honte
D'en faire le beau compte,
Et nous a revelé
Et predit qu'en ce temps,
Ainsi comme j'entens,
Le Petit nous est né ,
Et que le Filz de Dieu
Vous est en ce bas lieu
Par le Pere donné.
Il dit qu'il doit s'offrir
A tous maux et souffrir
Mort estrange et cruelle.

Voz pechés ostera,
Sur soy les portera
Par façon bien nouvelle.
Desja est Hieremie,
Lequel ne se taist mye
De ce divin propos.
En desolation
Fait lamentation,
Sans prendre nul repos.
Et suyvant ses beaux ditz,
Encor y en a dix
Prophetes qui en chantent.
Voyez les tous du long,
Branche, racine et tronc,
Croyez que point ne mentent.
Un prophete meschant,
Balaam, par son chant,
De l'estoille a chanté.
Daniel compte et nombre
Le temps, si que de l'umbre
Nul ne soit enchanté ;
Car un esprit bien prompt
Umbre et tenebre rompt,
Entendant ses aubades
Qui chantent Christ venu
Au temps que contenu
Est en ses ebdomades.

Or chacun soit certain
Que le grand Dieu hautain
A fait cest Enfant naistre
De son peuple Juïf,
Peculier et naïf,
Duquel est Roy et maistre.
C'est vostre vray Sauveur ;
Par sa grace et faveur
En Dieu serez uniz.
Ne vous fiez en vous,
Car voz merites tous
Ne sont que draps honnys.
N'esperez sauvement,
Sinon tant seulement
En son Election.
Grace vous a esluz,
Qui fera le surplus
Par sa dilection.

Balthasar.

Touché avons le poinct,
Douter il ne fault point
De ceste verité.
Helas ! moy miserable,
Ce sçavoir proufitable
Pas n'avois merité.

Melchior.

Je sents mes yeux ouverts
Et tous mes maux couverts
Par toy, Intelligence.
Du mal que j'ay souffert,
Puis que Christ m'est offert,
Je sens toute allegeance.

Gaspard

De joye mon cœur fond;
Car ce qu'au plus profond
Foy avoit mys du Christ,
Je voy par l'Escriture
La Verité sy pure
Que j'en gouste l'esprit.

Intelligence.

Sages et Roys, j'ay aussi advisé
Que vous devez à l'Enfant presenter
Thresors et dons, non pour le contenter,
Mais ainsi est de vous prophetisé.

Balthasar.

O Dame, ainsi que l'avez devisé,
Je choisiray dedens tout mon thresor
Le plus parfait, le plus fin et pur or,
De tout metal imparfait divisé.

Melchior.

En mon païs croist en grand abandon
Trescher encens, dont sort suave odeur;
Par Charité qui me brusle d'ardeur,
Du plus exquis je luy en feray don

Gaspard.

J'ay en ma terre aussi la myrrhe esleuë,
Qui est contraire à la corruption;
J'en porteray, pour en dilection
Faire present à l'Enfant de valuë.

Intelligence.

Allés, Seigneurs, voir ce que vous croyez;
Suyvez l'estoille, et ne luy faillez pas;
Car au droit lieu vous meinera le pas;
Mais gardez bien que trompez ne soyez.

Balthasar.

O dame, à Dieu, par qui les fourvoyez
Sont ramenez au droit port de salut.

Melchior.

Tant le desir de te voir nous valut!

Gaspard.

A Dieu, par qui nous sommes convoyez.

Balthasar.

Amys, il faut faire honorables offres
A cest Enfant; emplissez bien mes coffres
De trespur or, plus cler que le soleil.

Le premier Serviteur.

Vous en avez, Seigneur, de sy exquis,
Que d'en cercher ailleurs il n'est requis;
En autre lieu n'en a point de pareil.

Melchior.

Enfans, il fault porter du cler encens,
Car d'adorer le Christ je me consens,
Voire et mes biens tous luy abandonner.

Le II. Serviteur.

Vous en avez tresbonne quantité,
Et sy parfait, quant à la qualité,
Qu'un beau present vous luy pourrez donner.

Gaspard.

Ay je beaucoup de myrrhe nette et pure,
Pour à ce Christ, exempt de toute ordure,
Faire present qui luy soit agreable?

Le III. Serviteur.

Vous en aurez, Seigneur, de la meilleure

Qu'oncques porta l'arbre qui tousjours pleure.
Vostre present sera bien honorable.

Herodes.

C'est grand gloire de commander
Et demander
Son vouloir, pour estre obey.
Ma gloire on ne peult amender,
Ne demander
Mieux : car chacun me dit Ouy.
Je suis Roy, qui en tous meffaitz
Vis en paix
En ce païs, dont suis Tetrarque.
Je fais par meffaitz porter faix;
Obey suis comme un Monarque.
A tous les bons je fais la guerre,
Pour la terre
Tenir soubs mon autorité.
Mes paroles semblent tonnerre;
En ma terre
Tiens chacun par crudelité.
Envie n'ay sur autre lieu,
Fors sur Dieu,
Car plus grand que luy voudrois estre :
Dans le cœur me brusle le feu,
Peu à peu,
D'ambition pour estre maistre.

Le Serviteur d'Herodes.

Sire, on dit un bruit par la ville,
Que trois Roys, en bien grand arroy,
Demandent où est né le Roy;
J'en ay veu troubler bien dix mille.

Herodes.

Un autre Roy! Tu es habile.
Faites venir ces enquesteurs,
Qui de telz propos sont porteurs;
Leur parole est trop basse et vile.

Le Serviteur d'Herodes, parlant aux trois Roys.

Seigneurs, bien soyez arrivez;
De venir vous fault apprester
Au Roy, qui vous veult bien traiter
Ainsi que ses amys privez.

Balthasar.

Celuy duquel sont derivez
Tous les biens, ainsi que je croy,
Donne salut au noble Roy,
Par qui en luy longtemps vivez.

Herodes.

Que cerchez vous, ne qui vous meine

Par mont et plaine?
Ne que querez en ce païs?
Vostre labeur et vostre peine
Est bien fort vaine,
Et nous rendez tous esbahis.

Melchior.

Las, nous cerchons un Filz qui nous est né
Roy, qui sur tous à la fin regnera,
Duquel le regne à jamais durera;
Roy des Juifz, Dieu le nous a donné.
Nous desirons que le lieu ordonné
Pour son sejour par toy puissons entendre;
Car le chemin nous ne povons comprendre,
Dont un chacun de nous est estonné.

Gaspard.

En Orient son estoille avons veuë,
Qui nous a fait venir soudainement;
Entrans icy, nous ne sçavons comment
Ne pourquoy c'est que nous l'avons perdue.

Herodes.

Or attendez icy, et je m'en vois
A mes Docteurs compter ceste merveille :
Le cas vault bien qu'à eux je m'en conseille.
Je parleray à vous une autre fois.

Herodes, aux Docteurs.

De rage et despit je noircis,
Je transis
D'ouyr de ces folz la folie :
Un autre Roy que moy? mais six!
Dont assis
Me suis, par grand melancholie.
Vous avez veu les livres tous
Entre vous :
Disent ilz qu'un Roy doit venir?
S'il vient, je le mettray dessoubs
A beaux coups,
Si une fois le puis tenir.

Le Premier Docteur.

Sire, quant est de moy, j'ai veu
Que Dieu un Christ, un Roy, un oingt
Donnera. Et voicy le poinct
Du temps qu'il est né et conceu.
Daniel, qui l'avait preveu,
En a dit nouvelles certaines,
Et qui bien nombre ses semaines
Le cognoit sans estre deceu.

Herodes.

Mais où doit prendre naissance

Ce malheureux monstre et chimere,
Pour qui je sens douleur amere?
J'en veux avoir la cognoissance.

Le II. Docteur.

Ta majesté et ta puissance
N'en prenne peine ne courroux :
Bethleem avons lu tretous
Estre le lieu de son enfance.

Le Premier Docteur.

Esaïas bien clerement
En fait grande exclamation
Et telle declaration
Que nous le croyons fermement,
Tout ainsi que l'a recité :
Par la naissance du Seigneur
Grande veult et pleine d'honneur
La povre et petite cité.

Herodes.

Ce qui m'est par vous recité
Me touche au cœur;
Mais quel remede?
Par vous j'espere d'avoir aide
En ceste grand' necessité.

Le II. Docteur.

O Roy d'indicible valeur,
Si ce Christ tu laisses regner,
Il te pourroit bien estrener
D'une intolerable douleur.
Un Prince magnanime en cœur
Ne doit souffrir dessus sa teste
Monster le Christ : il seroit beste
S'il n'en estoit bien tost vainqueur.

Herodes.

Je sens douleurs de toutes parts.
Un enfant m'oster mon royaume!
Je ne dois pas porter heaume,
S'il n'est mis en cent mille parts.

Le Premier Docteur.

User vous fault de voz fins arts
Durant qu'il est en son enfance.

Le II. Docteur.

Le peuple seroit malheureux
S'il estoit hors de votre charge;
Parquoy il fault que l'on submerge
L'enfant, tant pour vous que pour eux.
Vous leur estes si gratieux,
Tant craint, aymé, tant estimé,

Que l'enfant seroit abysmé,
Qui sçauroit ce cas merveilleux.

Le Premier Docteur.

Un Roy craint et aymé de tous,
Ainsi qu'est votre majesté,
Doit sans cesser, hyver, esté,
De son royaume estre jaloux.
Parquoy vous fault avecques nous
Penser à ce cas secourir.
L'enfant il fault faire mourir,
Ou jamais vous n'aurez repous.

Herodes.

Si l'enfant ne mèurt, je mourray;
Parquoy lui fault faire la guerre
Pour l'extirper hors de ma terre,
Et lors en paix je demour'ray.

Le II. Docteur.

Sans fin ton nom je beniray,
Voyant ton zele sy fervent.
Qu'est ce d'un enfant? moins que vent.
En le quittant te serviray.

Le Premier Docteur.

Sire, sans cousteau ne oustil

De ce cas viendrons bien à fin.
Il fault un peu faire le fin,
Et user d'un moyen subtil.
Il fault par un propos gentil
D'un visage riant parler,
Leur disant : Vous povez aller
En Bethleem, car là est il.
Feindre fault d'en estre bien ayse,
Et les prier de repasser
Par vous; et les fault embrasser,
Monstrant que la chose vous plaise.

Le II. Docteur.

Voila tresbonne invention.
Mais feingnez aussi de vouloir
Comme eux au Christ faire devoir,
Vous sçaurez leur intention.

Le Premier Docteur

J'ay desja grand devotion
De sçavoir le lieu où il est,
Pour faire de luy, s'il vous plaist,
Bien cruelle execution.

Herodes.

Fault il qu'un Royaume je perde,
Qui à garder m'a tant cousté,

Et qu'il me soit ainsi osté
Par un petit enfant de merde ?
Le diable par le col m'aharde
Si par le feu il ne trepasse,
Ou par dedens le feu ne passe,
Ou dens la mer je ne l'esserde.

Le Premier Docteur.

Il nous fault sa mort machiner
Pour ce que c'est un Roy nouveau,
Quelque tourment cruel et beau
Et nouveau fault imaginer.

Le II. Docteur.

Si ne le povez deviner,
Nul n'en sçauroit venir à bout :
Après vous nous fault cheminer,
Car pour ce cas vous sçavez tout.

Le Premier Docteur.

Aussi nous n'avons autre affaire
Que le Roy et sa royauté
Conserver, soit par cruauté,
Ou autre maniere de faire.

Le II. Docteur.

Cercher ne veux qu'à luy complaire

Par tous moyens, bons ou mauvais.
S'il se courrouce, je me tais,
Car je crains trop de luy desplaire.

Herodes.

Je vois parler à ces trois foulz,
Qui ont laissé sans grand besoing
Leur païs, pour venir de loing
Voir ce qui n'estoit sceu de nous.

Le Premier Docteur.

Sire, monstrez vous un peu doux,
Ainsi les pourrez attraper.

Herodes.

Taisez vous, je sais mieux tromper
Que vous ne sauriez faire tous.
Seigneurs, je vous veux embrasser; Herodes parlant aux trois Roys.
Car croyez que je suis joyeux
De povoir voir de mes deux yeux
Telz Roys que vous par cy passer.
J'ay fait mes Docteurs amasser
Et voir chacune prophetie
Qui ont parlé du grand Messie,
Qui tous les maux doit effacer.
Tous m'ont dit qu'il estoit venu
Et né au lieu de Bethleem.

Messeigneurs, enquerez vous en,
Car là doit estre pur et nu.

Balthasar.

Chacun de nous est bien tenu
De mercier Dieu de la grace
Que tu nous fais en ceste place;
Ton parler sera retenu.

Melchior

En Bethleem irons tout droit
Voir si l'Enfant nous trouverons.

Gaspard.

A toy bien tenuz nous serons
Qui nous en as monstré l'endroit.

Herodes.

Messeigneurs, retourner faudroit
Par moy, afin qu'à vostre exemple,
Luy porte present riche et ample;
Car oster ne luy veux son droit.

Les Trois Roys, ensemble.

Adieu, Seigneur.

Herodes.

Mais retenez
Qu'après avoir trouvé ce Roy,
De repasser icy par moy
Vous serez les bien retournez.

Balthasar.

Dieu, qui nous a tous trois menez,
Maintenant ne nous abandonne;
Mais ceste estoille nous redonne,
Par qui nous sommes estrenez.

Melchior.

Voyez l'estoille, voilà là,
Qui de nous se voulut cacher;
Quand elle nous vist approcher,
Il semble qu'elle se cela.

Gaspard.

Elle nous monstre par cela
Qu'autre chemin failloit tenir,
Non pas au mauvais Roy venir;
Ce secret là nous revela,

Balthasar.

L'on donne à Herodes le bruyt,

En ce païs, d'estre cruel.
Croyez qu'un Prince qui est tel
N'est de l'esprit de Dieu instruit.

Melchior.

L'on congnoit l'arbre par le fruit.
Las! que le peuple est malheureux
Qui vit soubs un Roy vicieux!
En fin l'un et l'autre est destruit.

Balthasar.

L'estoille ne va plus avant.
Voicy Bethleem la cité;
Voyons où est le lieu cité
Par elle.

Melchior.

C'est icy devant.

Gaspard.

En ce lieu ouvert à tous vents
Penseriez vous tel Roy trouver?

Balthasar.

Nous ne povons que l'esprouver :
La preuve fait l'homme sçavant.

Le premier Roy, voyant l'Enfant de loing.

O quelle consolation!
Quelle grande joye me tient!

Melchior.

Je ne sçay dont cecy me vient,
Mon cœur brusle en dilection.

Gaspard.

Je voy ce qu'Inspiration
Dedens mon cœur avoit bouté;
De ce que par Foy j'ay gousté
J'ai maintenant fruition.

Balthasar.

D'amour nous sommes tous ardens;
Baillez moy l'or que je luy porte.
Frapper nous fault à ceste porte,
Pour voir le thresor du dedens.

Gaspard.

Trop sommes icy attendans;
Car ceste myrrhe esluë et fine,
En la portant, fault que m'encline,
Me prosternant dessus les dentz.

Melchior.

Baillez moy cest encens trespur;
De bon cœur luy presenteray,
Et à ses piedz me jetteray,
Car il est Dieu, j'en suis bien seur.

Balthasar.

Il n'y a cœur qui soit sy dur
Qui de grande joye ne pleure.
Seigneur, ouvrez nous sans demeure
La porte de ce povre mur.

Marie.

Joseph, oyez, l'on frappe à ceste porte;
Je sens l'esprit de Dieu qui me conforte,
Et qui me rend de grand joye remplie.
Voicy le temps qu'il faut que dehors sorte
Des saints Escritz la Verité tresforte,
Et que chacun devant cest Enfant plie
Teste et genoil. Par quoy, je vous supplie,
Ouvrez, ouvrez aux Esluz envoyez :
La prophetie est en eux acomplie,
L'estoille icy les a tous convoyez.

Balthasar.

O Createur, qui toymesme comprens,

Dont tout bien vient, et de nul rien ne prens,
Qui de tes mains as fait ciel, terre et mer,
Dens cest Enfant auquel je te comprens,
Le poinct, le but de mon salut j'apprens;
Tant que (fors toy) rien ne puis estimer.
Tu es celuy seul que l'on doit aymer,
Craindre, honorer, reverer et servir;
D'humilité je me viens abysmer
A tes saints piedz, où me veux asservir.

Melchior.

O Toutpuissant, qui par ton bras tresfort
As retiré de peché et de mort,
Voire et d'enfer, ta treshumble facture!
O des Esluz l'heritage et le sort,
Des desolez les tresdoux resconfort,
Et des pecheurs la delivrance pure!
Par cest Enfant auquel nostre nature
Dieu daigne prendre en sy petite forme,
Servir te veux, tant que vie me dure,
En t'adorant, qui à toi me conforme.

Gaspard.

O le plaisir et la suavité
Que j'ay de voir soubs ceste humanité
Dieu toutpuissant l'habit du pecheur prendre!
En abaissant ta grand sublimité,

Tu as l'orgueil par ton humilité
Tout mis à rien. O, qui pourroit entendre
Ce que tu veux par amour entreprendre,
L'on t'aymeroit, sanz plus de toy douter.
A tes saintz piedz baiser je me veux rendre,
Pour le doux fruit que j'ay tant cru gouster.

Joseph.

Bien soyez vous venus, sages seigneurs,
Des autres roys l'exemple et enseigneurs
Du seur chemin qui au vray salut meine.
Souffert avez grans travaux et douleurs,
Car tel chemin ne se fait sans labeurs.
De loing venez : l'Escriture certaine
L'avoit predit, ce n'est pas chose vaine,
Que vous viendriez du costé d'Orient.
Si au venir avez eu de la peine,
Foy vous fera retourner en riant.

Balthasar.

Ce trespetit present
Que tu vois cy present,
De bon cœur je te donne;
C'est Or trespur : car Foy
Me dit que tu es Roy
Portant sur tous couronne.
Enfant de Dieu donné

Du Pere couronné
Sur sa sainte montaigne,
Il t'a donné le sceptre
Pour regner comme maistre,
A fin que ne te feingne
De son commandement
Prescher bien hautement
A son peuple çà bas ;
Lequel, s'il se rebelle,
De la verge cruelle
Le chastie et le bas.
Les bons tu tireras
Et les presenteras
Au pere, qui le soing
T'a donné du troupeau,
Autant vieux que nouveau,
Autant près comme loing.
Ce petit bras d'enfance
De frapper ha puissance
Jusqu'aux fins de la terre.
Celuy qui mot ne sonne
Parle hault, quand il tonne,
Par esclers et tonnere.
Enfant, seulement toy
Pour mon Seigneur et Roy
Je prens en mon courage.
De mon corps, de mes biens,

De ce que suis et tiens,
Seigneur, te fais hommage.

Melchior.

O Dieu, la vie et l'estre
De tous, comme au grand Prestre
Et Sacrificateur,
Qui par un sacrifice
De divine justice
Es purificateur,
L'encens, dont la fumée
De Dieu est estimée,
Pour mieux te contenter,
En laquelle liqueur
Le desir de mon cœur
Je te viens presenter;
Reçoy le cler encens.
Cœur, corps, puissance et sens,
Volonté et desir,
Faites en sacrifice,
Me purgeant de tout vice,
Car là gist mon plaisir.
Si tu pries le Pere
De nous estre prospere,
Tu le gaigneras franc.
L'homme a beau soupirer,
Car il ne peult tirer

Remission sans sang.
L'holocauste et hostie
De toy si bien bastie
Luy est seule agreable;
Toy seul peux rapporter
Pour nous reconforter
Sa grace profitable.
Or prens moy en ta garde,
De ton œil me regarde;
En toy me suis fié.
Comme personne abjecte,
En t'adorant me jette
En terre soubs ton pié.

Gaspard.

O Dieu, en corps mortel
Je te croy estre tel
Que, par conjonction
De toy à nostre cendre,
Divins tu nous peux rendre
Par ton abjection.
La myrrhe que voicy,
Eslue, sans nul Si,
Te presente en pur don,
Confessant que ton corps
De Dieu misericors
Obtiendra le pardon.

Je te puis voir en chair,
Et baiser et toucher ;
Mais soubs chair delicate
Ta puissance incognue,
Puisque l'heure est venue,
Se demonstre et dilate.
Tel que t'ay creu, te voy.
Long temps y a qu'en moy
Par Foy t'avoit planté
Dame Inspiration,
Par vive affection
Engravé et enté.
Ce qu'en mon cœur sentoye,
Je le voy en grand joye,
Dont j'ay contentement.
En ta mort voy ma vie,
Dont mon ame est ravie
Par amour fortement ;
Voire et par la liveur
Des playes doloreuses
Les ames langoureuses
Ont santé et saveur.
Par ta dilection
Seras oblation,
Car ainsi tu le veux :
Tu seras decraché
Et le poil arraché

De ta barbe et cheveux.
Comme cil qui se jouë,
Presenteras la jouë
Aux tyrans te frappant.
En croix mené seras,
Là où tu briseras
La teste du serpent.
Petit corps ordonné
De Dieu, abandonné
A porter tous noz maux,
Las ! bien devons haïr
Tout peché, et fuyr,
Cause de tes travaux.
Bien cher te cousteray,
Dont en terre mettray,
En t'adorant, ma face.
A toy sans Si ne Mais
M'adonne, et pour jamais
Je demande ta grace.

Marie.

Le Dieu qu'avez par Foy en voz cœurs mis
Vous a icy pour voir son Christ transmis,
En vous monstrant ce qu'avez voulu croire.
Vous qui estiez Gentilz et ennemys,
Vous a esluz et tenuz pour amys,
Dont à jamais il en sera memoire.

Princes et Roys qui verront ceste histoire
Seront tresseurs qu'en faisant bon office,
Sans y cercher que de Dieu seul la gloire,
Auront leur part en ce grand benefice.
O Roys heureux, qui pour l'empeschement
De tous les biens de ce monde, qui ment,
N'avez cessé de cercher Verité,
Honneurs et biens et plaisir largement
Avez chassez du cœur soudainement,
Pour y loger parfaite Charité.
Sachez qu'un cœur bien net par purité
Bien voit son Dieu et en luy le possede :
Non pas qu'il ayt un tel bien merité,
Mais par l'amour qui tout amour excede.
L'Enfant par vous reçoit dons et honneurs,
Aussi par lui vous regnerez, Seigneurs,
Et obeïs comme obey l'avez.
Roy le tenez, regnant dedens vos cœurs ;
Par luy serez et regnans et vainqueurs,
Car autre Roy que luy vous ne sçavez
En vous seront ses desirs engravez
Et ne voudrez sinon sa volonté ;
Par vous seront reduitz les depravez,
Honorant ceux de bonne volonté.
Vous le tenez pour grand Prestre admirable,
Luy presentant encens d'odeur louable ;
Mais pour vos dons croyez qu'il vous rendra

Dieu (dont le nom estoit innominable)
Doux et bening comme pere amyable,
Qui pour enfans tresaymez vous prendra ;
Son oraison à l'oreille estendra
Du Dieu puissant, et son grand sacrifice
Tant luy plaira, que pour vous obtiendra
Destruction d'Enfer, de Mort et Vice.
En luy donnant la Myrrhe, confessez
Qu'il est mortel, et vos chefz abaissez
A reverer Dieu dans ce mortel corps.
Aussi par luy bientost seront cessez
Tous les tourments qui vous ont oppressez :
Car, quand ce corps sera au reng de morts
Hault exalté en croix, tirera lors
A soy tous ceux qu'il a mortifiez.
Alors, remply de ses divins accordz,
Tous immortelz serez deïfiez.

Balthasar.

Jamais n'ouyz telle exhortation
Que j'ay ouy de toy, Dame prudente.
J'ayme et retiens ta predication,
Qui me sera en tous lieux aydante.
Pleine tu es, la chose est evidente,
Du saint Esprit, lequel parle par toy :
Ta grand vertu, sur toutes eminente,
Te monstre bien Mere du treshault Roy.

Melchior.

A Dieu, Peché, plus ne seras concierge
Dedens mon cœur, car j'ay du tout ouy
Ce que m'a dit la tresheureuse Vierge,
Dont pour jamais je seray resjouy.
Soudain, devant son parler, est finy
Tout le malheur que j'ay craint sy longtemps.
Je suis d'amour et de joye esblouy,
Dame, par vous, le content des contens.

Gaspard.

J'ay creu, j'ay veu ; mais, Dame, ta parole
M'a confirmé tant que m'y veux tenir.
Par toy je sents que mon ame s'en vole
A son Espoux, sans plus vouloir tenir
Au monde bas, pource que retenir
Elle a bien sceu ta parole et tes ditz ;
Pour à son Dieu povoir tost parvenir,
Mort et tourment luy semblent paradis.

Balthasar.

Penser fault du retour :
Trop faisons de sejour
Au lieu dont partir fault.

Melchior.

Si je servois icy,
J'y demeur'rois sans Si;
Du surplus ne me chault.

Gaspard.

Mes freres, nous sçavons
Que de rien ne servons
A cil qui chacun sert.

Balthasar.

A Dieu cil qu'aymer veux
Tousjours, j'en fais les vœuz,
Ta bonté le dessert.

Melchior.

A Dieu, la larme à l'œil,
Je dis, rempli de deuil,
Enfant plaisant et doux.

Gaspard.

O l'ame de mon ame,
A Dieu, Enfant et Dame;
Souvienne vous de nous.

Marie.

Dieu, qui les cœurs des Roys
Tousjours tient en sa main,
Les conduise tous trois,
Et leur soit tant humain
Qu'ilz puissent soir et main
Vivre sans nul tourment,
Et puis un beau demain
Avoir contentement.
O Pere et Roy celeste,
Graces humbles te rens,
Que ton Filz manifeste
A ces peuples forens.
En protection prens
Les tiens, et metz en un
Les petis et les grans,
Donnant grace à chacun.
Le peuple cheminant
En tenebres obscures,
En peril eminent
De mort et peines dures,
A veu les aventures
Ainsi que la lumiere
Qui à tes creatures
Donne clarté planiere.
Parquoy loué tu soye,

Car sans fin je desire,
Quelque part que je soye,
Te collauder, ô Sire.
Et comme au ciel empire
Te louent tous les anges,
En ce monde j'aspire
Qu'on te donne louenges.

Dieu.

Anges, voyez la trop cruelle rage
Qui brusle et ard d'Herodes le courage,
Deliberant de mon Fils mettre à mort.
Allez bien tost, et faites mon message
A mes Esluz dormans en leur voyage,
Pour les tourner sans danger à bon port,
Car contre moy sera foible le fort.
C'est moy qui suis Dieu de toute bataille,
Nul Conseiller ne peult en son effort
Encontre moy faire chose qui vaille.

Le Premier·Ange.

Ce qui te plaist sera executé,
Et promptement m'en vois les advertir.

Le II. Ange.

Herode a bien de leur cas disputé,
Mais toy seul peux son povoir divertir.

Le III. Ange.

Et s'il te plaist à toy le convertir,
Faire le peux, certaineté j'en ay.

Dieu.

Je ne veux point mon ordre pervertir,
J'ayme que j'ayme, et hay ce que je hay.

Le Premier Ange, aux Roys.

O Roys, qui au giste
Dormez, fuyez viste,
Herodes vous quiert
Pour sçavoir de vous
Où est l'Enfant doux,
Duquel il requiert
De tollir la vie
Par mortelle envie,
Et ne cessera
Pour bien tost l'avoir,
Mais de son vouloir
Autrement sera.
Par autre chemin
Fuyans ce matin,
Retournez aux lieux
Dont estes partiz;

Je vous advertiz
Par le Dieu des Dieux.

Balthasar.

A tel maistre se fault tenir,
Qui ayme tant ses serviteurs
Qu'il ne les laisse pas venir
Aux mains de leurs persecuteurs.

Melchior.

Nous le devons bien mercier,
Et suyvir son tressaint conseil;
Fuyons ce dangereux Mercier,
Trouvons ailleurs nostre appareil.

Gaspard.

Il pense destruire Jesus,
Qui est de la vie le fruit :
Il n'en viendra pas au dessus,
Mais il sera par luy destruit.

Dieu.

Anges, chantez, et cornez et trompez
Par tous les Cieux, et criez hautement
Que les trompeurs seront par moy trompez
Et qui mon Fils menacent durement :
Par les tyrans pleins de faux jugement

Ne peult perir, mais sans fin durera,
Et mes Esluz en luy semblablement,
Tant que nul d'eux à jamais ne perdra
Un seul cheveu ; ma vertu gardera
Ceux qui sont miens, j'en ay fait l'examen.
Ce corps uny de mon Filz montera
Sur tous les Cieux, à toujours regnera
Sans fin, au siecle des siecles.

Les Anges, chantans.

Amen.





COMEDIE
DES INNOCENTS

Dieu commence.

MON *œil divin, qui voit l'interieur,*
Devant lequel nul corps exterieur
Ne peult donner aucun empeschement,
Regarde en bas jusqu'a l'inferieur,
Bien qu'il soit hault comme superieur,
Mais ma bonté l'abbaisse doucement.
Or a il veu ce que secretement
Herodes veult faire de mon Enfant;
Mais ma puissance en dispose autrement,
Qui le Petit contre le Grand defend.
En moy n'y a nulle mutation,
Rien de charnel, ne point de passion;
De tous les faitz de là bas je me jouë,

Celuy qui est mon Filz d'adoption,
Se confiant en mon Election,
Remply d'amour, incessamment me louë;
Mais l'infidele, adorant terre et bouë,
Ne fait sinon penser à me destruire.
En me moquant d'eux, fais tourner ma rouë
Et mon soleil sur bons et mauvais luire.

Je voy le cœur d'Herodes fort trembler
Et son conseil contre moy assembler,
Car le retour des Roys il a bien sceu.
Il fait du Dieu et me veult ressembler,
Cuydant povoir oster ou r'assembler
La vie au corps; mais il en est deceu.
Les sages Roys ont bien mon Filz receu;
Mais ce tyrant par grande cruauté
Le mettre à mort dens son cœur a conceu,
Pour conserver sa vaine royauté.

Roys de là bas, escoutez promptement,
Et vous aussi qui soubs moy puissamment
Jugez la terre en vostre obeïssance :
Or apprenez mon saint enseignement
Et me servez craingnant reveremment;
Resjouyssez vos cœurs par congnoissance,
Et en tremblant voyans ma grande puissance,
Baisez mon Filz et luy faites hommage,
Et vous aurez de m'embrasser licence;
Ou autrement ce vous sera dommage.

En le baisant pour Seigneur et pour Roy,
En l'adorant homme et Dieu par la Foy,
Soubsmettant cœur et corps à son empire,
Par lui pourrez du dur faix de la Loy
Estre tirez, et jointz avecques moy,
Tant que chacun aura ce qu'il desire.
Mais ce cruel, qui tous les jours empire
De cruauté, aura sa récompense.
Bien loing sera son effect de son dire,
Car moult remaint de ce que le fol pense.

Anges, allez à Joseph mon amy,
Qui en repos d'esprit est endormy,
En luy disant comment, par quel moyen,
Je veux sauver de mortel ennemy
Mere et Enfant qui passeront parmy
Leurs malvueillans sy sagement et bien
Qu'ilz n'oseront onc leur demander rien.
Le temps prescrit il leur fault reveler
Qu'ilz demeur'ront en Egypte, et combien :
Et que de là dois mon Filz appeller.

Le Premier Ange.

La cruauté et grande tyrannie
Merite bien, Seigneur, que tu luy nye
De ta faveur le rayon gracieux.
Sa mauvaistié doit estre bien punie,
Qui veult tuer l'Enfant que tu benie,

Sy tresparfait que la terre et les cieux
Pour l'admirer tournent vers luy les yeux.
Roys et Pasteurs en ont fait sy grand compte,
Et le fier Roy, de tous le vicieux,
Cerche sa mort, son dommage ou sa honte.

Le II. Ange.

Ores sera le desert, perissant
Et sans nul fruit, plaisant et fleurissant,
Quand ton cher Filz y fera son entrée :
Du dur rocher sera rocher yssant,
Pour estre à luy du tout obeïssant ;
Et les haultz monts de loingtaine contrée
S'abbaisseront, et la vallée oultrée
Se haulsera de plaisir pour le voir.
La terre seiche y sera acoustrée
De mille fleurs pour mieux le recevoir.

Le III. Ange.

Dieu Toutpuissant, qui de tout peux jouyr,
Helas ! fais tu le tien enfant fouyr
Devant un fol, cruel, plein d'ignorance ?
Tu peux le ciel et la terre esjouyr,
Et tout soudain en l'abysme enfouyr
Cil qui ne rend à ton Filz reverence.
Mais il te plaist qu'ainsi son innocence

Souffre pour tous les pecheurs et nocents
Pour conforter ceux qui par la souffrance
De l'ignorant souffriront innocents.

Le IIII. Ange.

Dedens ce desert tout destruit
J'abbaysseray la haulte branche
Pour donner à l'Enfant du fruit
D'une volonté pure et franche.

Marie.

Pere du Filz dont suis l'humble servante,
Fille de toy qui me rendz tressçavante,
Qu'en toy y a Nom de paternité,
Tu m'as fait Mere, et telle je me vante
Que tousjours suis ta volonté suyvante.
Par pure grace, en moy humanité
Ton Filz a prins, par ta benignité,
Un corps semblable à la chair de peché,
Pour en ce corps tuer la vanité
D'Adam, par qui le monde estoit taché.
L'homme, qu'est ce, que tu as eu memoire
Ainsi de luy, qui d'obscurité noire
L'as en lumiere et clarté retiré?
Visité l'as, le faisant en toy croire,
Puis couronné et d'honneur et de gloire,

En luy donnant ce qu'il a desiré.
C'est toy son Tout qui à toy l'as tiré,
Le faisant Dieu et enfant du treshault,
Apres l'avoir jusqu'au bout martyré ;
En confessant que de soy rien ne vault,
Rememorant tes graces et tes dons,
Ta charité baillant à tous pardons,
Ta patience et longanimité.
Je crie en cœur : à tes œuvres rendons
Graces à DIEU, *et cœurs et mains tendons*
Vers le seul Bien qui n'est point limité.
Recongnoissons ceste sublimité
Qu'amour a peu envers nous appaiser,
Voire et unir à nostre infirmité
Divinité, par amoureux baiser.
En te louant je passe jours et nuictz,
En te voyant homme et Dieu, tous ennuys
Sont convertiz en souveraine joye.
Quand chacun dort, plus esveillée suis
Pour contempler le bien que je poursuys,
Que je possede, et perdre ne pourroye.
Mais en passant ceste mortelle voye
Je poursuyvray d'esprit par grand desir,
Qu'ainsi que moy par Foy chacun te voye,
Et qu'en tous soit parfait ton bon plaisir.

Le Premier Ange.

O Joseph, pere putatif,
Leve toy, sans estre craintif,
Et prens l'Enfant,
Sa Mere aussi, comme ententif :
Car Dieu d'Herodes le chetif
Bien le defend.
Or parts douques secretement,
Et t'en fuys bien hastivement
Droit en Egypte.
Sois y jusqu'au temps nommément
Que le te diray justement.
Or parts donc viste :
Car il adviendra que le Roy
L'Enfant querra de plein effroy
De tous costez,
Pour le mettre à mort; mais, croy moy,
Il n'aura pouvoir sur ta Foy,
Point n'en doutez.

Joseph.

O bonté qui accourts
Au secours
Des tiens, je te loue et mercie;
Des dangers nous rescoux,
Dont le cours

Prendrons, car la nuict est noircie.
M'amye, il faut partir
Sans mentir :
Car l'Ange, ainsi que je dormoye,
M'est venu advertir;
Dont sentir
M'a fait peur, et apres grand' joye.
Herodes veult avoir
Par povoir
Vostre enfant, pour le mestre à mort.
Il ne le pourra pas voir,
Car pourvoir
Y veult Dieu, qui est le plus fort.

Marie.

Amy, sans attendre à demain,
Tous deux nous fault mettre la main
Pour emporter nostre bagage;
Et l'Enfant tant doux et humain,
Le sauvant du Roy inhumain,
Porteray : c'est mon heritage.
Dieu est ma force et mon courage,
Parquoy en luy me sents sy forte
Que sans travail en ce voyage
Porteray celuy qui me porte.

Joseph.

Allons sans faire nul sejour,
A fin qu'avant le poinct du jour
Soyons hors de ce territoire.

Marie.

Dieu, vivant en nous par amour,
Fait à son Enfant un tel tour
Qu'à jamais en sera memoire :
A lui tout seul en soit la gloire,
Qui l'Enfant delivre des mains
Du danger, qui sera notoire,
Du plus cruel des inhumains.

Joseph.

Sailliz sommes dehors des termes
D'Herode, en santé, non enfermes,
Dont louer devons Dieu de tout.
Si aux yeux avons eu les larmes,
Noz cœurs n'en ont esté moins fermes :
Car quand d'un bout à l'autre bout
Tourment nous greve et presse moult,
Là se monstre de Dieu la grace,
Où nostre ame prend sy bon goust
Qu'elle ne se plaint d'estre lasse.

Marie.

Ce lieu est desert et sauvage,
Sans bleds, sans vignes, sans fruitage,
Mais nous possedons le vray pain,
Qui nous donne force et courage;
La vigne aussi, dont le beuvrage
Est à tous Fideles bien sain ;
Le fruit de vie, qui la faim
Oste du corps en saoulant l'ame,
Dormans sans crainte soubz la main
De cil que Pere je reclame.

Herodes.

Voyez ces trois meschants menteurs,
Inventeurs
D'un Christ forgé dedens leurs testes !
O vous mes loyaux serviteurs,
Amateurs
Des vertus grandes et honnestes,
Maintenant me fault secourir
Ou mourir
De courroux, de despit et d'ire.
Si l'Enfant je ne fais perir,
Las ! guarir
Nul ne sçauroit mon grand martyre.

Ces Roys me sont bien eschappez,
Qu'attrappez
Je ne les ay à leur retour.
De male mort soient ilz happez
Et frappez,
Pour les punir du meschant tour.
Mais de ce Christ, qu'en ferons nous?
Dites tous
Franchement ce qui vous en semble:
Prendre vueil le conseil de vous,
Amys doux,
Tandis que nous sommes ensemble.

Le Premier Docteur.

Sire, il fault sa mort machiner,
Et deliberer finement;
Apres sans cesse ne finer
De la poursuyure promptement.
Parquoy, quant à mon jugement,
Mandez vostre grand Capitaine,
Et luy commandez vivement :
Ce luy sera plaisir, non peine.

Le II. Docteur.

Veu le temps qu'apparut l'estoille,
A fin que vous ne faillez point,

Tous les enfants de la mamelle
Qui ont le deuxieme an joint
Et au dessoubz, voilà le poinct,
Il les fault trestous mettre à mort :
Le hault Dieu povoir vous en doint,
Pour estre vengé d'un tel tort.

Le Premier Docteur.

En Bethleem ny à l'entour
Ne fault laisser enfant vivant,
N'espargnez ne ville ne tour,
Mettez à tous la vie au vent.
Mais que l'on cerche bien avant,
Masle n'en eschappera vif :
Vostre Capitaine est sçavant
Et y sera bien ententif.

Le II. Docteur.

C'est un homme qui n'ha regard
A nul, fors à vous obeïr ;
Il ne craint danger ne hasard
Pour vous, dont il se fait haïr.
Parquoy n'ayez peur que fouyr
Puisse nul enfant de ses yeux ;
Pour vostre cœur bien resjouyr,
Possible n'est de choisir mieux.

Herodes.

J'ay un faix sur ma conscience,
Lequel je ne peux plus celer,
Et en vous sy grand' confiance
Que je le vous veux reveler.
Las! à peine en peux je parler,
Car le despit qui mon cœur creve
Ne peult hors de mes dents aller,
Qui me rend la parole breve.
En Bethleem il est predit
Qu'un Filz est né de tel credit
Que sur les Juifz regnera;
Dont pour faire un tresjuste edict
J'ordonne que l'Enfant maudit
Soit tué, qui le trouvera.
Et celuy bien esprouvera
Ma grande liberalité,
Qui un seul n'en espargnera.
Par extreme crudelité,
Sans regarder à povre ou riche,
Ny à maison petite ou grande,
Trenchez tout ainsi qu'une miche
A grands morceaux, je le commande.
Il ne fault point que l'on demande
Dont me vient ceste cruauté;

Car un Roy doit payer l'amende,
Qui pour rien perd sa Royauté.

Le Capitaine.

De t'obeïr j'ay telle envie,
Conservant ton autorité,
Que de tout masle auray la vie,
Pour te donner prospérité.
Mon cœur est sy tres irrité
Contre celuy qui est venu,
Qu'il mourra, c'est la verité,
Quand de mes mains sera tenu.
Nous ferons tant de pas et tours,
Moy et mes gents, en diligence,
Que Bethleem et ses entours
Auront des masles indigence.
Bailleur ne seray d'indulgence,
Car de deux ans tirans en bas,
A nul n'auray intelligence,
Mais tueray tout pour mes esbats.

Herodes.

Or allez donc, et force gents
Assemblez pour le cas parfaire,
Et qu'ils soyent tous diligents,
Sans pitié, sans craindre à mal faire.

A vous seul je remets l'affaire
Qui plus au fonds du cœur me touche,
Dont la douleur qui me fait taire
Par grand despit ferme ma bouche.

Le Capitaine.

Sire, j'entends bien ton vouloir,
Auquel le mien du tout s'accorde :
Puis que j'ay de toy le povoir,
Nully n'aura misericorde.
Car quand en mon cœur je recorde
Qu'un autre que toy veult regner,
De mort cruelle et sale et orde
J'ay grand desir de l'estrener.

Herodes.

Gardez vous bien d'estre gaignez
D'argent, de crainte ou de pitié.

Le Capitaine.

De leur sang nous serons baignez
En les couppant par la moitié ;
Crainte n'aurons ne amitié
A nul, et rien n'espargnerons.

Si le Christ est bien chastié
Par nous, assez nous gaingnerons.

La Premiere Femme.

Est il plaisir à l'arbre que de voir
La cause et fin de sa creation ?
Et à la femme est il en son povoir
De n'aymer bien sa generation?
C'est son beau fruit, sa consolation,
Pour qui tous fruitz et animaux sont faitz.
O mon enfant, ceste dilection
Joyeusement me fait porter tous faix.

La II. Femme.

Il n'est ennuy que la femme n'oublie
Quand elle voit que le hault Createur
De tel honneur l'a ainsi anoblie,
Que l'ouvrouer elle est du grand facteur,
Dedens lequel luy de tout bien aucteur
Forme l'enfant à sa similitude.
Seigneur, soyez de lui conservateur,
Car de bon cœur j'en prens solicitude.

La III. Femme.

Je dois aymer, et ne m'en puis garder,

L'os de mes os et la chair de ma chair ;
En le voyant je me peux regarder,
Son pere aussi ; c'est un thresor bien cher.
Qui te voudroit, enfant, par mal toucher,
J'aymerois mieux la douleur endurer ;
De te servir je ne me peux fascher,
Mais mon travail je veux faire durer.

La Nourrice du Filz d'Herodes.

Ce m'est honneur remply de grand plaisir
De te nourrir, Royale geniture,
Dont en mon cœur ne sents autre desir
Que d'en povoir faire la nourriture
Au gré du Roy. O belle creature,
Tu me plais tant, que s'il falloit ma vie
Mettre en hasard pour te donner pasture,
Je le ferois, car amour m'y convie.

Le Capitaine.

Voicy le lieu, le territoire,
Où fault faire execution.
Enfans, ayez bien en memoire
De jetter hors compassion,
Sans avoir nulle affection
A pere, à mere ny enfant;
En telle persecution

Le Roy la pitié vous defend.
Tout ce que nous demandons est là,
Voyez tous ces enfans ensemble ;
Frappez et tuez tout cela,
Que le cœur icy ne vous tremble;
Gardez que nulle son filz ne emble,
Tuez tous ceux qui ont deux ans
Et au dessoubz.

Le Premier Tyrant.

Puis qu'il vous semble
Qu'il est bon, nous donnerons dedens.
Ça cest enfant, qu'il est gentil!
Il prend l'enfant. *Baillez le moy bien tost, m'amye.*

La Premiere Femme.

Las! monseigneur, que vous plaist il?
De grand' peur la chair me fremie.
Vous le tuez! O infamie!
O cruauté qui n'ha semblable,
Rendre ainsi la vie endormie
De l'Innocent, qui n'est coulpable!
O le fruit de l'arbre,
Tu es comme marbre
Dur, froid et transy.
Avant qu'estre meur

Le glaive trop dur,
L'homme sans mercy
Cueilly t'a icy!

Le II. Tyrant.

Baillez cest enfant vistement,
M'amye, car j'en ay affaire.

La II. Femme.

Plus tost je me lairray vrayment,
Que mon enfant, par vous deffaire.

Le II. Tyrant.

Osez vous bien au Roy desplaire?
C'est trop grande desloyauté.

La II. Femme.

Tuez moy donques pour parfaire
Sa trop cruelle cruauté.
Helas! par force il le m'arrache
Pour le tuer devant mes yeux!
Meschant, cruel, infame et lasche
Serviteur du Roy vicieux,
J'esleve cœur et voix aux cieux,
Et en demande la vengeance

Au grand Dieu sur tous autres Dieux,
Pour m'en venger en diligence.
Helas! mon enfant,
Tout le cœur me fend
De te tenir mort.
L'image de vie
Est de toy ravie
Par cruel effort.
Las! Herode ha tort.

Le III. Tyrant.

Baillez cest enfant; que de peine!
La fuyte ne vous sert de rien.

La III. Femme.

Ta volonté trop inhumaine
Si je peux n'aura pas le mien.
Il le prend. *Las! il le prend! O cruel chien,*
Qui de sang humain as envie!
Las! il met à mort tout mon bien :
A peu pres que je ne desvie.
Helas! il me jette
Celuy que regrette
Mort entre mes mains.
Las! le cœur me fault!
O Dieu de là hault,

A ces inhumains
N'en faites pas mains.

Le IIII. Tyrant.

Cest enfant est fort bien en ordre,
Mais sy le me faut il avoir.

La Nourrice du Filz d'Herodes.

Allez, vous n'y avez que mordre,
Pas n'estes digne de le voir,
Car je vous fais bien à sçavoir
Qu'il est filz du roy trespuissant.

Le IIII. Tyrant.

Aussi pour faire mon devoir
Au roy veux estre obeïssant.

La Nourrice.

Las! sus luy vous tirez l'espée,
Sans craindre le roy! quelle audace!

Le IIII. Tyrant.

Il aura la gorge coupée,
Le roy le veult, en ceste place.

La Nourrice.

Venez tost à l'aide à moy lasse;
Venez cest enfant secourir.
Las! l'espée son corps oultrepasse.

Le IIII. Tyrant.

C'est le roy qui le fait mourir.

La Nourrice.

Le roy fait son enfant tuer!
O cruel Pere, ô cas nouveau!
Qui en lieu de s'esvertuer
De sauver son filz sain et beau,
Du tetin le met au tombeau.
Son porc, non son filz, vault mieux estre:
Le Juif ne tue nul pourceau,
Mais son filz qui ne fait que naistre.
O roy plein de vice,
Moy povre nourrice
Fais icy le dueil
Que tu devrois faire,
Non ainsi defaire
Et mettre en cercueil
Le bien de ton œil.
Mais si ne puis je encore croire

Que le Roy un tel cas entende ;
Il n'y a ne proufit ni gloire :
Plus avant fault que j'en demande.
Tel en pourra payer l'amende,
Qui est cause de ma douleur.

Le Capitaine.

Arrivant devant Herodes.

Le Dieu plein de pùissance grande
Augmente au roy vie et honneur.
Nous venons de persecuter
Le païs du Christ la naissance,
Et ton vouloir executer,
Sans avoir de nul congnoissance.
Chacun craint ta grande puissance,
Car il n'est demeuré un seul
Enfant, soubs ton obeïssance,
Qui ne soit mort dens son linceul.

Herodes.

N'en avez vous un seul sauvé
Qui me puisse mener la guerre ?

Le Capitaine.

Si un seul enfant est trouvé
Qui ne soit pas mort mis en terre,

Faites nous en prison grand' erre
Mener et mourir pour l'amende,
Ou Dieu nous tue d'un tonnerre.

Herodes.

Voila le bien que je demande.

Le Capitaine.

Depuis deux ans et au dessoubz,
En Bethleem ny à l'entour
Masle n'y a; nous sommes saoulz
De frapper. Qui eust veu les tours
De nous, et des femmes autour,
Il eust veu cruelle bataille :
Chacune faisoit son destour,
Mais n'y ont fait chose qui vaille.

Herodes.

Vous me rendez le cœur content
Et le corps tout remply de joye.

Le Premier Tyrant.

Jamais nul Roy n'en feit autant,
Sire, que vous.

Herodes.

Vien ça, que je oye
Comment.

Le II. Tyrant.

Vous verriez par la voye
Le sang courir de tous costez.

Herodes.

Ho, voila plaisante montjoye,
Monstrant les ennemys domtez!
Mais quoy? qu'ont dit ces meres foles?

Le III. Tyrant.

Les unes ont voulu fouyr,
Les autres à force paroles
Nous ont fait injures ouyr;
A peine en avons peu jouyr
Fors à grands coups sur bras, sur testes.

Herodes.

Voila qui me fait resjouyr,
Vray'ment bons serviteurs vous estes.

Le IIII. Tyrant.

Jamais n'ouystes de telz crys,
Telz plaingtz et lamentations.

Herodes.

En vous escoutant, je m'en rys,
Ce me sont consolations.

Le IIII. Tyrant.

Injures, maledictions,
Coups de poing, morsures de dents
Avons eu de leurs passions,
Dont portons signes evidens.

Herodes.

Vous avez si bien besongné,
Que d'avoir mieux je ne souhaite.

Le Capitaine.

Ha, il y a bien eu hongné
Avant venir à la retraite.

Le IIII. Tyrant.

Sire, une femme fort aigrette

Dit qu'à vous elle s'en plaindra;
Mais vostre volonté j'ay faite.

Herodes.

Jamais nul mal ne t'en prendra.
Ilz ont fait ce qui est possible
Pour mettre mon cœur en repous :
Si le Christ n'est bien invisible,
Il sera mort dessoubs leurs coups;
Dont en paix regneray sur tous,
Sans craindre qu'on me face tort.
Ho, que ce sçavoir là m'est doux,
Que Christ soit mis du tout à mort!
Car son regne est au mien contraire,
Et de mon throne me depose.
Car par ce que j'ai peu retraire
Des prophetes et texte et glose,
Ce eust été de luy bien grand chose
Et de moy riens : mais j'ay pourveu
Que son corps en la mort repose;
Le mien vivant de tous est veu.
Je regneray, puis qu'il ne regne,
Et feray ce qu'il me plaira.
O qu'il sera heureux mon regne!
Car un chacun me complaira,
Et biens et forces desploira
Pour acquerir mon amitié.

Ha! chacun pour moi s'emploira,
Puis que j'ay le Christ chastié.
Je laisse à Dieu de tous ses cieux
La police et gouvernement,
J'en quitte ma part, aymant mieux
Regner en terre puissamment.
Vivre veux plus joyeusement
Que je n'ay fait au temps jadis.
En terre est mon contentement,
Garde bien Dieu son paradis.

La Nourrice.

Helas! Sire, Sire, voyez
Ce qu'a fait vostre Capitaine
Avec ses gens desvoyez
Contre vous. Majesté hautaine,
Vostre puissance souveraine
Punisse ce crime execrable
Par une intolerable peine :
Vengez vostre filz tant aymable.

Herodes.

O vilain desir de vengeance
Et de regner l'ambition!
O trop hastive diligence,
O impiteuse occasion!

O mon filz, ma dilection,
Pour conserver ton heritage
Je t'ay mis à perdition,
Et pour proufit t'ay fait dommage!
Je perdz l'heritier
Dont j'avois mestier
Plus que de la terre.
Pour deffaire Christ,
J'ay mon filz prescript
Parmy ceste guerre.
Acquerant pour luy
Repoz et appuy,
Le Christ je cherchois;
Mais le puissant Dieu
Mon filz prend en lieu :
Pas n'ay eu le choix.
O malheureux Pere!
Je suis qui opere
Contre mon vouloir.
Car pour tuer un,
J'ay fait tout commun,
Dont me fault douloir.
Mais, au fort, j'ay fait
Un sy tresbeau faict,
Qu'il fault en gré prendre
Ceste propre perte;
C'est pour ma desserte,

L'on le peult entendre.
J'ay un filz perdu,
Aussi j'ay rendu
Mort mon ennemy.
Je l'ayme mieux mort
Que voir vif et fort
Mon filz et amy.
De mon Capitaine,
C'est chose certaine
Qu'il m'a obey,
Dont est advoué,
Aymé et loué
De moy, non hay.
Metz en sepulture
Ceste creature,
Et l'oste d'icy.

La Nourrice.

O dure nature!
O nature dure!
Helas! qu'est cecy?
Enfant, je t'emporte
De dueil demy morte,
Hors des yeux du Roy,
Qui du tout s'accorde
A ceste mort orde!

O quel desarroy!
En la terre mettre
Te vois, là fault estre
Et tous demeurer.
Et feray l'office
De vraye nourrice,
C'est de bien pleurer.

Herodes.

Je sçay tresbien que j'ay mon Filz perdu;
Mais en voyant aussi que j'ay rendu
Mon regne seur sans souspeçon ne crainte,
Mon ennemy mort à terre estendu,
Confesser doy, le tout bien entendu,
Que resjouyr tresfort me doy sans feinte.
Il fault mourir par amour ou par crainte;
Mais vivre povre et chassé de son bien,
C'est pis que mort d'endurer telle estreinte;
J'aymerois mieux mourir que n'avoir rien.
Or suis je sain, mon Royaume est paisible;
Ce qui me plaist je le tiens pour loisible;
Nully mon bien ne demande ou querelle;
J'ay Christ rendu à ce monde invisible:
Il ne m'estoit en rien bon ne duysible;
Sa mort m'est bien plus proufitable et belle.
Les Prophetes n'ont eu puissance telle

Que leur Christ soit peu venir en avant,
Dont content suis en la vie mortelle,
Puis qu'en vivant j'ay mis sa vie au vent.

Rachel.

Helas, helas, helas, helas!
Qui confortera ce cœur las,
Ce corps affoibly de douleur,
Cest esprit privé de soulas,
Tous ses cinq sens liez au laz
Inevitable de malheur?
Vous qui me voyez sans couleur
Et demandez l'occasion,
Las! mes enfans pleins de valeur
Sont periz par occision.
Qui donra à mon chef des larmes
Pour pleurer ces cruelz alarmes,
Dont mes yeux seront les ruisseaux?
Qui m'apprendra suffisans termes
Pour regretter non les enfermes,
Mais les morts tant plaisans et beaux?
Vous qui cas piteux et nouveaux
Pleurez, venez moi secourir,
Et voyez que ces desloyaux
Tous mes enfans ont fait mourir.
Ma voix bien hault je fais ouyr

En Rama, non pour resjouyr
Les auditeurs par mes doux chants,
Mais par crys, voyant enfouyr
Ceux qui n'ont peu ne sceu fouyr
La mort par les glaives trenchans.
Je pleure par villes et champs,
Je hulle, je plaings et souspire,
Dont le meschant Roy des meschans
A mys mes enfans au martyre.
Je suis Rachel triste et marrye,
Qui pleure en la triste patrie,
Qui de mes enfans feut partage.
Pleurez, Joseph, je vous en prie;
Et que Benjamin cousin crie
Ses enfans mortz par grand outrage.
O Bethleem, doux heritage,
Tu leur estois maison de pain,
Et nourrissois ce beau lignage :
Las! ilz n'y sont pas mortz de faim.
Point consoler je ne me veux,
Quand tous mes enfans et neveux
Je ne voy plus, car plus ne sont.
Si par sacrifice ou par vœux
Povois l'esprit en leurs corps nœufz
R'appeller du lieu tresprofond,
J'en ferois prou : car mon cœur fond
De douleur, voyant que remede

N'y a ; mes jours à eux s'en vont,
Parquoy je ne veux nulle aïde.
Mortz sont mes enfans innocents,
Dont pis que mort au cœur je sents ;
Mais, helas ! ce n'est pas pour eux
Qu'ilz sont ainsi de vie absens ;
Toutesfois pour eux m'y consens,
Car je sçay bien qu'ilz sont heureux
D'estre plustost mortz, que paoureux
De mourir, pour sauver l'Enfant
Pour lequel un cœur amoureux,
Mourant, va vivre triomphant.
Leur robbe ont laissée
Rompue et blessée
Par sanglante mort.
Leurs meres pleurantes,
Ceà et là courantes,
Ont crié bien fort.
Le mourant crioit,
Sa mere pleuroit,
L'arrosant de pleurs ;
L'arbre regrettoit
Du fruit qui portoit
Les plaisantes fleurs.
Herodes cuydoit,
Comme il pretendoit,
Mettre Christ à rien.

C'est bien au contraire,
De ses mains retraire
Dieu l'a sceu fort bien.
Cruels qui pensez,
Faisant maux assez,
Effacer son Nom,
Plus vous l'abbaissez,
Et plus le haulsez
D'eternel renom ;
Le persecutant,
Et executant
L'edict de sa mort,
Vous le faites vivre.
Aux cœurs qu'il delivre
De tout desconfort
Christ tousjours demeure.
Mais quand la bonne heure
Viendra de mourir,
La mort il prendra,
Que morte rendra
Pour nous secourir.
Par Christ mort vivront
Tous ceux qui croiront
En luy fermement.
C'est qu'il est leur vie,
Desir et envie,
Estre et mouvement.

Et par ceste Foy
L'ame sort de soy
Pour à luy courir.
En luy la transforme,
Et sa vieille forme
Fait du tout perir.
La mort luy est gloire
Quand elle peult croire
Qu'elle vit mourant.
Elle se conforte
D'estre en Adam morte,
A Dieu va courant :
Car elle court viste
Quand hors du vieux giste
D'Adam est tirée.
Parquoy veult choisir
Pour son vray plaisir
D'estre martyrée ;
Et de son martyre
Tel plaisir attire
Que mieux ne demande.
Elle fait de Dieu,
Par tout, en tout lieu,
Tout ce qu'il commande.
L'Ame en Adam morte
En Dieu vive et forte
Acomplit la Loy.

A quoy la vivante
Se treuve impuissante,
Car rien n'ha en soy
Qu'un Cuyder menteur,
Qui est inventeur
De toute folie,
Et, quoy qu'elle voye,
Convertit sa joye
En melancholie.
Ames biens heureuses,
Toutes amoureuses
Du parfait Espoux,
Toutes l'espousez,
En luy repousez
D'un dormir bien doux :
Ce qui est de terre
A terre est par guerre.
Ce qui de Dieu est
A son Dieu retourne,
Où sans fin sejourne :
Son propre lieu c'est
L'esprit qui attend
Tel lieu n'est content
Qu'il ne soit venu.
Les biens et le monde
Comme chose immunde
Est de luy tenu.

Mes enfans y sont,
Qui recouvert ont
Par la charité
De Dieu leur defence,
Ce que leur enfance
N'avoit merité.
Mais ilz sont Esluz
Pour estre au ciel veuz
Martyrs du Petit,
Tesmoing du vray Oingt,
Bien qu'ilz n'eussent point
Crainte ou appetit.
C'est par pure grace
Qu'ilz tiennent la place
Au pres de l'Agneau.
Par tout ilz le suyvent,
En sa mort ilz vivent ;
Par cas bien nouveau,
Ilz sont revestus
De toutes vertus
Et blanches estolles
Dieu par mort confessent,
Et jamais ne cessent,
Non point par paroles.
Dieu en eux se louë
Et par eux se jouë
Dieu cruel tyrant

Qui les met en hault,
Où rien ne default,
En les martyrant.
Du tetin les tire,
Du laict les retire
Par vaine plaisance,
Dont ilz ont le ciel
Fluant laict et miel,
Terre d'abondance.
O cruel Herodes,
Tes façons et modes
Seront en memoire ;
La honte et dommage
Auras pour partage,
Et Dieu seul la gloire,
Qui de ta malice
Se sert à justice,
Pour hors des lyens
De vie mortelle
Par ta main cruelle
Retirer les siens.
Tu es l'instrument
Duquel proprement
Dieu les siens chastie ;
Mais le cuydant faire,
Verras le contraire,
L'œuvre qu'as bastie.

Cruel animal,
Leur mort et leur mal
Pourchassé tu as;
Mais le tourment tien
Leur est vie et bien
Et parfait soulas.
Par les maux souffertz
A Dieu sont offertz
Hosties plaisantes.
Par la mort vivront,
Et au ciel seront
Estoilles luisantes,
Où sera presché
Ton vilain peché
Par tout l'univers.
Dieu par juste office
Punira ce vice
Par mort et par vers.
Reprobation
Et damnation
Te mettra sans fin.
Royaume et honneur
Te feront horreur,
Congnoissant leur fin;
Mais Election
En salvation
Les Petis mettra.

Car en eux la gloire
Du Dieu de victoire
Tousjours paroistra ;
De son nom croistra
Sans fin la memoire

Dieu.

Vous, mes espritz, qui par mon mouvement
Estes esmuz, et n'avez sentiment
Que de moy seul, tous unis en amour,
En moy, par moy et pour moy seulement ;
Voyez là bas les Innocents, comment
A mort sont mis par Herode en un jour :
C'est pour mon Filz qu'il leur a fait ce tour ;
Pour luy aussi les veux tant avancer,
Qu'avecques moy leur donray seur sejour,
Et plus de bien qu'ilz n'eussent sceu penser.
De mon enfant, Agneau tres pur et munde
Occis devant que j'eusse fait le monde,
Seront tesmoings, et premiers precurseurs.
Voilà comment ce roy vilain, immunde,
Qui à regner sa felicité fonde,
Les fait du ciel eternelz possesseurs,
En doute il vit, et en la mort sont seurs
D'estre à jamais Roys d'un regne immuable :
Il regne ainsi que ses predecesseurs,

Pour apres mort estre fait serf du diable.
Regnant en terre, il reçoit tous mes biens;
Et mes esluz, mort, tourment et liens.
Ce jeu ne peult durer qu'un peu de temps;
Car quand les corps seront tournez en fiens,
Qui a cuydé avoir, n'aura plus riens;
Et son Cuyder d'honneur et passetemps
Sera perdu; dont des plus mal contens
Tiendra le lieu en sa perdition :
De quoy louenge et gloire j'en attens
De vous, voyant ceste punition.
Aussi de voir mes Esluz et amys,
Dont les corps sont pour mon Filz endormys
Et mis à riens, tant que nul n'en fait compte,
Aupres de moy en gloire et repos mis,
Comme je l'ay à tous croyans promis,
Qui de la Croix de mon Filz n'auront honte,
En eux par moy engravée et emprainte :
Car charité qui soymesme surmonte,
Je recongnois, qui ma justice domte;
Voyant de grace en eux l'image painte.

Le Premier Ange.

Que dira lors Herode plein d'outrage,
Apres avoir joué son personnage,
Et accomply là bas tout son desir?

Je croy, Seigneur, que plein d'ire et de rage,
Desesperé, d'un angoisseux courage,
Dira, voyant au lieu de tout plaisir
Les Innocents : O malheureux desir !
Voila ceux là ausquelz j'ay fait la guerre,
Qui ont le ciel ; car j'ay voulu choisir
Enfer cruel, pour desirer la terre.

Le II. Ange.

Puis il dira : Leur vie j'estimois
Sans nul honneur, de l'honneur que j'aymois :
Voire et leur mort honteuse et tresvilaine
Dens leurs langeons, et drappeaux et simois,
Dessoubs deux ans, d'un an, d'un jour, d'un mois,
Blancs, noirs et blonds ont passé par la peine
Du glaive. Helas ! voicy qu'en la hautaine
Cité de Dieu en gloire souveraine
Les voy logez, et nombrez entre tous
Les filz de Dieu ; et ma vie inhumaine
Me met au reng des plus malheureux fouls.

Le III. Ange.

Ainsi soit fait, Seigneur, de ses semblables,
Qui ont commis cas sy abominables,
Que de vouloir ton nom aneantir,
Persecutant tes serviteurs amables,

Leur empeschant tes promesses louables
Faire à chacun et ouyr et sentir;
Les contraingnant de parler et mentir
Pour leur proufit, honneur et avantage.
O Toutpuissant, vueille toy consentir
De mettre à riens ce serpentin lignage.

Le IIII. Ange.

Graces je rens à ta douceur
Et sans fin louë ta justice,
Qui punit d'Herodes le vice,
Et met tes Esluz en lieu seur.

Le Premier Ange.

Gloire à jamais te soit donnée,
Qui le Petit en hault eslieve
Et le Grand metz en peine griefve
Par Charité bien ordonnée.

Le II. Ange.

Honneur soit à toy qui eslis
Ceux que le monde à bas repreuve;
Et ceux que tant à son gré treuve
Sont hors de ton livre abolis.

Le III. Ange.

Louenge soit continuelle
De toy, qui par dilection
Fais valoir ton Election,
Sauvant ceux qui ont Foy en elle.

Le IIII. Ange.

Jamais en nul cœur ne s'appaise
L'amour, qui le fait contenter;
Et de ta louenge chanter
Nulle bouche aussi ne se taise.

Dieu.

Mes bienheureux, cy dessoubs cest autel,
Vos justes crys me demandent vengeance
De vostre sang; pource qu'en corps mortel
Feut respandu en grande diligence.
Ames des corps morts en grande indigence
Pour le seul nom de mon bien amé Christ,
De ma responce ayez intelligence,
Par qui sçaurez ce que j'ay en l'Esprit.
Encor un peu il vous convient attendre
De voz freres le nombre tout entier;
Le Corps du Christ veux tirer membre à membre,

L'un après l'autre, ainsi qu'il est mestier;
Et vous verrez à l'heure chastier
Tous vos tyrans, voire cruellement.
Lors un chacun congnoistra que fier
Se fault en moy, ou avoir damnement.

Les Ames des Innocents,

Chantans sur le chant : *Si j'ayme mon amy.*

O Dieu pere de tous,
Misericors et doux,
Nous te rendons louenges,
Qui nous as retirez
Du monde et attirez
Au reng des benoistz Anges.
Le feu cruel et fort
Et l'eau pire que mort,
Comme bon Pere et Maistre
Tu nous as fait passer;
Puis nous viens embrasser
De ta benigne dextre.
Tirez par tes forts bras
Du martyre nous as
Au lieu de refrigere,
Où tout plaisir avons ;
Dont louer te devons :
L'esprit le nous suggere.

Le bien qu'avons receu
Par toy, sans nostre sceu.
N'est de nostre merite.
Par ta bonté, sans plus,
De toy sommes Esluz;
C'est grace non petite.
Pas ne sçavions parler,
Ne fuyr ne aller;
Et n'avions en courage
Sçavoir ne bien ne mal
Non plus qu'un animal,
Sans raison ne langage.
Et toutesfois damnez
Pour estre d'Adam nez,
Estions comme enfans d'ire :
Mais tu nous as sauvez
Et en sang tous lavez
Par un nouveau martyre.
Sy n'est ce nostre sang
Qui nous rend chacun blanc,
Nettoyant noz estolles :
C'est le sang de l'Agneau
Qui rend l'homme nouveau,
S'il croit en ses paroles.
Mais nous ne croyans rien
Avons receu ce bien
Par liberale grace :

Dont ton Election
Fait distribution;
Parquoy voyons ta face.
Cuyder menteur et faux,
La cause de tous maux,
En nous n'avoit entrée :
Et où Cuyder n'ha lieu,
Verité, qui est Dieu,
Par la grace est monstrée.
Quand Dieu fera vuyder
Des siens tout le Cuyder,
Dieu congnoistront seul Estre :
Plus ilz ne se verront,
Mais Dieu seul, qu'ilz croiront
Leur Pere, amy et maistre.
Tout sera acomply,
Chacun de Dieu remply,
Quand viendra la bonne heure
Qu'il sera tout en tous;
Et l'Espouse et l'Espoux
En un feront demeure.
Ce tresgrand bien sentons
Dont sans cesser chantons
Saint, Saint, Dieu de victoire;
A toy soit tout honneur,
O liberal donneur,
Toute louenge et gloire.

Chantons Noël, Noël,
Pour le salut nouvel,
Qu'un chacun le recorde,
Qu'à nous Innocents fait
Le Seigneur tout parfait
Par sa misericorde.





COMEDIE
DU DESERT.

Joseph commence.

De tous costez j'ay mis peine de voir
S'il y a lieu où me sceusse pourvoir
De ce qui est necessaire à la vie :
Car de servir veux faire mon devoir
Mere et Enfant : pour lesquelz fault avoir
Les biens à quoy Nature nous convie.
Du superflu nous n'avons nulle envie,
Nous ne voulons que vivre seulement;
Car nostre Ame est en Dieu sy fort ravie,
Qu'en luy tous biens avons abondamment.
Mais ce corps mortel
Pour un temps est tel
Que nourrir le fault,

Pour porter en luy
(Dont il est l'estuy)
L'esprit de là hault.
Le corps fault nourrir,
Non laisser perir,
Puis que Dieu l'a fait;
Jusqu'au jour dernier
Que du grand Ouvrier
Il sera defait.
C'est l'Asne ou la beste
Duquel faisant feste
Dit : J'en ay affaire.
Garder nous fault tous
Le corps, non pour nous;
Mais pour luy complaire.
Beuvant ou mangeant,
Dormant ou songeant,
Fault que la memoire
Ayons du Seigneur,
Rendans au donneur
De ses biens la gloire.
Dedens nous il œuvre
Et de nous se cœuvre
Devant l'infidele,
Qui par le dehors
Ne voit que le corps,
Forme layde ou belle.

Le bien prend de l'homme,
Et le mal, en somme,
Regardant la chair,
Qui luy donne peine
Ou joye incertaine,
Qu'il ne peult lascher.
Mais si l'œil ouvert
De chair descouvert
Estoit par la Foy,
Un esprit croiroit
Que par Foy verroit
En autre et en soy.
La Vie cachée
Soubz la Chair tachée
Verroit sy puissante,
Qu'ostant sa laydure,
Lavant son ordure,
La rend innocente.
Penser et vouloir,
Desirer, povoir,
Vient de ceste Vie :
C'est nostre pasture,
Sans qui la nature
N'est point assouvie.
Et voila pourquoy
Je suis en esmoy
De vivres cercher,

Qui nous font besoing,
Puis que j'ay le soing
D'un tresor sy cher.
O Dieu qui tout peult
Et fait ce qu'il veult,
Plaise toy m'entendre ;
Viens nous secourir,
A fin de nourrir
Mere et Enfant tendre.
Je laisse l'Espouse,
Laquelle repouse
Avec le Petit;
Et je vois cercher
Dont puisse estancher
Soif et appetit.

Dieu.

Ma charité en moymesmes s'esmeult,
Et moy qui veux faire ce qu'elle veult,
En rempliray le Ciel et Terre et Mer :
Par elle sus bon et mauvais il pleut,
Et soleil luit ; dont souvent tel s'en deult,
Qui m'en devroit louer et estimer.
Par elle metz la douceur en l'amer
A qui le sçait bien choisir et eslire :
Parfaite Amour ne sçait sinon aymer,
Et rien qu'amour ne peult chanter ne dire.

Je ne suis pas seulement amoureux,
Mais suis l'Amour, par qui le hault des Cieux
S'est abbaissé jusques au profond centre :
J'ayme m'amye; et, pour le dire mieux,
Je m'ayme en elle, et me voy en ses yeux :
Car j'ay porté mon Filz dedens son ventre.
Par elle sorts, sans en bouger, et entre :
La porte elle est close et fermée à tous,
Fors à moy seul, qui en ressorts et entre
Comme il me plaist, car je suis son Espoux.
La Montaigne est, de laquelle est couppée
Sans main d'ouvrier, ferrement, ny espée,
Ceste grand Pierre, où gist ma congnoissance,
Qui par amour de son lieu eschapée,
Venant en bas, a la terre frappée,
La reprenant d'erreur et d'ignorance :
Laquelle est creuë en sy grande puissance
Qu'elle a passé tous les monts en hauteur.
C'est ce Mont gras où j'ay pris ma plaisance,
Et duquel suis et Pere et amateur.
C'est ma Colombe et douce Tourterelle,
C'est ma parfaite amye toute belle,
Qui n'ha en soy ny tache ny macule.
C'est mon chef d'œuvre; et si l'ay faite telle
Qu'il ny aura créature mortelle
Qui soit pareille : car à nul, ny à nulle,
Je n'ay voulu depescher ceste bulle

D'exemption de tout vice et peché.
De mon seul Filz (où tous biens j'accumule)
Vraye Mere est, rien ne luy ay caché.
En ce desert dormant je la regarde,
Et Mere et Filz par ce regard je garde,
Jusques au temps de moy preordonné.
Le vent et l'air de leur nuyre n'ont garde,
Beste et Serpent je tiens ; nul ne s'hazarde
De leur toucher ; car je leur ay donné
Mon saufconduit, sy tresbien ordonné
Que mal n'auront en tout leur long exil ;
Car jamais n'est du Pere abandonné
Le vray Enfant, quel que soit le peril.
En ce Desert, où ilz seront long temps,
Donner je veux plus plaisant passetemps
Qu'elle n'auroit en Ville ny Cité,
A ceste dame, à laquelle pretens
Faire tel bien que sur tous les contents
Esprits le sien sera pour verité.
Or, pour servir à sa necessité,
Pars t'en bien tost. Contemplation sage,
Ce Livre soit par toy bien recité,
Dont gloire auray de ton heureux message.

Contemplation.

Seigneur, je prens de ta main ce grand Livre,

Par qui pourra t'amye en joye vivre,
Le regardant en ce desert estrange.
Elle qui est de parfaite amour yvre
Se sentira de tout ennuy delivre,
Et ne fera que chanter ta louenge;
A la servir tresvolontiers me renge
Parle pour moy, Seigneur, et ta douceur
Resjouyra l'esprit plus cler qu'un Ange
De ton espouse, Amye, fille et sœur.

Dieu.

Il appartient à m'amye d'avoir
Plusieurs servans. Or fais donc ton devoir
De la servyr; et pars, dame Memoire;
Ce Livre vieux luy feras au long voir,
Où mon vouloir se peult du tout sçavoir.
Monstre luy tout, sans cacher nulle histoire;
Je luy feray apparent et notoire
L'esprit caché dedens la lettre morte
Par mon Esprit, qui par Foy la fait croire,
Et fort aymer celuy qui la conforte.

Memoire.

Puis qu'il te plaist, ô Dieu seul sur tous Dieux,
Porter luy vois ce Livre antique et vieux,
Qu'elle pourra lire à son beau loisir.
Et son Esprit, qui habite aux saintz cieux

Avecqucs toy en ce delicieux
Livre prendra un souverain plaisir.
Elle sçaura du fiel le miel choisir :
Car ce secret mieux que nul autre entend ;
En l'entendant satisfait son desir,
Qui rend son cœur, esprit, et corps content.

Dieu.

Or sus, après, va, Consolation :
Car, quand Memoire et Contemplation
Luy auront fait bien au long voir leur rolle,
Ce petit Livre ouvert d'affection,
Remply d'amour et de dilection,
Luy feras voir comme un Maistre d'eschole ;
En luy monstrant ceste vive Parole,
Ce Don promis, ce grand Emmanuel,
Mon Verbe en chair, qu'Amour unist et colle,
Elle en aura plaisir continuel.

Consolation.

Legerement j'ay desir de voler
Pour au Desert vers ceste Dame aller,
La consolant par ce Livre tant beau,
Dedens lequel elle t'oyra parler ;
Qui luy viendras tes secretz reveler,
Et ton vouloir, et Testament nouveau,

La Vie et Mort y verra de l'Agneau
(Qui est vers toy l'Hostie pacifique)
Mettant à rien le Mouton et le Veau,
Parquoy son cœur chantera maint Cantique.

Dieu.

Anges, allez en ce Desert destruit;
Resjouyssez par harmonieux bruit
Mere et Enfant; commandez de par moy,
Aux arbres secz de leur donner du fruit,
Et qu'un chacun ruisseau soit bien instruit
D'offrir leur eaue à leur Seigneur et Roy,
Tant qu'en ce lieu plein de tout desarroy,
Où rien n'y a, soit tout en abondance;
Car où je veux toucher du bout du doigt,
Mon grand povoir se voit en evidence.

Les Anges chantans.

Puis qu'il te plaist, Seigneur Dieu,
Allons faire reverence
En ce povre et desert lieu,
Où de bien n'a apparence.
A ton Filz le tresaymé,
Et à ta parfaite Amye,
D'un grand desir enflammé
De servir ne faudrons mye.

Des arbres leur porterons
Fruits pleins de saveur exquise ;
Des fleurs les consolerons,
Et de l'eaue douce et requise.
Mais de tout soit gloire à toy
En ciel et terre donnée,
Qui grace par ton filz Roy
As à tous abandonnée.

Marie.

Dieu eternel, mon Pere et mon Espoux,
A mon resveil je t'adore à genoux,
Comme la Vie et l'Estre de nous tous,
Tel je te tiens.
En te rendant graces de tous tes biens,
Te merciant de ce que moy ton Riens
As regardée,
Du doux regard, par qui je suis gardée,
Sans que pour rien j'en soye retardée,
En repos tel
Qu'il ne se peult gouster de cœur mortel.
O Dieu, qui es immuable, immortel,
En toy je vys,
En toy je dors ; car en toy sont ravys
Tous mes esprits : or fais à ton devis
De moy ta serve.
Fais que ton Filz à ton vouloir je serve,

Et que la Loy parfaitement j'observe
En la servant.
En luy te voy tout puissant, tout sçavant,
Par cest esprit et tresgracieux vent,
Qui souffle en moy,
Me faisant voir ton Filz né soubz la Loy,
Dedens lequel je congnois par la Foy
Divinité,
Soubz le manteau de ceste humanité;
En laquelle ha par son humilité
Entrepris faire
Toute la Loy, l'accomplir et parfaire.
Toy qui n'avois de nous tous rien à faire,
Par ton amour
Veux que ton Filz nous face un sy bon tour,
Que tous humains lui devront de retour.
Car jamais rendre
Nul ne pourra ce qu'il veult entreprendre,
Ny le travail que pour nous il veult prendre,
Ny grand mercy
Dire, qui soit suffisant sans nul Si,
Ny le louer comme l'on doit aussi.
Parquoy debteurs
Tous luy seront, et serfz, et serviteurs;
Tant obligez que, s'ilz ne sont menteurs,
Confesseront
Que rachetez par sa bonté seront.

Il est leur prix, dont ne se passeront
Ny jour ny heure.
Et ce grand prix en ce Desert demeure,
Comme un enfant qui souvent plaint et pleure,
Quasi laissé
De toy, Seigneur, qui l'as tant abbaissé.
Et quant à moy, je n'ay jamais cessé
De le servir,
Pour ton vouloir, tant que j'ay pu suyvir :
Mais si je peux trouver et desservir
Grace en tes yeux,
Je te requiers nous donner un peu mieux
Que l'œil ne peult esperer en ces lieux
Inhabitables.
Que chaud et froid nous soyent raisonnables,
Que faim ne soif ne soyent importables ;
Et que puissions
Vivre en repos par rochers et buissons,
Où separez ne soyons des doux sons
Spirituelz,
Et de tes dons en nous continuelz ;
Non des grans biens que reçoit annuelz
Ta creature,
Mais de ton pain et celeste pasture ;
De la vive eau, qui fait de la closture
Du monde bas
Sallir à toy source de tout soulas :

Car mon cœur n'est jamais remis ne las
De t'embrasser,
Mon dieu, mon Tout, dont ne me peux passer,
Car en toy sents et mon Estre et ma Vie,
Et tant d'amour qu'elle peult effacer
Tourment et mort : car en toy suis ravie.

Les Anges chantans.

A toy, Dame, venons rendre
Louenge, gloire, et honneur,
Adorans ton Enfant tendre,
Nostre Roy, Maistre et Seigneur ;
Car de Dieu la grand' Lumiere
Comme à travers la verriere
Voyons en luy et en toy,
Non seulement par la Foy;
Car nous sçavons que Dieu
Est en vous en ce lieu.

Dieu vray Pere nous envoye,
A fin qu'en ce grand desert
Te suyvons par toute voye;
Dont un chacun de nous sert
Voluntiers à toy, ma Dame,
Sur toutes l'heureuse femme ;
L'amye du Dieu d'enhault,
Demande ce qu'il te fault,

Car nous t'obeïrons,
Et en tous lieux irons.

Ces lieux deserts et estranges
Pour ta consolation
Nous remplirons de louenges
Et de jubilation;
Tant que la terre deserte
Sera remplie et couverte
De tout bien et tout plaisir,
Desquelz tu pourras choisir,
Plus que ne feut jadis
D'Adam le paradis.

Marie.

Loué soit Dieu qui pourvoit son Enfant
De ce qu'il fault, à sa necessité;
Et qui par vous de tous maux le defend,
Tant qu'il ne peult sentir adversité.
Ce grand desert trop mieux qu'une cité
Je voy remply de toute joye et bien;
O Dieu, dessoubz ceste diversité,
Qui t'y peult voir, il n'ha faulte de rien.
Anges, allez, cerchez et bas et hault
Ce que Dieu sçait qui nous est necessaire,
Apportez nous sans plus ce qu'il nous fault,
Car nous n'avons du superflu affaire;

Mais en allant vostre chant ne fault taire,
Faisant par tout ce desert retentir,
A terre, et bois, et rochers, il fault faire
De nostre Dieu la louenge sentir.

Les Anges chantans.

Chantons trestous par rochers et par bois
Gloire et honneur à nostre Createur;
Tant que nul lieu n'ignore nostre voix;
Mercions Dieu, qui nostre Redempteur
Met sus terre;
Qui la guerre
Bien tost finera:
A malice,
A tout vice,
La mort donnera.

Le Premier Ange.

Tous Arbres secz, ne soyez plus steriles,
Le Createur veult que soyez fertiles,
Donnans voz fruitz de tresbonne saveur.

Le Second Ange.

Apparoissez dens ce Desert sans umbre,
Vous belles fleurs odorantes sans nombre,
Pour au jourd'huy recevoir grand' faveur.

Le Tiers Ange.

Courez, Ruisseaux, près de la vierge mere;
Presentez luy eaue douce, non amere;
Honneur aurez quand de vous en prendra.

Le Quart Ange.

O Miel tresdoux de la subtile mouche,
Viens toy monstrer pour consoler la bouche
Porte du Ciel dont chacun apprendra.

Le V. Ange.

Serpens, Dragons et Bestes venimeuses,
Eslongnez vous, et soyez gracieuses,
Sans faire mal à Mere ny Enfant.

Le VI. Ange.

Tygres, Lyons et furieuses bestes,
Baissez icy voz forces et voz testes,
Car resister contre eux Dieu vous defend.

Contemplation.

Mere du Filz où gist nostre esperance,
Humble salut, honneur et reverence
Te presentons, te donnant asseurance,
Que la bonté
Du Souverain l'a par Amour domté,

Comme par moy il te sera compté :
Tant que l'amour
Qu'il ha à toy ne fait aucun sejour,
Mais ha tousjours soing de toy nuict et jour :
Parquoy m'envoye
A celle fin qu'avecques toy je soye.
Et que par moy ce beau grand Livre voye,
C'est de Nature,
Où tu verras bien au vif en painture
Ciel, Terre et Mer, et ce qui nourriture
Prend dedens eux.
O Vierge et Mere, icy bien voir tu peux
Jusqu'à un poil ou à l'un des cheveux
Des Creatures.
Icy peux voir des Bestes les figures
Et des Oyseaux les plaisantes vestures,
Arbres, fruitz, fleurs,
De mille goustz, de cent mille couleurs,
De tous Poissons les vertuz et valeurs.
Bref tout en somme
Peux voir que tout cecy est fait pour l'homme ;
L'homme, pour Dieu. Or donc regarde comme
Tout va par ordre ;
Voire sy bien qu'il n'y a que remordre.
Et sy peché ne fust venu retordre
Le fil de Mort,
L'homme eust esté à jamais sage et fort ;

Le Monde beau sans dueil ny desconfort ;
Oyseaux et Bestes
Sans nul venin fussent douces, honnestes,
Et à servir l'homme à toute heure prestes.
Regarde, Dame,
Combien puissant est ce Roy là qui t'ame,
Et qui te veult consoler corps et Ame.
Resjouy toy
En regardant les œuvres de ton Roy,
Espoux et Pere, et comme en bel arroy
A ordonné
Ce Monde bas, lequel il a donné
A son seul Filz qu'il a abandonné
A ton bon soing.
Tu l'aymes tant qu'il n'est point de besoing
Ramentevoir ce qui n'est de toy loing.
Sa Deïté
Demeure en toy; et son humanité
Entre tes bras joyeusement tu porte
En le servant par grande humilité,
Et luy ton cœur et ton corps reconforte.

Marie.

O Dieu, qui es l'Estre de toute chose,
Ta Deïté, aux yeux des mortelz close,
Voy dens les fleurs, dens le liz, dens la rose,
Par son povoir

Croistre, germer, et puis se faire voir
Herbe, et puis fleur, et graine, pour pourvoir
A l'advenir.
Tu fais en hault le grand Cedre tenir.
L'arbuste en bas humblement contenir;
Le fruit meurit
Par ta vertu, qui ainsi le nourrit,
Puis tombe à bas en son temps, et pourrit.
Et son tombeau,
En terre prend, dont revient un nouveau
Du grain pourry et mort, tout aussi beau
Que le premier.
Poirier n'y a, ny guynier, ni pommier,
Qui tous les ans ne chargent un sommier
De ton ouvrage.
Tu es l'ouvrier de ce grand labourage,
La vie aussi de tout arbre et fruitage,
L'Estre et mouvoir
De tout ce que l'œil peut appercevoir,
Soit verd ou blanc, incarnat, bleu ou noir.
En terre et Mer
L'on ne doit voir que toy, ny estimer :
Tu fais fueillir, et fleurir, et germer
Et champs et bois,
En tous lesquelz rien que toy ne congnois.
En eux te voy, en eux j'entens la voix
De ta puissance,

Criant bien hault pour donner congnoissance
Qu'il n'y a rien creé en ton absence,
Car tout en tous
Es et demeure. Et combien que les foulz,
Qui d'ignorance et tenebres sont saoulz,
Ne voyent rien
Que le dehors en ce corps terrien,
Qui de leurs cœurs est un sy doux lien,
Qu'ilz sont happez
Avant sçavoir de quel fer sont frappez :
Ceux qui en sont par ta grace eschappez
Peuvent bien dire
Que tu les as tirez d'un grand martyre,
Dedens lequel n'ont eu cause de rire ;
Car tout plaisir,
Richesse, honneur, engendrent un desir
Plein de tourment, et n'y peult l'on choisir
Aucun remide.
Et qui les tient, de les perdre est timide,
Et si n'y peult Raison tenir la bride,
Qu'à droit ou tort,
L'on en desire encore avoir plus fort.
Et qui les perd, c'est douleur à la mort ;
Car l'esprit n'est
Pour s'arrester, en tout ce qui parest,
Tousjours cerchant, de cercher est plus prest
Un souverain

Bien et plaisir; mais il labeure en vain,
S'il ne te plaist de ta tresdouce main
Luy descouvrir
Ce grand secret, et le dedens ouvrir,
En te monstrant à luy sans te couvrir
De ta facture,
Que souvent prens pour masque et couverture.
Lors, quand il voit que soubz ceste Nature,
A l'œil visible
Ta vertu gist, qui le mort insensible
Fait vivre et meult (car tout luy est possible),
Il laisse à part
L'exterieur et tourne son regard
En toy, qui es son heritage et part,
Par l'œil de Foy :
Et tout en tous ne voy rien, sinon toy,
En oubly met et tout le monde et soy.
En cest oubly
Se perd en toy, là il est anobly;
Car son Adam est mort et affoibly.
En toy seul vit,
Ainsi qu'ont fait Abraam et David,
Car chacun d'eux ta parole suyvit.
O mon doux Pere,
Qui, tout en tous, tant de vertuz opere,
Declare toy, à fin qu'à tous appere
Ta bonté grande;

Ouvre les yeux au peuple, et qu'il s'amende.
Helas! Seigneur, je te les recommande :
Car sy chacun
En tout ce corps grand, visible et commun
Ne voyoit rien sinon toy seul Dieu un,
Tes faitz, tes ditz,
Estre tout un comme ilz furent jadis,
Ce Monde icy seroit un Paradis.
L'on te loueroit
En ton ouvrage, auquel chacun verroit
Toy seul Vivant, et ta Parole oyroit,
Qui par toy œuvre
Parle bien hault, et ton vouloir descœuvre
Par ta bonté, qui les perdus recœuvre.
Toy qui as fait
Et terre et ciel, et as l'homme refait,
Lequel peché a de toy separé,
Je te requiers rendre le tout parfait,
Puis que leur mal Amour a reparé.

Memoire.

O Dame eslue avant que fust le Monde
Constitué, sans peché, pure et munde,
Faire te viens reverence et honneur,
Et saluer par ton Dieu, Roy et Pere,
Qui le salut dedens ton filz opere,
Duquel par toy il veut estre donneur

Au peuple Eslu, qui tant l'a attendu,
Mais maintenant par toy luy est rendu,
Dont l'on te doit aymer et estimer.
A toy m'envoye, ô vierge toute belle,
Le Toutpuissant, par lequel tu es telle,
Et monstre bien comme il luy plaist t'aymer :
Car pour garder que ce lieu ne te fasche,
A fin que mieux sa grand vertu tu sache,
Ce Livre vieux t'envoye, où voir pourras
Le povre Adam en sa creation
Tant sage et beau, plus de perfection,
Que tresheureux quasi tu le croiras.
L'auctorité que le Dieu de Nature
Luy a donné sur toute Creature,
Et que, plus est, exempté de mourir;
Rien ignorant, sinon Peché et mal;
Donnant les noms à chacun animal
Qu'en terre et ciel peult voler et courir.
Mais toutsoudain, partrop aymer sa femme,
Sa chair, son sang, feut charnelle son ame,
Oubliant Dieu et sa sainte Parole,
Pour donner foy et lieu à la mensonge.
Voyez comment la pomme mord et ronge,
Que lui bailla ceste premiere folle,
Qui desiroit et bien et mal sçavoir
Ainsi que Dieu, qui tous nudz les feit voir,
Couvrant chacun d'une fueille sa honte;

Plus s'excusans sur autruy que sur soy,
Furent vaincus, et mis en grand esmoy
Par ceste voix à qui fault rendre compte.
Mais sy fragile en feut la couverture,
Que Dieu leur feit de peaux une vesture,
En les monstrant telz qu'une morte beste.
Et en lieu d'estre par eux à Dieu semblable,
Furent plus sotz que beste irraisonnable :
Voila le bien que Sçavoir leur acqueste.
L'homme eslevé en un honneur sy grand,
Qui de la main de Dieu l'honneur ne prend,
Mais par soymesme cuyde estre quelque chose,
En ignorant dont ce grand bien luy vient,
Est comparé et semblable on le tient
Aux animaux qui ont la bouche close.
Icy voyez Adam par son peché
Du paradis terrestre dechassé,
Sa femme aussi hors de toute liesse.
Mais la bonté, qui ne se peult nyer,
Du tout ne veult les excommunier ;
Mais leur donna de leur salut promesse
Par ta semence, ô Vierge bien heureuse,
Par qui seroit la teste dangereuse
Du serpent vieux et rompue et brisée.
C'est par ce Filz lequel de toy est né,
Par cest Enfant de Dieu à tous donné,
Par qui tu es de tous vivans prisée.

Et puis après, voy Noë le bon homme
Dans l'arche mis; puis quand il saillit, comme
Dieu dit, monstrant l'arc remply de soulas :
Cest arc icy sera pour ton refuge,
Et signe au Ciel que jamais par deluge
D'eau ne feray perir ce monde bas.
Ton Filz est l'arc plein de misericorde,
Dont les pecheurs ont en leurs mains la corde,
Pour en tirer à Dieu humbles requestes :
Voy par cest arc confederation,
Paix, amitié, seure dilection,
De Dieu avons tant grandes et honnestes.
Voy Abraam, qui offrit Isaac,
Auquel son Dieu renouvelle ce pact.
En luy monstrant le nombre des estoilles,
Luy dit : En un venant de ta semence
Je monstreray ma tresgrande clemence,
Et toutes gens beniray soubs ses æsles.
Puis Israël autant en a receu :
A Dieu ont creu, dont nully n'est deceu.
Après il fault qu'en l'histoire tu entre
Du bon David, auquel il fut promis
Que sur son siege à jamais seroit mis
Le fruit promis de son tresroyal ventre.
Fais tout au long de ce livre lecture,
Regarde bien ceste Vieille Escriture,
Et tu verras que la fin de la Loy

C'est CHRIST *ton Filz, c'est le promis Messie :*
La fin, le but de toute prophetie,
Qui acomplit la Loy par vive Foy.
Après avoir par moy qui suis Memoire
Bien ruminé une chascune histoire,
Qui de ton Filz son tresseur tesmoignage,
Prens de David ton pere le Psaultier,
Pour le chanter à Dieu d'un cœur entier,
Resjouyssant ton Ame et ton courage.
Quant est de moy, je te monstre la Lettre,
Mais cest Esprit qu'il plaist au Seigneur mettre
En toy, qui es de luy toute remplie,
T'en fera voir le sens, sans rien omettre ;
Lis à loisir le tout, je t'en supplie.

Marie.

Loué soit Dieu qui t'a donnée à moy,
Par qui ses faitz tresantiques je voy,
Qui monstrent bien sa puissance indicible.
O la bonté du seul Bon pour tous Bons,
Qui a tousjours distribué ses dons
A ses Esluz! O Dieu, est il possible
De te louer assez suffisamment;
Et contempler ce beau commencement,
Où toy puissant et sage Createur
De l'Air, remply d'oyseaux de mainte sorte,
De Terre aussi, qui maint animal porte,

Et de la Mer te monstre le facteur?
Ta grand' grandeur ton ouvrage demonstre,
Ta sapience en tous lieux l'on rencontre,
Car d'Elephant jusques à la formis
Tu es la Vie, comme de tous, et l'Estre,
Leur Createur, conservateur et maistre;
Mais tout cecy as fait pour tes amis.
O povre Adam, par faulte de bien croire,
Te presenta ta femme ou pomme ou poire,
Fruit de science où mort estoit cachée :
Tu en mangeas, ton honneur ignorant,
Qui en ce monde estois seul imperant :
Lors feut ton Ame en ce peché tachée.
O bienheureux peché, heureuse offense,
Qui merita si digne recompense,
Que Dieu son Filz pour du tout l'effacer
Nous a donné! O Filz, ô tresgrand prix,
Que le peché d'Adam sur toy as pris,
Tu t'en povois, s'il t'eust pleu, bien passer.
O forte amour, ô semence promise,
Par qui sera à riens la teste mise
Du grand serpent qui les mondains regist,
Las! je te voy, bien que soyes couverte,
En mon Enfant, qui dessus l'herbe verte
Bien povrement ainsi qu'un pecheur gist.
C'est l'arc qui est pour la paix mis au Ciel,
Convertissant en douceur l'amer fiel

De la justice et de l'ire de Dieu.
Helas ! Pecheurs, de cest arc donc tirez
Et par luy seul ceste grace attirez ;
De l'Eternel apprenez tous ce jeu.
Son corps est l'arche qui voz maux ostera,
Qui sur les Eaues sy bien vous portera
Que vous n'aurez de vous submerger peur.
C'est le Coulom portant la branche verte,
Monstrant qu'amour la terre a descouverte
A tous Esluz qui croiront de bon cœur.
C'est de la Foy d'Abraam la puissance,
C'est d'Isaac la grande obeïssance,
Qui prend la mort pour autruy volontiers.
C'est des Esluz la bonne volonté,
C'est leur amour, espoir, sens et bonté.
C'est luy qui fait en eux tous ces mestiers,
Qui entend bien de l'Esprit l'harmonie
Aller te voir soubs la ceremonie,
Oblation mettant toute autre à fin.
C'est toy qui es Melchisedec le prestre,
Duquel n'a peu la race bien congnoistre
Homme vivant, tant soit il sage ou fin.
Par cest Enfant, Sacrificé nouveau,
L'oblation du Mouton et du Veau
Ne sont plus rien, puis que de leur figure
La verité nous est sy bien monstrée
Que l'on voit bien la figure acoustrée

N'estre rien qu'umbre à la verité pure.
O Roy David, de plaisir suis ravie
En contemplant ta Chrestienne vie,
Car le vray Christ plus que nul represente :
Tu es de Dieu le CHRIST *et le vray Oingt,*
L'homme selon son cœur, qui as le poinct
Gaigné d'avoir mis en Dieu ta pretente.
Qui penseroit que ce fust pour mon Filz
Ce grand serment, ô Seigneur, que tu feis,
Que tu ferois du ventre de ce Roy
Saillir un Filz qui son siege tiendroit,
Le voyant nud et povre en tout endroit,
Couché sur l'herbe en piteux desarroy?
Qui donneroit à cest Enfant la gloire
D'estre de toy la force et la victoire,
Et le fort bras contre tes ennemis?
Qui le prendroit pour le grand Josué,
Pour Gedeon, qui en a maint tué,
En le voyant foible et à terre mis?
Qui jugeroit, ô Pere et Createur,
Que cest Enfant fust le Legislateur
Qui à ton peuple a declaré la Loy,
Le grand Moïse et serviteur fidele,
Qui estoit plein de Foy, d'amour et zele?
Nul, s'il n'estoit bien inspiré de toy.
Tel que tu feus, Seigneur, tout tel tu es
Et tel seras, sans fin à tout jamais :

Tresgracieux et doux à tes fideles,
Tresrude et dur et juste à tous meschans,
Qui sont tousjours par malice pechans;
Sans esperer soubz l'umbre de tes æsles,
Par ton esprit, qui tous les bons cœurs touche,
Donne vouloir et parler à la bouche :
Dont ont chanté hautement les Prophetes.
Par toy nous ont fait de grandes promesses
Que par ton Filz aurons de tes largesses
Le fruit entier de tes graces parfaites.
La gloire en soit à toy qui à delivre
La Lettre et Sens me fais voir de ce Livre
Où soubz la Loi la Grace peux choisir :
En le lisant, je trouve tel plaisir
Que d'autre pain, fors cestuy, ne peux vivre.

Consolation.

Or magnifie, Vierge sur toute esluë,
De ton esprit, ame, cœur et puissance,
Le vray Espoux qui par moy te salue,
En te voulant donner resjouissance.
Porté luy as sy grande obeïssance
Qu'en ce Desert, où il te fait fuyr,
Te veult donner de ses biens abondance.
Voy ce Livre ouvert,
Qui tant feut couvert,

Et par sept fermans
Sy tresfort seelé
Qu'il estoit celé
A tous vrays amans.
Mais l'occis Agneau,
Adam le nouveau,
Par son doux effort
En feit l'ouverture.
Or y prens pasture
Pour ton reconfort.
O Vierge, c'est le doux Livre de grace,
Que Dieu par moy rend ouvert en tes mains;
Tu ne seras jamais d'y lire lasse,
Recongnoissant la peau du Saint des Saints
Dont il est fait, pour à tous les humains
Monstrer à cler l'amitié que leur porte :
Tu y verras tout son secret (au moins
Ce qu'il luy plaist que l'esprit en rapporte.)
La peau delicate
Charité dilate
Comme un parchemin;
Et du doigt d'enhault
Escrit ce qu'il fault
Faire en ce chemin.
Ce Livre est sy ample
Qu'il suffist d'exemple
A tous ses Esluz.

Il est fol parfait
Qui compte n'en fait,
Et qui en veult plus.
Que sçauroit plus l'homme avoir d'avantage
De tout le bien qui se peult desirer,
Quand il ha Christ pour son vray heritage,
Qui tout en luy l'a voulu retirer?
S'il est en Christ, plus ne doit souspirer;
Car Christ en Dieu sans fin le fera vivre,
Sans que nully l'en puisse retirer,
S'il est escrit en ce bienheureux Livre.
C'est la seure addresse
De ceste promesse
Tant reïterée,
Que Dieu en justice
Tourneroit malice
Trop inveterée.
Sur soy le peché
Sera sy caché,
Porté et deffait,
Que Dieu le tiendra,
Un jour que viendra,
Pour bien satisfait.
Las! ce sera la piteuse journée
Que le payeur n'espargnera son sang,
Et que verras ta joye retournée
En grand douleur, voyant sur le dur banc

D'une grand Croix l'Agneau tant pur et blanc,
Pour tous les siens justement satisfaire,
Car pour tirer ses Esluz à son reng
D'eternité, ne lairra rien à faire.
En luy la Mort, morte
(Qui estoit sy forte)
Pour jamais sera :
Car le cuydant prendre,
Luy sans se defendre
Son chef cassera.
Le Peché aussi
Vilain et noircy
Sera effacé;
Enfer par ce Christ
Sera tout prescrit,
Brisé et cassé.
Mais Adam, mis à mort par Passion
Telle qu'il fault pour son forfait esteindre,
Retournera par Resurrection,
Pour bien heureux le hault du Ciel atteindre.
Celuy qui s'est voulu faire le moindre,
Jusqu'au plus bas de l'enfer descendant,
Sera mis hault, où nul ne peut aveindre,
S'il n'est passé par ce feu tresardent.
Mais sa Creature
De vile nature
Qui reçoit par Foy

L'Agneau, et se colle
A luy, et s'en volle
Du tout hors de soy,
Elle n'est plus elle :
Mais par Foy et zele
Est Filz du Treshault.
Son nom elle perd,
Dont celuy appert
De Dieu qui mieux vault.

Or contemplez, ma tresheureuse Dame,
Quel bien, quel heur et quel contentement
Peult recevoir et ressentir ceste ame ;
Ame non plus, mais esprit seulement,
Esprit remply de divin mouvement.
Qui plus se perd en luy, plus se retreuve
Estre en son Dieu, toy seule sçais comment
Cecy se fait, tu en as fait l'espreuve.

Or resjouis toi,
Toy qui as par Foy
La grace trouvée
Que Eve avoit perdue,
Pour s'estre rendue
A voix reprouvée.

Chante dens ton cœur
Pour l'Agneau vainqueur
D'enfer et de Mort;
Dieu à toy m'envoye,

Lequel est ta joye,
Plaisir et confort.

Marie.

Je ne puis pas sans admiration
Ce Livre voir sy plein de charité.
Je voy de Dieu l'amour, l'affection,
Envers celuy qui avoit merité
Que Dieu à luy fust tousjours irrité.
Je voy ce Dieu, qui par bonté immense,
Donne au menteur son Filz, sa Verité;
Voire et fait chair son Verbe et sa semence.
O bonté trop grande,
Qui la Loy commande
Impossible à faire;
Puis tu metz pour l'homme
Ton Filz, qui la somme
Prend à satisfaire.
Amour vainc aux Cieux
De Dieu les doux yeux
Pour nous regarder;
Et le cœur enflame
Du Filz, qui son ame
Met pour nous garder.
Mais quand le Filz est bien glorifié,
Ayant en nous Dieu tout seul fait congnoistre,
Et nostre Adam du tout mortifié,

Son saint Esprit donne et fait apparoistre,
Et que Dieu est en nous la Vie et l'Estre.
Ceste union est la beatitude
Du vray croyant : ô Dieu, mon Pere et Maistre,
Et que voicy une plaisante estude !
Ce Livre de grace
Tous les autres passe
Pour plaisir donner :
Pleurer tourne en rire,
Parquoy le veux lire
Sans l'abandonner.
Par dilection
En l'Election
De Dieu je me voy;
De tous temps preveue
Aymée et Esleue
Me gardant en soy.
Puis quand le temps vint en sa plenitude
Lequel feut tant des Peres attendu,
Il me choisit d'entre la multitude
A un honneur de moy non pretendu :
Car nonobstant que bien j'eusse entendu
Que son Feilz Christ devoit naistre de Vierge,
Je n'estimois un tel bien m'estre deu
D'estre d'un tel thresor humble concierge.
Je m'estimois rien,
Vuyde de tout bien,

Et moins m'estimoye
Que povre vermine,
Ou morte racine;
Mais Dieu seul j'aymoye,
Lequel m'a trouvée
Bas, mais eslevée
Hault par si doux piege,
Que Mere honnorée
M'a fait, decorée
Sur son dextre siege.
Ce bien est mien avant que fust le Monde
Fait ny formé; car Amour par luy seul
De tout peché me feit exempte et munde.
Puis me feit naistre en ce val plein de dueil,
Et me donna un regard de son œil
Sy amoureux qu'il me feit amoureuse;
Dont toutes gens voyans ce doux acueil,
Me chanteront et diront bien heureuse.
Seigneur, quel merite
Avoit ta petite
Servante peu faire
Pour estre estrenée
Avant qu'estre née
Du bien qui doit plaire?
Mon affection
Mon Election
N'avoit pas esmue:

Seigneur, ta bonté
T'a pour moy domté,
Parquoy m'as esleue.
O quel honneur d'amitié paternelle!
Quelle faveur faite à ta chambriere!
Non à moy seule, ja ne fault que le cele
(Bien que je suis des Esluz la premiere),
Mais à tous ceux qui dessoubz ma banniere
Par vive Foy suyvront l'occis Agneau.
Venez, Pecheurs, sans regarder derriere,
Ne doutez point de mon celeste appeau.
Qui croit comme moy
Par tresvive Foy,
Mere est du Sauveur;
En son cœur l'engendre,
Mais qu'il puisse entendre
Sa grande faveur.
Foy fait recevoir,
Prendre et concevoir
Oyant Dieu parler.
Son enfant trescher
Son verbe fait Chair,
Qu'il ne fault celer.
Puis que par Foy j'ay receu en largesse,
Sans que de moy vinst la cause ou raison,
Le Filz de Dieu, l'attendue promesse
Que Gedeon congnut en la toison;

Priez sans cesse en devote oraison
Ce Pere Dieu, vous Pecheurs condemnez;
Que Foy bruslant par amoureux tison
Mette en voz cœurs, pour n'estre point damnez.
Je vous certifie
Que Dieu justifie
Par CHRIST *le pecheur.*
Mais s'il ne le croit,
Et Foy ne reçoit
En luy ce bon heur
Par ferme fiance,
En sa conscience
N'aura nul repouz.
Dieu est le donneur,
Foy le receveur
De ce CHRIST *tant doux.*
Qui donc aura par Foy ce CHRIST *receu*
Fera tout ce que le Pere commande;
Le saint Esprit, qui n'a nully deceu,
Fera en luy œuvre louable et grande,
Et Dieu plus fort à l'homme ne demande
Que d'acomplir sa bonne volonté,
Ce qu'il ne peult; mais CHRIST *paye l'amende:*
Parquoy tout mal est vaincu et domté.
Or sont ceux sa Mere,
Son Cousin et Frere,
Qui le bon vouloir

Du puissant et sage
Font de bon courage,
Pour en eux l'avoir.
Car en eux ouvrant
Leur va descouvrant
Que c'est sa puissance
Qui fait tout en eux;
Qui fait un de deux
Par sa congnoissance.
Mere je suis de son humanité,
Qu'il print en moy, laquelle j'ay portée;
Mere je suis de sa divinité,
Car par la Foy j'estois tant exhortée,
Que j'ay receu, dont suis reconfortée,
Voire et conceu la Deïté treshaute;
Et par son don sa grace rapportée,
Avec laquelle on ne peult faire faute.
Croyez, recevez,
Portez, concevez
Dieu par sa parole;
Et sentez le en vous,
Pere, frere, Espoux,
Qui jouë son rolle.
En vous se louera,
Quant il jouyra
De vous purement;
En vous son amour

Qui le bon vouloir
Sans cesser nul jour,
L'aymera vrayment.
Tant plus je lis ce Livre d'amour plein,
Et plus mon cœur, qui par Foy est certain,
Livre de grace et bonté et douceur,
De ceste amour sent la douce liqueur.
Car sans douter est mon Esprit tresseur,
Qu'en mon Amy je suis, et luy en moy;
Dont possedant mon puissant possesseur,
Plus esmoyer ne me peult nul esmoy.
Mon Dieu est sy mien
Que ce qui est sien
Dedens moy je sents;
Et dedens luy suis,
Dont saillir ne puys,
Car je m'y consens.
En mes bras le porte,
Aux siens me conforte,
Dont luy seul m'embrasse;
Ma bouche le baise,
La sienne m'appaise,
Qui tout plaisir passe.
Si sçay je bien qu'un grand jour qui viendra
Pour mettre fin à ce qu'il a promis,
Honteusement mourir luy conviendra,
Pour racheter de mort tous ses amys.

Ce bouquet là de myrrhe j'en ay mis
Dedens mon sein, mon cœur et ma memoire
Long temps y a; car je n'ay riens omis
A contempler ceste piteuse histoire.
Simeon le vieux,
Voyant de ses yeux
Ce doux salutaire,
En pleurant bien fort,
Ceste dure mort
Ne me voulut taire.
Mais selon son dit
Tant en ont predit
Par le temps passé,
Qu'il n'y a Esprit
Voyant leur Escrit
Qui n'en soit lassé.
Mais regardant en ceste passion
De l'œil de Foy, qui ne s'arreste au corps,
Je voy au fonds la consolation,
Qui ne se peult congnoistre par dehors.
C'est que mon Filz, semblable à un des Mortz,
De ceste mort, mourant, aura victoire;
Et en semblant foible par ses effortz,
Sur les plus forts emportera la gloire.
Par obeïssance
Rompra la puissance
Du peché d'Adam,

Qui pour lever l'œil
Trop haut par orgueil
Feut chassé d'Eden.
Christ *cloué de cloux*
Donra de telz coups
Qu'enfer brisera ;
Son corps attaché
Ostera peché
Et l'effacera.
Puis ce corps là, mort par affection,
Obeïssant au Pere entierement,
Voy revenir en resurrection,
Triumphateur de mort et de tourment,
Victorieux d'Enfer parfaitement,
Et de peché, dont ses Esluz retire ;
Et puis monter au Ciel triumphamment
Auprès du Pere, où est ce qu'il desire :
Je le voy assy,
Hors de tout soucy,
Du Pere à la dextre,
Où, quoy qu'il ayt fait,
Par Foy en effect
Le voy tousjours estre.
Moy qui en luy suis,
Desirer ne puys
Mieux qu'en chacun lieu
Par tout triumphant

Voir par mon Enfant
Tout en tous mon Dieu.

Les Anges chantans.

Louenge à Dieu soit donnée à toute heure,
Qui son cher Filz laisse en terre gesir,
Pour le pecheur du bas Enfer choisir,
En le tirant à sa haulte demeure.
Il n'y a cœur qui de joye ne pleure,
Voyant en Dieu tant d'amoureux desir,
Qui à sauver l'homme prend tel plaisir,
Qu'il est content que pour luy son Filz meure.

Le Premier Ange.

Voicy des fruitz que les plus haultz dattiers
Nous ont donnez pour toy, frais et entiers :
Il te plaira ce present en gré prendre.

Le II. Ange.

Voicy du fruit que le bon Chrestien
Envoye à toy, arbre fort ancien,
Qui ne veult riens que te louer pretendre.

Le III. Ange.

Pomme d'amour, qui le cœur reconforte,

J'apporte à toy, qui es la femme forte
Où croit tousjours l'amour juste et divine.

Le IIII. Ange.

Reçoy ces fleurs, ô blanche fleur de lis,
Et la pensée entre toutes eslis,
Et ceste rose tirée de l'espine.

Le V. Ange.

Ce miel celeste est digne de ta bouche,
Auquel jamais ne toucha layde mouche,
Car ta parole au doux miel est semblable.

Le VI. Ange.

Ceste vive eaue j'ay prise de la pierre
Qui aux Enfans d'Israël en la terre
Du grand Desert leur feut tant secourable.

Le Premier Ange.

Du grand palmier qui au dur faix resiste,
Vierge, en tout cœur la fermeté consiste;
Car il n'en feut jamais de sy constante.

Le II. Ange.

Du bon Chrestien qui à Dieu seul veult plaire,

Vierge, tu es le parfait exemplaire,
Par vive foy et Charité ardente.

Le III. Ange.

Le fruit d'amour est en toy tout entier,
Car d'aymer Dieu sçais sy bien le mestier
Que toute amour auprès n'est que painture.

Le IIII. Ange.

Tu es le Liz blanc et cler, pur et munde,
Vivant parmy les espines du Monde,
Sans en sentir une seule pointure.

Le V. Ange.

Tu es le miel, douceur saillant du fort,
Et celuy dont Jonatas reconfort
Trouva, lequel luy redonna la veuë.

Le VI. Ange.

Pleine tu es de l'eaue tant clere et belle
Qui fait saillir en la vie eternelle
Ceux qui par Foy et Charité l'ont beuë.

Le Premier Ange.

En nourrissant ton pur et chaste corps

De miel, et fruitz differens par dehors,
Tu voy en eux Dieu, qui de tous est Vie.

Marie.

Qui a gousté ceste manne celeste,
Las ! il est plus ignorant qu'une beste
Si d'autre chose il peult avoir envie.

Le II. Ange.

Nous voyons bien qu'en goustant ce doux miel
Ton œil de Foy reçoit du hault du Ciel
Ceste douceur, sçachant qu'elle en descend.

Le III. Ange.

Tout ce manger terrestre ne retarde
Que le pain vif sans cesser ne regarde :
Car autre pain ton cœur n'ayme ne sent.

Le IIII. Ange.

Ceste eau te plaist plus que nul vin ou moust,
Car en esprit desja tu sents le goust
De la divine et celeste fontaine.

Marie.

L'eau de Marah douce trouver je dois,

Car je congnois la grand vertu du bois
Par qui elle est de douceur toute pleine.

Le V. Ange.

Dedens ces fleurs la beauté vois du beau,
L'odeur de luy conforte ton cerveau,
Dont tu te loue en sa diversité.

Le VI. Ange.

Tu le vois seul soubz diverse figure
L'estre et la vie à toute creature;
Tu le sçais mieux qu'il ne t'est recité.

Marie.

L'homme ne vit pas de pain seulement :
De la Parole escrite purement
De son Dieu peult sustenter corps et ame ;
Le beau se voit en toutes les beautés,
Et le puissant en toutes royautés :
Car Dieu seul est Tout, en tout homme et femme;
L'Estre et le Tout des pierres insensibles,
Le sentiment des animaux sensibles,
D'arbres et fleurs l'estre et l'accroissement.
De l'homme il est estre, vie et mouvoir,
Sens et raison, volonté et povoir :

L'homme sans luy n'est rien entierement.
Donc en mangeant et en beuvant ceste eau
Je gouste et voy en tout l'homme Nouveau,
Par qui le Pere à tous se communique.
O quel plaisir de sçavoir que nostre Estre,
Vie et Povoir est Dieu seul, dont sa dextre
De faire tout en tous sçait la pratique!
Pere, j'ay pris ta benediction,
Où j'ai trouvé tant de refection,
Que grace en rends à ta grande abondance :
Je ne te puys tes graces et biens rendre,
Mais à ton Filz tant delicat et tendre
En te louant vois offrir ma substance.

Les Anges chantans.

Tout d'un accord chantons au Dieu des Anges,
Qui passe tout l'effort de noz louenges.
Nul la valeur ne peult chanter ny dire,
Tout ce qu'il veult il fait en son empire.
Chantons sa grand bonté, douceur, clemence,
Car amour l'a domté par sa puissance.

Joseph.

Combien que je me sois lassé
De cercher ce dont j'ay besoing,
Si n'ay je pas trop amassé,

Et si suis allé assez loing.
Ce que j'en rapporte est tesmoing
Que ce lieu est mal cultivé ;
Seigneur, en toy jette mon soing,
Duquel tout bien est derivé.
O que de fruit je voy ensemble
Près de Marie sur la terre?
Il y en a plus, ce me semble,
Qu'en un mois n'en sçaurions acquerre.
O que celuy folement erre,
Pensant par peine avoir de soy
Ce que Dieu donne sans requerre
A ceux qui vivent de sa Foy!
Loué soit Dieu qui m'a reconforté
De mon labeur, voyant qu'il l'a pourveue
De tant de bien qu'aucun a apporté
Pour secourir à ceste Vierge eslue.
En presentant ces fruitz je vous salue,
Mais je voy bien que n'en avez affaire,
Car d'autres fruitz de plus grande value
Un beau present Dieu vous a voulu faire.

Marie.

Qui a jetté son soing au Dieu treshault
En s'oubliant pour sans cesser le voir,
Sachez, amy, que rien ne lui default,
Et qu'il ne peult necessité avoir.

Dieu est sy bon, et ha sy grand povoir,
Que ce Desert, où son Enfant veult mettre,
A sceu sy bien de ses graces pourvoir
Qu'il est plus beau que Paradis terrestre.
En ce Desert, voyez l'arbre de Vie
Ressuscitant Adam et tous les morts.
L'arbre duquel Eve eut sy grande envie
N'est plus icy, il est chassé dehors.
Icy n'habite un seul terrestre corps,
Le celeste homme par force a pris le lieu
De ce terrestre, et par ses grans efforts
Du grand Desert s'est planté au mylieu.

Joseph.

Puis qu'ainsi va, m'amye, que vous dites,
Ce desert est beau comme un Paradis,
Duquel Adam feut par ses demerites
Chassé dehors honteusement jadis.

Marie.

Amy, croyez, je vous prie, à mes ditz:
Adam pecha et feit, par son peché,
Que luy et tous les siens furent mauditz;
Car tout le genre humain en feut taché.
Las! il mangea de l'arbre de Science,
Oubliant Dieu et son commandement.

Et si le feit contre sa conscience,
Car il ne feut deceu aucunement :
Dont il ne peut parvenir nullement
A ce bel arbre, à la vie toucher ;
Il feut chassé par l'Ange en tout tourment,
Sans en povoir jamais plus approcher.
Le lieu plaisant feut tourné en Desert.
L'homme en honneur feut semblable à la beste,
La mort survint, que le peché dessert,
Qui à tuer tous les vivans est preste.
Enfer leva à cest' heure là sa creste,
Le ciel feut cloz, le grand Serpent regna ;
Mais Dieu puissant, pour luy rompre la teste,
Ce grand Desert de son Filz estrena.
Or est ce Filz plus vertueux et grand
Qu'Adam n'estoit petit et vicieux :
L'un tout peché, l'autre tout bien apprend ;
L'un est de terre, et l'autre vient des Cieux,
Qui ce Desert rend plus delicieux,
Et plus parfait qu'Adam par son peché
Ne rendit laid son Jardin precieux,
Pour estre trop de sa femme empesché.

Joseph.

Or voy je bien qu'il ne fault point douter
Que nous n'ayons povoir par cest Enfant
Du fruit de Vie approcher et gouster,

En delaissant l'arbre que Dieu defend,
Qui fait le cœur devenir Elephant
Par un orgueil de science trop vaine.
Mais le Petit du Grand est triumphant
S'humiliant à rien, à mort et peine.

Marie.

Ce lieu qui feut plein de sterilité
Par le peché de ce vieux Premier Homme,
Est maintenant plein de fertilité
Par le Nouveau, qui Jesus Christ se nomme.
C'est le Sauveur qui sur luy prend la somme
De tous pechez, qu'il porte et qu'il efface :
Qui en la Croix prendra un sy doux somme
Que tous Esluz dormiront en sa grace.

Joseph.

Povres Pecheurs, desnuez de vertus,
Qui ressemblez un Desert tout destruit,
Si vous voulez estre bien revestuz
De la vertu, et porter fleur et fruit,
Quand vous oyrez de la Parole bruit
Du Filz de Dieu, où l'on se doit fier,
Que chacun soit de l'embrasser instruit,
Car par luy seul povez fructifier.

Marie.

Voyez, amy, comme le Dieu tresbon
Non seulement de vivres m'a munie,
Mais de ces trois Livres m'a fait le don,
Me consolant de ceste compaignie.
Lire y povez, nully ne le vous nye;
Et seure suis que cest esprit divin
Vous en fera entendre l'harmonie,
Dont vous serez à l'aymer plus enclin.

Joseph.

En ce premier voy de telles merveilles,
Que le sçavoir je n'en puis supporter,
Car un seul Dieu en choses nompareilles
Je voy vivant, qui tout veult supporter,
Semer, nourrir, conserver, conforter;
Mais le plus c'est de voir ceste unité,
Qui en soy peult son ouvrage porter,
Estre couvert soubz la pluralité.
L'exterieur est sy tresvariable,
Que l'œil charnel, voyant ce qu'il peult voir,
Trouve que l'un à l'autre n'est semblable.
Dieu l'a creé par son divin povoir,
Tout different l'a monstré son sçavoir;
Mais soubz ces corps differens en grand nombre

L'œil de la Foy un seul y voit mouvoir,
Sans s'arrester au dehors ny à l'ombre.

Marie.

Amy, un seul en tous est adorable,
Car luy tout seul est la vie de tous;
Beste n'y a, soit mute ou raisonnable,
Dont Dieu ne soit son Estre, entendez vous?
Mais il s'est tant à l'homme monstré doux,
Que dens sa chair a voulu habiter,
Pour tirer hault ce qui estoit dessoubz,
Et lui faisant le hault ciel heriter.

Joseph.

Ce Livre icy bien à cler nous descœuvre
Comme Dieu eust de Nature pitié,
Et comme en tous par sa bonté il œuvre,
Monstrant l'effect de sa grande amitié.
Et comme, après avoir bien chastié
Eve et Adam et tous ceux de sa race,
Leur a donné non point une moitié,
Mais par son Filz entiere et pleine grace.
Je voy icy que tous ceux qui l'ont creu,
Voire et receu par foy vive sans feinte,
Il a leur bien et leur honneur accreu,
Et fait gaigner bataille et gloire mainte,

Pour acquerir la terre bonne et sainte,
Où maints travaux par Foy ont soustenuz;
Mais à la fin, mettant en fuyte et crainte
Leurs ennemis, ils y sont parvenuz.

Marie.

Aussi, Joseph, le peuple qui croira
Le doux parler de Dieu qui point ne ment,
Ce qu'il a creu et desiré verra,
Qui ne sera sans grand empeschement.
Car du costé senestre, mort, tourment,
Douleur, soucy, lui donront desespoir :
Plaisirs, honneurs et biens trop doucement
A dextre auront de l'empescher povoir.
Mais qui aura Foy de ceste promesse
Et grand desir d'acquerir ceste terre,
Victoire aura sur toute la finesse
Des ennemis et de leur forte guerre.
La vive Foy comme foudre ou tonnere
Ruinera toute infidelité;
Parquoy pourront des vrays vivans conquerre
Terre et païs par grande humilité.

Joseph.

Las! par sus tous ces Livres excellents
Je prens plaisir à regarder ce tiers.

O que les cœurs des hommes seront lents,
Qui ne voudront le lire volontiers !
La Voye y est seure par tous sentiers,
La Verité j'y voy tresclere et nue,
La Vie aussi en tous lieux et quartiers.
O quel plaisir à mon cœur et ma veue !
Cheminer fault par sa voye et doctrine,
Par où l'on va au divin et seur port.
Recevoir fault sa douce discipline,
De Verité plus forte que le fort.
Prendre aussi fault contre l'horrible mort,
Que chacun craint ceste vie immortelle ;
Icy je voy mon salut, mon confort,
La Loy de grace y est spirituelle.

Marie.

Le temps sera long en ce Desert gitte,
Car de Dieu fault l'heure et le jour attendre
Que son Enfant appellera d'Egypte,
Comme il nous a ce long chemin fait prendre
O mon Enfant, Dieu t'a bien fait descendre,
Pour le Pecheur cercher au centre bas,
Afin qu'à luy en toy le puisses rendre
En hault au ciel, las ! tu n'y faudras pas.
En attendant ce jour, nous passerons
Joyeusement le temps à mediter
Ces Livres cy, et ne nous lasserons

De contempler la terre où heriter
Nous nous devons, et noz cœurs inciter
A aymer Dieu, et le louer sans cesse;
Qui par son Filz tel bien fait meriter,
Que ne pouvoit gaigner nostre foiblesse.

Joseph.

Long temps y a que sommes attendans,
Mais avec vous ne m'a duré un jour.
Car je vous voy, et dehors et dedens,
Le Livre escrit plein de Foy et d'amour
Auprès de vous (où que soit le sejour),
Sy content suis que le temps ne me dure.
Donnons au corps le repos à son tour,
Car la nuict vient qui le veiller n'endure.
Or reposons en nostre vray repos,
Car hors de luy n'a repos ny sommeil.

Marie.

Vostre parole est bonne, mon Espoux;
Mon Filz et moy croirons vostre conseil.
Seigneur, qui es tousjours mon vray Soleil,
Auquel je sers, et moindre ne veux suyvre,
Garde en tes mains ton Fils le nompareil,
Et nous pour luy, qui en toy voulons vivre.

L'Ange.

O Joseph, Joseph, leve toy,
Ne crains plus Herodes le Roy,
Prens le petit Filz et la Mere.
Va en la terre d'Israël,
Ce que je te diz, l'Eternel
Le mande à ceux dont il est Pere.
Car ceux sont mortz, mis soubz la lame,
Qui de l'Enfant cerchoyent l'ame,
Or va bien tost sans craindre rien.

Joseph.

O Bonté impossible à croire,
Qui de ton Filz as la memoire,
Aujourd'huy nous fais un grand bien.
Louenge et gloire je te donne,
Qui tes Esluz point n'abandonne,
Mais après travail et tourment;
(Lequel avecques eux tu portes)
Leur viens de grace ouvrir les portes,
En leur donnant contentement.
M'amye, allons; car Dieu nous aduertit
De desloger, c'est luy qui conuertit
Ce long exil en retour tresheureux.

Marie.

Soit près ou loing tousjours en luy suis seure,
Il est par tout ma terre et ma demeure :
Qui croit en luy, n'ha point le cœur peureux.

Joseph.

Or commençons à ce joyeux matin
Nostre retour, et tresheureux chemin;
Du demourant, fors de l'Enfant, me charge.

Marie.

C'est le thresor que je ne puys laisser,
En l'embrassant, je me sens embrasser,
Et soustenir de luy qui est ma charge.

Joseph.

Dans le païs d'Israël nous marchons,
Je voy un homme, il fault que nous cerchons
Quelle nouvelle on peult de luy entendre.

Marie.

En Dieu sçavons toutes bonnes nouvelles;
Mais en ce Monde, amy ne sont pas telles,
Pourquoy povez de luy quelqu'une apprendre.

Joseph.

Dieu qui a fait ce Monde grand et beau
Vous gard, amy : que dit on de nouveau?
Quel bruit court il, qui regne en ceste part?

L'Homme.

Archelaus, le filz de ce vipere,
Regne sur nous en lieu de son feu pere;
Mais cestuy cy sera un fin renard.

Joseph.

M'amye, il fault icy nous arrester,
Et nostre cas en ce lieu apprester
Pour y dormir, car le jour quasi passe.

Marie.

En demeurant ou allant reposons,
Mais il est bon que nostre Enfant posons,
Lequel jamais de porter ne suis lasse.

Joseph.

Crainte me prend de vous avoir guidée,
En ce païs, puis que Herode en Judée

Au lieu du pere est maintenant regnant.
Las! mon cœur est aussi froid comme marbre,
Car c'est le fruit du plus dangereux arbre
Qui oncques feut la couronne tenant.

Marie.

Fussent les Roys à mille millions,
Celuy qui clost la bouche aux fiers Lions
Leur ostera en un moment leur force;
Mais s'il luy plaist que pour luy nous souffrons,
Cœur et racine à ce grand Dieu offrons,
Sans espargner fleur, fruit, branche ou escorce.
Mais au danger ne se fault exposer,
Pourquoy vault mieux en ces lieux reposer,
Car Dieu pour nous sçaura tresbien veiller.

Joseph.

En ta parole et seureté m'endors,
Par qui mes sens revenus sont sy forts
Que je n'ay plus de peur à sommeiller.

L'Ange.

Ioseph, qui en ce lieu prens somme,
D'entendre à mon parler te somme;
Metz hors de toy et crainte et peur,
Divinement je t'admonneste,

De retirer la Dame honneste,
Et son Enfant le vray Sauveur,
Es parties que Dieu ordonne
De Galilée, où il leur donne
Lieu de demeurer pour un temps,
En Nazareth povre cité,
Là où n'auront necessité
Qui les garde d'estre contents ;
A fin que le dict du Prophete
Soit accomply, qu'est manifeste,
Disant de ce Filz tant de bien,
Et qu'un jour appellé seroit
(Pource que tous Saintz passeroit)
Vray et parfait Nazarien.

Joseph.

O Dame eslue pour mere et pour amye,
Il n'est plus temps que soyez endormie,
Car le hault Dieu m'a envoyé son Ange
En mon dormant, dont je luy rends louenge,
A fin que peur et crainte n'eussions mye.
En Nazareth veult que nous demeurons
Pour quelque temps, et autant y serons
Qu'il luy plaira ; car, m'amye, en effect
Son bon vouloir est et doit estre fait.
En le servant nostre temps passerons.

Marie.

O Nazareth! ô cité fleurissante,
Que tu reçois une grace excellente,
Donnant le Nom à la fleur fleurissant,
Et que de toy la fleur on voye yssant,
Sans separer sa racine puissante!
O Filz de Dieu separé et saint homme,
Celuy qui vray Nazarien te nomme
N'a point menty, car tu es separé
De tous pechés, et de vertus paré,
Dont es sy plein que nul n'en sçait la somme.
Louenge en soit au Seigneur redoublée,
Qui ha mercy de la terre troublée;
Louenge à toy qui au Pere obeïs,
Louez soyez par qui en tous païs
Je suis d'amour et de grace comblée.

Dieu.

J'ay appellé d'Egypte et dehors mis
Mon cher Enfant, comme j'avois promis;
En Nazareth pour quelque temps sera.
Dens le Desert secours luy ay transmis,
Et mis à mort ses plus grans ennemis,
Dont ma bonté chacun confessera :

Car jusqu'au temps qu'à moy il passera
Par une mort, de mort victorieuse,
Le garderay, car il exaucera
Par tout mon Nom de sa voix vertueuse;
Monstrant que n'ay le Monde delaissé,
J'ay fait saillir la verge de Jessé,
Haulte en vertu sans avoir son semblable,
Puis je me suis par amour abaissé,
Ainsi que doit un amoureux pressé.
De ceste verge à tous tant agreable
Ay fait saillir par façon admirable
La fleur sur qui repose sans partir
Mon saint Esprit, c'est la fleur amiable,
Et qui la sent peult ma douceur sentir.

Nazarien fleurissant et la fleur
Est mon Enfant, duquel la douce odeur
A rappaisé contre l'homme mon ire.
Qui le peult croire et goutter sa senteur,
Il changera crainte, tristesse et peur
En tout plaisir, remply d'immortel rire.
Ceste senteur fait porter tout martyre,
Car qui la sent n'est jamais perissant;
Le cœur devot qui l'ayme et la desire,
Fust il desert, il sera florissant.

O doux Esprits, si jamais me compleustes
Et desirants de m'obeïr vous feustes,
Soyez joyeux; prenez vos instruments,

Harpes et Lucz, Orgues, Cymbales, Fluttes,
Et racomptez comme charge vous eustes
De rendre doux tous les quatre Elements;
Tigres, Lions, Serpens doux et clements,
Et le Desert feistes fructifier,
Sans que mon Filz eust faulte d'aliments.
Chantez qu'il fait bon en moy se fier.

Le Premier Ange.

Il seroit bien serviteur trop meschant
Qui maintenant espargneroit son chant
Pour hault louer tes bontés et tes dons.

Le II. Ange.

Nully de nous n'a garde de se feindre;
Combien, Seigneur, que ne povons atteindre
D'assez louer toy Dieu, le bon des bons.

Le III. Ange.

Ta grand' vertu en nous hault te louera,
Et ta bonté la louenge advouera,
Puis que tu es dedens nous ta louenge.

Le IIII. Ange.

Puis qu'il te plaist de te louer par nous,
Nous chanterons en tous lieux devant tous
Ta gloire et loz, chacun de nous s'y renge.

Le V. Ange.

Ciel, Terre et Mer sont tous pleins de ta gloire,
Mais il en fault refreschir la memoire
Incessamment, par voix continuelle.

Le VI. Ange.

De tous les biens qu'à l'Ange aussi à l'homme
As fait, Seigneur, dont nul ne sçait la somme,
Louenge à toy en soit continuelle.

Tous ensemble.

Sur le chant : *Pourtant que je suis bon homme.*

Chantons tous la congnoissance
Qu'avons de l'affection
De Dieu, qui en abondance
Monstre sa dilection.
Son Filz il donne à la terre
Pour faire la terre Dieu :

Par sa Mort fine la guerre,
Et donne paix en tout lieu
A ceux qui ont asseurance
Que par son Election
Auront de luy jouyssance
Sur le hault mont de Zion.





NOTES

T. I, *Introduction*, pages xxvj, liv, xciij, xcviij. — Aux indications données là sur divers emblèmes ou devises dans le goût de l'époque, il n'est pas inutile de joindre celle-ci, au sujet de la reine Éléonore ou Aliénor d'Autriche, sœur de Charles-Quint et femme de François I[er]. C'est un passage de *L'entrée de la Royne faicte en l'antique et noble cité de Lyon*, *l'an mil cinq cens trente et troys*, *le xxij de may*. — Jehan Crespin. (Titre gothique et vignettes). Il y est question d'une inscription portant :

La Royne Alienor.
Car A. lie en or es auec France,
Aussi ton nom se dict Alienor.

Suit l'indication des emblèmes du roi et de la reine : pour François I[er], la fameuse *salamandre;* pour la reine, l'*autruche* symbolisant l'*Autriche.*

« Et premierement estoient en divers lieux une *Salamandre*, d'ung costé de la rue, et de l'aultre une *Aultruche.* »

On peut voir, t. IV de notre édition des *Marguerites*, p. 165 (texte) et p. 289 (notes), l'emploi du mot *autruche* dans un sens allégorique dont l'emblème historique ci-dessus décrit donne la clef.

Ibid., p. xcvj. — Le *Robert Hayus* ou *de La Haye*, auteur du quatrain extrait du *Tombeau* de la reine de Navarre, est sans doute le même que Joachim du Bellay, dans une des pièces

de vers jointes à sa *Monomachie de David et de Goliath*, appelle du nom d'*amy*, et qu'il vante pour son *Sybilet*,

Dont le docte artifice
Nous rechante si bien
Du Roy Mycenien
Le triste sacrifice.

Cette pièce est adressée « Au Seigneur Rob. De la haye, pour estrene ». Une autre porte ce titre : « Estrene à D. M. De la haye. » Une pièce du même recueil, intitulée : *Les Deux Marguerites*, exalte justement avec Marguerite de France sa tante Marguerite d'Angoulême, louée par le *Rob. de La Haye* cité dans notre Introduction.

T. II, p. 3. Rimes à noter : *chose*, *espouse*, *s'expouse*. Sur la prononciation de *chose* comme *chouse*, v. t. IV, p. 294, *Remarques diverses*.

P. 13. « Par un seul *commander* ». Voir la note du t. IV, p. 295, sur d'autres infinitifs pris substantivement.

P. 23, etc. BERGERIE.

NOMS DES PERSONNAGES :

Sophron, équivalent grec de *Prudens;*
Elpison, équivalent de *Sperans;*
Nephalle, équivalent de *Vigil;*
Philetine, équivalent de *Amatrix*;
Christilla, même racine que *Christ*, Oint, *Unctus.*
Dorothée, nom également formé du grec, comme *Théodore*, inversement : *Donum Dei.*

Les noms de tous ces bergers ont été choisis pour l'idée qu'ils expriment.

P. 33. *Fourmage.* On disait *fourmage* et *formage* pour *fromage.*

Ibid. « Je lui donray ». *Donray* pour *donneray*, comme *lairray* pour *laisseray*. Formes syncopées, d'un usage alors général.

P. 34. Rimes : *tardons*, *bourdon*. Il n'est pas tenu compte

ici de la différence de l'*s*. — P. 35, au contraire, on supprime l'*s* pour la rime :

Et nous en luy tousjours seron,
Car nous avons Christ en pur don.

V. t. IV, *Notes*, p. 295, l. 9-10.

P. 35. « *Ce petit* Image ». *Image* est ici masculin, comme dans le *Cymbalum Mundi* de Bonaventure des Periers, Dial. I, dans le monologue de Mercure, vers la fin.

Ibid. Rimes : *Sçay je* et *heritage*.

P. 40 :

.... lien
De Dieu en nous. Nous qui dessoubz ce Rien
Viens habiter avec tes creatures.

La répétition si peu correcte, si bizarre de *Nous*, qui brise la phrase, semble provenir d'une sorte d'élan soudain rompant la construction régulière pour apostropher Dieu et renforcer l'énergie de l'affirmation par cette répétition exclamative. Je traduirais ainsi ce passage : « ... lien de Dieu en nous, — oui, *en nous*, ô mon Dieu, puisque tu viens, sous ce *Rien*, habiter avec (nous) tes créatures ! »

P. 45. Rimes : *Jacob*, *beaucop*.

P. 55, vers 3 : *orig.* :

Foy n'a en vous...

Correction imposée par le sens : « Foy *n'ay*... »

P. 67. « Par un long *travailler* ». V. t. IV, *Notes*, p. 295, sur les infinitifs pris substantivement.

P 90. Le premier vers de la réplique de Balthazar est, par exception, d'une autre mesure que les suivants et les précédents.

Ibid. « Je vous *pry* », pour « je vous *prye* ». Sur l'absence des signes typographiques dans d'autres cas analogues, voir t. I, *Notes*, p. 157, et t. IV, *Notes*, p. 296.

P. 96. « La Serpent *tortue* ». Cet emploi du mot *serpent* au féminin paraît tout exceptionnel P. 125, on lit : « La teste *du* serpent. »

P. 97. Rimes : *Sceptre*, *mettre*. — P. 121 : *Sceptre*, *maistre*.

P. 105.

Que cerchez vous, ne *qui vous meine*
Par mont et plaine?

Ce *ne* interrogatif est de la vieille langue française. — Voir Villon, *Ballade des dames du temps jadis :*

Dictes moy où n'en *quel pays*
Est Flora, *la belle Romaine;*
Archipiada, ne *Thaïs*,
Qui fut sa cousine germaine?

P. 107. « Un autre roy que moy? *Mais* six! »
C'est-à-dire : *pourquoi pas six?* dans un sens ironique.

P. 109. Rimes : *charge*, *submerge*.

P. 112. Notez la rime des deux mots en *erde* avec *aharde*.

P. 117, v. 14. Orig. : *Cea*. — Édition de 1554 : *Car*.

P. 124. « Tu seras *decraché* », c'est-à-dire couvert de crachats. Le peuple dit encore, au sens actif : *cracher quelqu'un*.

P. 128. « J'ay creu, j'ay veu... »
Comparez le vers du *Polyeucte* de Corneille :

Je vois, *je sais*, *je crois*, *je suis désabusée.*

P. 132. *Certaineté*. Certitude.

P. 150. *Ouvrouer*. Ouvroir, lieu où s'opère l'œuvre, le travail.

P. 178. Rimes : *eslieve* (élève), *griefve*.

P. 180 *Misericors*, pur latin, pour *misericordieux*.

Ibid. « Au lieu de *refrigere* ». Du latin *refrigerium*, rafraîchissement.

P. 201. « Qui *t'ame* ». De *amer*, aimer.

P. 203 La rime « plus *prest* » entraîne l'orthographe : « ce qui *parest* » au vers correspondant.

P. 206.

... à chacun animal.
Qu'en terre et ciel peut voler et courir.

Qu'en pour *qui en.*

Ibid. « *La* mensonge » pour *le* mensonge.

P. 207. « Beste *irraisonnable* » dénuée de raison.

Ibid. — *Acqueste,* de *acquester* (acquérir), comme *conquester.*

P. 210. « La *formis.* »
La Fontaine : « Une *fourmis y* tombe » (Fable XII, liv. II.) C'est non pas une licence, mais la vieille forme du mot, au nominatif ou *cas sujet,* dans le français du Moyen âge.

P. 211.

C'est le Coulom *portant la branche verte.*

C'est-à-dire la *colombe*, le *ramier.*

P. 224.

Plus esmoyer *ne me peut nul esmoy.*

Esmoyer, Émouvoir.

P. 226. *Assy*, assis, pour rimer avec *soucy.*

P. 227. *Gesir*, de *jacere*, être couché, étendu par terre. — D'où *gesine*, état de la femme en couche

P. 238. *Mute*, muette. — Rabelais cite (liv. III, chap. XXXIV) la *Morale comedie de celluy qui auoit espousé une femme mute*, jouée à Montpellier par lui et ses compagnons, Ant. Saporta, Guy Bouguier, etc.

P. 239. *Senestre.* Qui est à gauche, du latin *sinistra.*

P. 246 « En *mon dormant* ». En mon sommeil.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

—





Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

M DCCC LXXIII

